

BABELAO

Electronic Journal for Ancient and Oriental Studies

2 (2013)

A. FOURNET, Eléments de morphologie et de syntaxe de la langue hourrite (p. 3-52)

A. TOUROVETS, When the Historical Events are Hidden in a Story (p. 53-68)

F. BOUZID-ADLER, Anthroponymie iranienne dans la plaine hyrcanienne (p. 69-86)

C.-B. AMPHOUX, Les lieux de rédaction des lettres de Paul d'après la tradition manuscrite (p. 87-104)

A. KAPLAN, Expertise paléographique du ms. Syr Bagdad 210 en vue de sa datation (p. 105-121)

M^a T. ORTEGA-MONASTERIO, Un solo manuscrito en dos bibliotecas: el comentario de Raši a la Biblia (p. 123-139)

T. DURANT, Some Aspects of the Religious Organization of St. Thomas Christians during the Pre-colonial Period (p. 141-157)

E. GOGIASHVILI, About Georgian Fairytales (p. 159-171)

ACADÉMIE BELGE POUR L'ÉTUDE DES LANGUES
ANCIENNES ET ORIENTALES (ABELAO)

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

BABELAO

Electronic Journal for Ancient and Oriental Studies

General Editor/Directeur

Jean-Claude Haelewyck (Louvain-la-Neuve)

Assistant Editors/Secrétaires

Axel Van de Sande (Bruxelles), David Phillips (Louvain-la-Neuve)

Editorial Committee/Comité de rédaction

Alessandro Bausi (Hamburg), Anne Boud'hors (Paris), Antoine Cavigneaux (Genève), Sabino Chialà (Bose), Bernard Coulie (Louvain-la-Neuve), Alain Delattre (Bruxelles), Johannes Den Heijer (Louvain-la-Neuve), Didier Devauchelle (Lille), Jean-Charles Ducène (Bruxelles), James Keith Elliott (Leeds), Jean-Daniel Macchi (Genève), Michael Marx (Berlin), Claude Obsomer (Louvain-la-Neuve), Agnès Ouzounian (Paris), Tamara Pataridzé (Louvain-la-Neuve), Paul-Hubert Poirier (Laval, Québec), Véronique Somers (Paris, Louvain-la-Neuve), David Taylor (Oxford), Anton Vojtenko (Moscou).

ISSN: 2034-9491

Eléments de morphologie et de syntaxe de la langue hourrite

Destinés à l'étude des textes mittaniens et anatolo-hittites

Par

Arnaud Fournet

La Garenne Colombes, France

L'article a pour objectif central de décrire la morphologie, les classes lexicales et la syntaxe de la langue hourrite, dans ce qu'elle a de mieux comprise, avec l'optique particulière de faciliter l'étude philologique des documents en langue hourrite d'origine mittannienne et anatolo-hittite. Le point de référence pris en compte pour la description est l'état de langue reflété dans la *Lettre du Mittanni*, un document assurément écrit par des locuteurs hourrites. La langue décrite ci-dessous est dans une certaine mesure normalisée, et elle gomme la variation observée dans les textes, tant dans les graphies que les formes. Elle sera appelée *hourrite classique normalisé* (HCN). Cette opération a pour but de fournir une référence universelle, aussi naturelle et fidèle que possible, avec laquelle on puisse élucider les formes réellement attestées, soit directement soit par écart. Ces écarts, dont l'origine tient principalement au grand laps de temps qui sépare les différents documents, et peut-être à des variantes dialectales, sont également décrits.

Les questions comparatives, étymologiques, historiques, phonétiques et graphémiques sont réduites au strict minimum et ne sont évoquées que dans la limite de leur pertinence par rapport à l'objectif de décrire une sorte de hourrite normalisé et les écarts pratiques à cette norme. La partie théorique (§.1 à 14) est suivie d'un exemple de mise en oeuvre des principes grammaticaux.

1. Introduction à la problématique hourrite

1.1. Le hourrite est une langue, désormais éteinte, qui fut parlée en Anatolie et dans le nord de la Mésopotamie. Elle est attestée sous forme écrite pendant environ mille ans à partir du dernier tiers du 3^{ème} millénaire jusqu'au milieu du 13^{ème} siècle avant J.C. Dans les textes francophones du début du 20^{ème} siècle on trouve la variante orthographique *hurrite*, dans laquelle le digraphe <ou> est noté avec la seule lettre <u>. Cette langue était appelée *hurli* en hittite, <𐎶 𐎺 𐎠> [x r ġ] en alphabet ougaritique, ce qui se vocalise */xurruyi/ en alphabet phonétique international ou **hurruġi* si l'on adopte les conventions sémitologiques. Le terme *hourrite* lui-même, et ses variantes contemporaines : anglais *hurrian*, allemand *hurritisch*, italien *hurrico*, etc., pour la langue, et anglais *Hurrian*, allemand *Hurriter*, italien *Hurrito*, etc., pour les locuteurs hourrites, repose sur l'auto-ethnonyme *hurruhi*, et sa variante <hur-wu-hi>, d'apparence phonétique archaïsante <rw>, où l'on reconnaît le suffixe *-hi* grâce auquel le hourrite forme des ethnonymes. La base *hurri* est par exemple attestée dans <Hər-ri a-ma-te^{MEŠ}> 'les ancêtres hourrites' (KBo I 3 Vo 27) figurant dans un traité conclu entre Hourrites et Hittites. En langue hattie, parlée au nord-ouest des Hourrites, et qui est le substrat de la langue hittite, aussi appelée nésite, l'ethnonyme des Hourrites se dit <wa-hər-li>, dans lequel <wa-> exprime en hattite le pluriel de la base lexicale <hər-li>.

1.2. L'auto-ethnonyme *hurruhi* est écrit <hər-ru-hi> dans la *Lettre du Mittanni* avec un signe cunéiforme 𐎶𐎺 à lecture multiple : *hur* ou *har*. Laroche¹ semble émettre un doute quant à la voyelle radicale de *hurruhi* et *hurwubi*. Pourtant, quelque cinquante ans plus tôt, Ungnad² avait fait remarquer que ce signe, certes a priori ambigu, semble dans les faits toujours décomposé *hu-ur* et jamais **ha-ar*, confirmant ainsi la voyelle [u]. Un point d'historiographie hourritologique est fourni par Gelb³ : « the name of the [Hurrian]

¹ E. LAROCHE, *Glossaire de la langue hourrite* (= *Revue Hittite et Asiatique*, 34/35), Paris, 1980, p. 14.

² A. UNGNAD, « Hurriland und Mitanni », *Zeitschrift für Assyriologie und Vorderasiatische Archäologie* 36 (1925), p. 101.

³ I.J. GELB, *Hurrians and Subarians*. Chicago (Illinois), 1944, p. 50-51. « Le nom du peuple hourrite fut d'abord lu Harri, l'identité supposée de ce nom avec celui des Aryens servant d'appui à cette lecture. Cependant il fut vite mon-

people was at first read as Harri, the alleged identity of this name with “Aryan” serving as support for the reading. Soon, however, it was shown that the HAR-ri could not be Aryans, because their language was not Indo-European. Consequently the reading Harri was abandoned in favor of Hurri ».

1.3. Le hourrite est surtout connu comme étant la langue de ce qui fut autrefois le royaume du Mittanni⁴. Il est probable que la majeure partie des habitants du Mittanni parlaient hourrite et que cette région est leur foyer d’origine. La période mittannienne, qui va d’environ -1500 à -1300, constitue l’apogée de l’influence et de la présence des Hourrites au Proche-Orient ancien. Au début du 2^{ème} millénaire avant J.C, le hourrite était parlé au sud-est de l’Anatolie et dans la région du Zagros-Taurus au nord de la Mésopotamie. Puis au milieu du 2^{ème} millénaire l’influence hourrite croît et s’étend à la Syrie et à la Cilicie (Kizzuwatna). Après la conquête assyrienne des régions peuplées par les Hourrites, au nord de la Mésopotamie, beaucoup d’entre eux furent déportés par Tukulti-Ninurta I (de -1244 à -1208), qui avait besoin de main d’œuvre pour bâtir sa nouvelle capitale. Ces événements ont certainement causé des torts considérables à la perpétuation de la langue hourrite. En conséquence probable de ces faits tragiques il n’existe pas d’attestation directe de la langue hourrite au 1^{er} millénaire avant J.C mais Gelb⁵ mentionne plusieurs noms de princes hourrites à cette époque tardive, que les Assyriens durent combattre dans les montagnes du nord(-est) de la Mésopotamie.

1.4. Le hourrite est apparenté à l’ourartéen, une langue attestée au 1^{er} millénaire avant J.C au nord-est du domaine hourrite, dans la zone où l’on découvre plus tard le peuplement arménien. Quelques dizaines de mots arméniens sont reconnaissables comme des survivances lexicales du substrat hourro-ourartéen, qui existait avant que la langue arménienne, de filiation indo-européenne et proche du grec, ne fasse intrusion et ne conduise au remplacement de l’ourartéen. Diakonov et Greppin ont beaucoup contribué à inventorier ces mots substratiques en arménien⁶. Ces lexèmes sont intéressants car ils éclairent la phonologie de l’ourartéen, tant pour les voyelles que les consonnes, et aussi de façon indirecte la phonétique implicite des signes cunéiformes. Bien qu’il soit attesté après le hourrite, l’ourartéen ne descend pas de cette langue mais constitue une branche sœur. La parenté du hourrite et de l’ourartéen est admise depuis les années 1930. Elle est mentionnée par Speiser, Gelb, etc. Elle a été décrite et détaillée dans les travaux de Diakonov sur cette question dans les

tré que les HAR-ri ne pouvaient pas être “aryens” car leur langue n’était pas indo-européenne. En conséquence la lecture *Harri* fut abandonnée en faveur de *Hurri* ».

⁴ Les raisons de préférer cette graphie sont expliquées plus loin.

⁵ GELB, *op. cit.* (n. 3), p. 81-83.

⁶ Voir en particulier les articles de GREPPIN dans la revue *Aramaçd.*

années 1950 et 1960. Le kassite est un troisième membre de cette famille⁷.

1.5. La *communis opinio* des comparatistes ne reconnaît pas d'apparemment de plus haut niveau pour cette famille hurro-ourarto-kassite. L'école comparatiste russe de Moscou promeut une connection avec les langues « caucasiques », à la suite des travaux de Diakonov et Starostin⁸. Un article récent appliquant l'approche moscovite a été publié par Kassian⁹. La principale objection à cette hypothèse est que le groupe géographique « caucasique » n'est pas reconnu lui-même comme un nœud génétique valide par les spécialistes de ces langues. A mon sens il conviendrait de creuser l'hypothèse d'une connection forte entre la famille hurro-ourarto-kassite et spécifiquement le nakh (čėčen, inguš, batsbi). De bons comparanda existent entre le hurrite et le nakh. J'ai également proposé de comparer le hurrite avec l'indo-européen en collaboration avec A. Bomhard¹⁰. Cette hypothèse doit être développée et approfondie. Dans l'état actuel du dossier, il est probable que les indo-européanistes ne sont pas disposés à admettre cette parenté.

1.6. Certains mots hurrites attestent des emprunts qui ne sont pas intermédiés par le sémitique comme le mot hurrite *tabiri* 'forgeron', dérivé du verbe *tab-* 'couler, fondre (un métal)' et emprunté en sumérien sous la forme *tibira* 'orfèvre, travailleur de métal', où le vocalisme *i_i* est sans doute une harmonisation du sumérien, qui se retrouve dans d'autres mots. Il n'est pas rare que le hurrite présente des formes plus archaïques que celles qu'on rencontre en Mésopotamie : (1) *hai-galli* 'palais' se laisse comparer au sumérien *é-gal* 'maison grande'. Plusieurs langues sémitiques, dont l'hébreu¹¹ ou l'ougaritique *hkel* **hėkallu*, reposent également sur un prototype **haykal* plus ancien que la forme sumérienne conventionnelle *é-gal*. En arabe classique on trouve *haykalun* 'grand édifice, grand temple', de la même origine sumérienne ; (2) *zıwıdatte* 'un quart de kor' < akkadien (SG.) *sıtu* (PL.) *sıtāte* '10 qū (8 ou 9 l)'. Le mot hurrite présente la séquence explicite *[uwa], qui peut être postulée comme prototype morphologique sous-jacent mais qui est représentée par une voyelle longue contracte [ū] dans les langues sémitiques historiques. Le hurrite confirme l'existence de la séquence *[uwa] à un stade pré-littéraire des langues sémitiques.

⁷ Cf. A. FOURNET, « The Kassite Language in a Comparative Perspective with Hurrian and Urartian », *The Macro-Comparative Journal* 2/1 (2011), p. ?

⁸ Voir en particulier I.M. DIAKONOV – S.A. STAROSTIN, *Hurro-Urartian as an Eastern Caucasian Language*, München, 1986.

⁹ A. KASSIAN, « Hurro-Urartian from the lexicostatical viewpoint », *Ugarit Forschungen* 42 (2011), p. 383-450.

¹⁰ Voir A. FOURNET – A.R. BOMHARD, *The Indo-European Elements in Hurrian*, La Garenne Colombes-Charleston, 2010.

¹¹ Cf. le mot *heykal* par exemple, avec vélaire spirante, dans la Bible hébraïque (1 R 6,3).

1.7. Il n'existe aucune raison de faire venir les Hourrites d'un ailleurs hypothétique à une date plus ou moins récente, bien que divers auteurs mentionnent ou imaginent ce genre de migrations et pérégrinations préhistoriques. Les plus proches parents du hourrite, à savoir l'ourartéen et le kassite, sont attestés au nord-est et au sud-est de la zone où il est attesté à date historique. Tout porte à croire que ces trois langues sont présentes à cet endroit depuis un horizon temporel insondable.

1.8. Le corpus hourrite et mittannien est remarquable par la présence inattendue de lexèmes et d'anthroponymes d'allure indo-iranienne archaïque. Un point et un examen critique du corpus mittanni-aryen se trouvent dans Fournet (2012)¹².

2. Présentation de la langue hourrite

2.1. Quoi qu'il en soit de ses parentés génétiques proches ou lointaines, sur un plan strictement typologique et synchronique, le hourrite est une langue de type agglutinant. De ce point de vue il se distingue nettement des langues indo-européennes, de type flexionnel avec un usage important de la composition, et des langues sémitiques, où la morphologie repose principalement sur la combinaison de squelettes consonantiques fixes et de schèmes vocaliques variables. En hourrite les « mots » sont formés à partir d'une base lexicale, dont le vocalisme est normalement fixe et immuable, et de suffixes, qui viennent se concaténer à la suite les uns des autres. En hourrite *affixe* veut dire *suffixe*. Il n'existe pas de préfixe, hormis des prothèses vocaliques pour intégrer phonétiquement des mots étrangers, ni d'infixe, hormis des cas de méatèse. La composition est marginale et réduite à certaines formations, décrites plus loin (§9.6.). Sur le plan descriptif l'approche du structuralisme américain à base de morphèmes segmentaux convient très bien pour le hourrite. Les « mots » peuvent être tronçonnés en morphèmes, suffixés les uns aux autres dans un ordre qui est prédéterminé à l'avance. Bien qu'il n'ait pas grand chose en commun avec le turc, le hourrite présente un fonctionnement typologique similaire à cette langue, avec cette simplification supplémentaire qu'il n'a quasiment pas d'harmonie vocalique. (Cf. §10.5. -š/- 'intensif').

En résumé le hourrite est typologiquement une langue agglutinante suffixante et dépourvue d'harmonie vocalique.

2.2. Les morphèmes du hourrite sont de deux types : des bases lexicales, qui sont normalement le premier élément de la chaîne, et ensuite des suffixes, qui viennent s'ajouter aux bases. Décrire le

¹² A. FOURNET, « La question des mots et noms mittanni-aryens, légués par les Indo-Iraniens du Mittanni », *Res Antiquae* 9 (2013), à paraître.

hourrite revient donc à décrire les différentes classes de bases lexicales, les suffixes, leurs fonctions sémantiques ou syntaxiques, et les concaténations possibles de ces briques élémentaires. Tous les suffixes, ou peu s'en faut, ne peuvent pas apparaître dans un énoncé ou être utilisés s'ils ne sont pas affixés à une base¹³, et à l'inverse il est rare qu'une base lexicale soit nue. Les bases lexicales et les suffixes sont des virtualités, postulées pour les besoins de la grammaire et de la lexicographie. En pratique on rencontre des « mots », à savoir des concaténations plus ou moins longues de bases et de suffixes. Dans la suite on s'efforcera de distinguer les mots, qui sont des objets susceptibles d'être intégrés en l'état dans une phrase, des bases et des suffixes, qui sont des briques élémentaires inachevées. C'est de cette façon que fonctionne une langue agglutinante, telle que le hourrite. Dans une large mesure, les suffixes ont une fonction ou un sens unique, mais il existe quelques morphèmes tels que *ni* à valeur multiple (Cf. §15.5.). Les bases ont normalement un vocalisme stable, mais certains suffixes ont des voyelles variables sans qu'on perçoive quelle différence existerait entre les variantes.

2.3. Les principales classes de bases lexicales sont les noms, les nombres, les pronoms personnels indépendants, les déictiques, les verbes, les adjectifs, les adverbes et les conjonctions. Les principaux types de suffixes sont des formants dérivationnels, des marques de cas, des articles définis ou indéfinis, des pronoms possessifs, des suffixes pronominaux pour la conjugaison verbale, des suffixes pronominaux mobiles, des négations verbales, des temps et modes, des conjonctions enclitiques. Le hourrite n'a pas de genre grammatical. Aucune marque formelle ne permet de prévoir qu'un mot se réfère à un être masculin ou féminin. En général les formes distinguent le singulier du pluriel, mais le procédé pour exprimer le pluriel n'est pas toujours le même. Il n'y a pas de duel, en dehors d'un suffixe verbal particulier, ni de triel. Les bases et les suffixes ont normalement un gabarit phonétique typique qui sera décrit plus loin (§9.3.).

2.4. Le hourrite est une langue casuelle. La fonction des mots dans la phrase est indiquée par un jeu particulier de suffixes. De ce fait l'ordre des mots est assez libre et ne joue quasiment aucun rôle pour indiquer la fonction syntaxique des mots dans la phrase, contrairement à une langue comme le français ou l'anglais. On peut distinguer deux types de cas : les cas grammaticaux, qui concernent le rôle syntaxique des mots dans la phrase et n'ont pas de contenu sémantique propre, et les cas locaux, qui équivalent aux prépositions du français. Les principaux cas grammaticaux sont l'Absolutif, l'Ergatif, le Génitif et le Datif. Les principaux cas locaux sont le Locatif, l'Allatif, l'Ablatif, le Comitatif et l'Instrumental. Les cas sont similaires dans leur principe à ceux des

¹³ Dans le vocabulaire bloomfieldien ce sont des "bound forms" : des formes liées, et non des formes libres.

langues casuelles telles que le latin, le grec, l'allemand ou les langues slaves. En hourrite il n'existe qu'une seule déclinaison valide pour toutes les bases nominales et adjectivales et pour les formes nominales du verbe, à savoir les participes.

2.5. Le hourrite est une langue ergative, et non pas accusative. Cela signifie que le sujet d'un verbe intransitif et l'objet d'un verbe transitif ont la même forme, alors que le sujet d'un verbe transitif reçoit une marque particulière. Dans le premier cas le mot est à l'Absolutif et dans le second cas il est à l'Ergatif. Le système est donc décalé par rapport aux grandes langues de civilisation de l'Europe ou même les langues sémitiques. Ces langues sont de type accusatif : le sujet d'un verbe a toujours la même forme, que le verbe soit transitif ou non, alors que c'est l'objet d'un verbe transitif qui est (éventuellement) différent et reçoit une marque spécifique. Ce décalage explique le recours à une terminologie différente : Absolutif et Ergatif, au lieu de Nominatif et Accusatif. Le hourrite est une langue de type ergatif et cette particularité se retrouve dans le système casuel, la conjugaison, la forme des suffixes de pronoms personnels et les suffixes dérivationnels. En Europe le basque est la seule langue contemporaine ergative. L'ergatif existe également en sumérien, caucasique, etc.

2.6. L'exemple de chaîne suffixale - de mot - qui suit illustre le fonctionnement agglutinant du hourrite et les difficultés récurrentes que le lecteur de cette langue trouve sur son chemin. La tablette (KBo12 44 ii 6) contient une suite de signes cunéiformes dont la translittération standard est <as̄-hu-š̄i-ku-un-ni-ni-bi-na-as̄-ta>. Comme son nom l'indique il s'agit d'une tablette (Keilschrift) trouvée à Boğazköy, d'où la référence commençant par KBo. La lecture normalisée de ce mot est *as̄huš̄ikkunninivinnašta*. Un premier point est que la graphie est déficiente puisqu'on attendrait <as̄-hu-š̄i-ik-ku-un-ni-ni-bi-in-na-as̄-ta>. Il manque deux signes qui sont soulignés. Le deuxième point est que la syllabe *wi* est écrite avec le signe *bi*. Il est fréquent que les géminées graphiques soient écrites simples et que les signes pour *m*, *b* et *p* soient presque en variante libre. Il faut prendre l'habitude de ces graphies déficientes et variables. Un autre cas d'indétermination concerne les voyelles *i* et *e*, qui sont sans doute des phonèmes en hourrite mais qui sont en variante graphique permanente l'une de l'autre. A l'intérieur d'un même texte, d'une ligne sur la suivante, le même mot peut être écrit d'une façon ou d'une autre, sans qu'aucune motivation ne soit identifiable. Une autre difficulté est que la segmentation en morphèmes - bases et suffixes - n'a pratiquement aucun rapport avec la segmentation graphique en signes cunéiformes.

2.7. Lire un texte hourrite en cunéiforme suppose donc trois étapes : (1) la translittération brute des signes en alphabet latin, (2) une première concaténation des valeurs syllabiques en mots, (3) une resegmentation des mots en morphèmes qui tienne compte de différents aléas (géminées écrites simples, indistinction des voyelles *i/e*, consonnes *b*, *p*, *m* en variation fréquente). L'exemple de mise en œuvre en fin d'article montre comment s'y prendre.

2.8. La translittération standard *ašbušīkēkunninivinnašta* se laisse analyser en morphèmes de la façon suivante :

1. *ašb-* est une base lexicale de type adjectival : ‘haut’. Le mot *ašbi* est un adjectif possible et la concaténation peut s’arrêter à ce point.
2. *ašbu* est un adverbe qui signifie ‘vers le haut’. La finale *u* (§9.14.) caractérise certains adverbiaux et noms à valeur positionnelle et la concaténation peut s’arrêter à ce point.
3. Dans *ašb-uš-* on peut voir un suffixe d’intensif *-uš-* : ‘très haut’. Le mot *ašbušī* est un adjectif possible et le mot *ašbušu* est un adverbe possible.
4. Dans *ašbušīkē-* le suffixe *-kē-* nominalise la base suffixée *ašbuš-* ‘très haut’ : *ašbušīkēi* est un mot possible ‘quelque chose ou quelqu’un qui est très haut’ et la concaténation peut s’arrêter à ce point.
5. Dans *ašbušīkēkunni* le suffixe *-(u)nni* est typique des noms de professions : *ašbušīkēkunni* désigne une activité professionnelle en relation avec le ‘très haut’, et signifie ‘prêtre’. La concaténation peut s’arrêter à ce point et fournir une forme de citation qui peut figurer au dictionnaire en tant que nom commun.
6. Dans *ašbušīkēkunnini* le suffixe *-ni* est l’Article Défini au Singulier : *ašbušīkēkunnini* signifie ‘le prêtre’ au cas Absolutif. La concaténation peut s’arrêter à ce point.
7. Dans *ašbušīkēkunninivi* le suffixe *-vi* est la marque du cas Génitif : *ašbušīkēkunninivi* signifie ‘du prêtre’ au cas Absolutif. La concaténation peut s’arrêter à ce point et ce mot peut être Complément du Nom d’un autre mot.
8. Dans *ašbušīkēkunnininna* le suffixe *-nna* est l’Article Défini Pluriel : *ašbušīkēkunnininna* signifie ‘ceux du prêtre’ au cas Absolutif. La concaténation peut s’arrêter à ce point et ce mot peut être intégré dans une phrase en tant que sujet d’un verbe intransitif ou objet d’un verbe transitif.
9. Dans *ašbušīkēkunninivinnašta* le suffixe *-šta* combine une marque redondante du pluriel *-š-* avec le suffixe du cas Allatif : *ašbušīkēkunninivinnašta* signifie ‘à/vers ceux du prêtre’. La concaténation peut s’arrêter à ce point et ce mot peut être intégré dans une phrase.

Cette chaîne *ašbušīkēkunninivinnašta* attestée dans un texte réel n’est pas au maximum possible car on peut encore lui ajouter des pronoms enclitiques mobiles, par exemple *-lla* ‘P3PL’ et des conjonctions enclitiques, par exemple *-an* ‘et’. Par ailleurs une analyse alternative serait d’analyser la base *ašbušī-* comme étant la graphie défective de *ašbušīšī* ‘hauteur’, avec un suffixe formant des noms abstraits. Sur le plan sémantique cette analyse alternative ne change pas le sens général, mais en bonne phonétique *ašbišīšī* ‘hauteur’ est plus correct que **ašbušīšī*.

3. Les principaux documents écrits en langue hourrite

3.1. Le hourrite est une langue dont l'existence même avait quasiment été perdue. Le premier document qui la fit sortir d'un oubli millénaire est la lettre écrite par le roi du Mittanni, *Tušratta*, au pharaon égyptien, *Amenophis III*, connu dans la lettre par son nom royal *Neb-Maât-Ra* vocalisé <Ni-im-mu-u-ri-i-a>, dont une prononciation reconstituée serait donc *[nim-mu³u-ri³a]. Cette pièce, trouvée en 1887 et référencée E24, est la seule écrite en hourrite dans tout le corpus des lettres d'El-Amarna. Ecrite en syllabaire cunéiforme, elle pouvait aisément être oralisée, mais il était immédiatement manifeste qu'elle n'était pas écrite dans la langue diplomatique de l'époque, à savoir l'akkadien, hormis l'*incipit* entièrement rédigé dans cette langue et quelques emprunts. La *Lettre du Mittanni* resta longtemps le plus long document disponible écrit en langue hourrite. L'étude en est difficile à la fois parce qu'il est monolingue hourrite et parce que les phrases sont souvent longues et leur structure complexe. Les parties les mieux conservées et les mieux comprises de ce document servent de référence linguistique à la présente description. La *Lettre* comprend 4 tablettes et environ 450 lignes sont conservées. Elle a fait l'objet de différentes études, traduction partielle par Wilhelm¹⁴ et analyse détaillée par Dietrich & Mayer¹⁵. Ce livre récent de Dietrich & Mayer ambitionnait d'être l'analyse « définitive » de la *Lettre du Mittanni*.

3.2. Plus récemment, en 1983 puis 1985, lors des campagnes de fouilles estivales, un lot de tablettes bilingues et des fragments a été mis au jour dans des temples à Hattušaš (aujourd'hui Boğazköy/Boğazkale). L'autre langue, écrite dans la colonne de droite, est le hittite. Cette trouvaille a fourni un éclairage nouveau et exceptionnel sur le hourrite, puisque le hittite est mieux compris que ce dernier. La version originale est en hourrite (plutôt archaisant), sur la colonne de gauche, et la version hittite sur la droite en est une traduction. Il arrive parfois que le texte hittite traduise un commentaire sur le texte hourrite plus que le texte original lui-même, ce qui laisse à penser que des locuteurs hourrites ont pu expliquer à des scribes hittites à la fois les mots du texte et leurs sens. C'est le cas des deux lignes KBo32.14 Vo I 3-4. Dans l'ensemble le dialecte hourrite attesté dans la *Bilingue* est archaïque, et en tout cas plus ancien que la traduction hittite, que les hittitologues, tels que Neu, s'accordent à dater vers -1400. La copie autographe de ces textes cunéiformes a été publiée en 1990

¹⁴ Cf. W.L. MORAN, *Les lettres d'El-Amarna. Correspondance diplomatique du pharaon*, 1987, Paris, et *The Amarna Letters*, 1992, London – Baltimore.

¹⁵ M. DIETRICH – W. MAYER, *Der hurritische Brief des Dušratta von Mittanni an Amenḫ otep III. Text – Grammatik – Kopie*, 2010, Münster.

par H. Otten et Chr. Rüster dans le volume 32 des *Keilschrifttexte aus Boghazköi* (KBo). Une analyse détaillée de ces tablettes a été publiée par E. Neu en 1996 (StBoT35). Ce livre est fondamental pour l'étude du hurrite et sa lecture est vivement recommandable. Ce lot de tablettes correspond à une sorte d'anthologie de la littérature hurrite. D'après la numérotation et les mentions figurant sur les tablettes il est probable que deux œuvres ou deux collections sont mélangées¹⁶ : d'une part une épopée versifiée en hurrite archaïque : le *Chant de la Libération* (de la ville d'Ebla), et d'autre part une série d'histoires plus ou moins longues, dont certaines ne sont pas très sages et peuvent être aisément déviées dans une direction obscène. Le hittite traduit la version la plus sage. Neu les a qualifiées de *Paraboles* mais il n'est pas certain que ce libellé soit le mieux adapté au contenu de certaines d'entre elles.

3.3. Il existe également à Boğazköy un grand nombre de tablettes et de fragments, dont certains traitent de mantique¹⁷.

3.4. Le texte hurrite le plus ancien, dit *Lion d'Urkeš*, date d'environ -2300. Il s'agit d'une statuette de lion en bronze et d'un galet en calcaire, conservé au Musée du Louvre et ayant servi de « clou » de fondation pour le temple d'Urkeš. Le cunéiforme en est encore presque pictographique. Il contient 25 lignes, gravées sur le galet et moulés sur une tablette incorporée dans le lion en bronze. La langue est en partie similaire par son archaïsme à la *Bilingue de Boğazköy*, quoiqu'encore plus ancienne. L'*editio princeps* a été publiée en 1948 par Parrot & Nougayrol¹⁸. Un autre lion est conservé au Metropolitan Museum of Art de New York. Son inscription ne semble pas avoir jamais été publiée.

3.5. Un nombre considérable de mots et noms de personnes hurrites sont attestés dans les textes mésopotamiens et ougaritiques. Une compilation complète de ces éléments reste à faire, même si des compilations partielles existent.

3.6. Les documents hurrites longs sont plutôt rares. Il semble que même dans les régions à majorité hurritophone, la plupart des textes officiels étaient écrits en akkadien, parce que l'usage de l'écrit était d'une certaine façon implicitement lié à la langue akkadienne elle-même, ce qui n'est pas sans rappeler la situation du latin au moyen-âge en Europe¹⁹. L'akkadien joue le rôle d'hyper-

¹⁶ Cf. E. NEU, *Das hurritische Epos der Freilassung* (Studien zu den Bogazkoy-Texten 32), 1996, Wiesbaden, p. 16-20.

¹⁷ Cf. S. DE MARTINO, *Die mantischen Texte. Corpus der hurritischen Sprachdenkmäler. I. Abteilung. Texte aus Boğazköy*, vol. 7, Rome, 1992.

¹⁸ « Un document de fondation hurrite », *Revue d'Assyriologie* 42/1-2 (1948), p. 1-20.

¹⁹ Cf. G. WILHELM, « L'état actuel et les perspectives des études hurrites », dans J.-M. DURAND (ed.), *Amurru 1*, Paris, 1996, p. 180. « Ces textes montrent enfin qu'au Mit[t]anni, également, on se servait comme langue administrative d'un akkadien influencé par le hurrite, comme c'est le cas au pays d'Arrapha. L'espoir de retrouver de nombreux textes en langue hurrite en provenance du

langue culturelle pour le hourrite et de nombreux mots akkadiens sont utilisés en lieu et place de mots hourrites existants. Par exemple la base *an-* ‘se réjouir’, a priori hourrite, a pour synonyme *pīs-* d’origine sémitique. D’autres mots, tels que ‘aimer’, sont connus sous leur forme akkadienne *tad-* < **daʔd-*, et on ne connaît pas l’équivalent hourrite qui devait certainement exister. La capitale du Mittanni ayant été probablement détruite lors de la victoire assyrienne et sa localisation restant inconnue de nous les textes qu’elle renfermait peut-être restent inaccessibles.

4. Les systèmes d’écriture utilisés

4.1. Le hourrite est attesté dans plusieurs systèmes d’écriture, dont le principal est le cunéiforme de l’école anatolienne. En raison même de la diversité des systèmes d’écriture utilisés pour le hourrite, cela prit quelque temps au début du 20^{ème} siècle avant que l’on s’aperçût que le hurlili, le mittannien, le subaréen, etc. n’étaient en fait qu’une seule et même langue. En 1932, Friedrich transcrivit la Lettre du Mittanni en la décrivant comme étant un “Subaräische Text”, mais dans son travail suivant (publié en 1939), il utilisa le terme désormais usuel “churritisch”. Le nom *hourrite*, sans connotation géographique, s’est imposé pour décrire spécialement la langue en tant que telle, ainsi que nous l’avons noté précédemment. L’ourartéen est écrit en cunéiforme néo-assyrien, ce qui explique quelques correspondances phonographiques inattendues entre lexèmes hourrites et ourartéens.

4.2. La notion d’écriture cunéiforme est en partie trompeuse. Hormis le fait d’utiliser l’argile pour confectionner des tablettes et d’y imprimer des signes, qui est commun à tous les sites et à toutes les écoles, parler « du » cunéiforme au singulier est fictif. En pratique il existe plusieurs écoles scribales qui font des signes un usage différent et il est nécessaire de distinguer ces pratiques, car la manière d’encoder la phonétique du hourrite avec le corpus de signes cunéiformes n’est pas la même, et cela ne concerne pas que la forme des signes. Quatre systèmes d’écriture ont servi à écrire du hourrite : (1) le cunéiforme de l’école anatolienne, et ses diverses variantes, (2) le cunéiforme vieil-assyrien, (3) l’alphabet ougaritique, et enfin (4) les hiéroglyphes louvites (ou anatoliens).

4.3. Aucun des systèmes d’écriture utilisés pour le hourrite ne donne une image véritablement directe et satisfaisante de la langue. Le cunéiforme et le hiéroglyphique louvite sont de type syllabique approximatif. L’alphabet ougaritique d’aspect cunéi-

coeur de l’empire mitannien n’est ainsi plus fondé. [...] Il est donc possible que dans le royaume du Mit[t]anni, sous l’influence de la culture scribale akkadienne dominante, la plupart de la littérature ait été composée en akkadien » [NB : ce point de vue est peut-être trop pessimiste].

forme suit une logique précise mais défective où seules les consonnes sont portées à l'écrit. La langue est donc dans une large mesure déduite par recoupements de ces différentes sources. Grâce aux emprunts hourro-ourartéens en arménien on dispose en outre d'une photographie assez claire de la phonologie de l'ourartéen, la langue sœur du hourrite. D'un point de vue méthodologique, une distinction constante doit être faite entre les lectures conventionnelles des transcriptions cunéiformes et la réalité phonétique ou phonologique sous-jacente. Et cela vaut pour le hourrite ou toute autre langue du Proche-Orient ancien écrite dans ce système. Nous n'avons pas d'enregistrements directs du hourrite et nous sommes mis dans la situation délicate de reconstruire à partir des données disponibles une image raisonnablement fiable de ce que ces langues ont pu être « pour de vrai ». La même problématique se pose en hittite comme le soulignent Hoffner & Melchert²⁰.

4.4. Le hourrite est principalement attesté en écriture cunéiforme de l'école anatolienne. Les textes en alphabet ougaritique sont rares mais précieux. Ils viennent sans surprise d'Ougarit (Rās Šamra) pour la plupart. Ils apportent un témoignage phonétique d'une grande valeur sur le consonantisme hourrite. Contrairement aux usages akkadiens et hittites, les textes en hourrite mittannien contiennent assez peu de sumérogrammes. Les plus fréquents dans la *Lettre du Mittanni* sont 𐎠𐎣 DINGIR 'dieu', 𐎠 KUR 'pays', 𐎠𐎣𐎠𐎣 MEŠ 'Pluriel' et on peut noter qu'ils ont valeur de déterminatif sémantique et ne sont jamais des segments lexicaux à lire explicitement, contrairement aux usages hittites. Il est également probable pour des raisons phonétiques que 𐎠𐎣𐎠𐎣 ŠAR-𐎠𐎣 'roi' soit une sorte d'idéogramme, qu'il faut lire *šerr𐎠 avec une voyelle /e/, comme dans šeršī 'trône', et non pas /a/ comme en akkadien šarru. La simplicité du cunéiforme hourrite qui recourt surtout à des signes syllabiques élémentaires du type C_v- ou -vC est un archaïsme hérité de la première phase d'écriture cunéiforme vieil-akkadienne. Cette simplicité se retrouve dans les colonnes de la *Bilingue de Boğazköy* écrites en hourrite mais pas dans celles écrites en hittite, qui utilisent plus abondamment les idéogrammes sumériens. Ce fait en soi indique que la version hourrite est plus ancienne que la traduction hittite.

4.5. En toute rigueur, comme il existe plusieurs écoles cunéiformes, il faudrait préciser dans la translittération à laquelle elle se réfère. Dans le domaine hourro-ourartéen, il en existe quatre : l'école vieil-assyrienne, qui distingue des signes avec sourdes et sonores, l'école anatolienne, qui distingue des simples et des geminées graphiques, avec deux variantes hittite et mittannienne qui diffèrent par quelques détails intéressants, et l'école néo-assyrienne, qui s'applique à l'ourartéen. Dans l'ensemble ces

²⁰ H.A. HOFFNER JR. – H.C. MELCHERT, *A Grammar of the Hittite Language, Part I: Reference Grammar*, Winona Lake (Indiana), 2008, p. 10.

écoles divergent surtout sur la valeur des signes relatifs aux fricatives et affriquées coronales, à savoir les phonèmes pour lesquels les langues sémitiques divergent le plus entre elles. Les autres signes sont normalement identiques. En l'absence de toute indication il est possible de s'appuyer sur certaines particularités du cunéiforme lui-même : un texte qui pratique la gémination graphique est anatolien, une abondance de sumérogrammes indique un texte anatolo-hittite, l'emploi du signe 𐎗 *as̄* au lieu de 𐎗 *as̄* est vieil-assyrien et se rencontre par exemple à Urkeš et Qatna. Il ne semble pas exister d'étude paléographique sur ces questions.

4.6. L'école anatolienne, qui recourt à la gémination graphique pour noter l'opposition *sourde* ~ *sonore*, est représentée dans la *Lettre du Mittanni*, la plupart des villes de Syrie, les textes tardifs d'Arraphi et Nuzi, et à Hattušaš. L'autre école, utilisée par les Assyriens entre -2300 et -1700, apparaît à Mari, en vieux babylonien (avant -1700), à Arraphi et Nuzi (avant -1400), et aussi à Kanesh avant -1700²¹. Les consonnes finales et initiales ne sont jamais géminées et ne montrent donc aucune distinction explicite.

On sait par le biais de l'alphabet ougaritique que le hourrite n'admet que des sourdes à l'initiale mais que la distinction *sourde* ~ *sonore* est maintenue en finale de mot. La nature des traits phonologiques que le système graphique distingue par la gémination reste controversée et discutée. Concernant le hittite Hoffner-Melchert²² font observer que « there is no consensus as to whether the phonetic contrast in attested Hittite is one of voicing or of some other feature such as “fortis” vs. “lenis” or “aspirated” vs. “unaspirated” ». Leur point de vue est néanmoins que « for the sake of simplicity we here describe the contrast in stops as one of voicing, but we do not mean thereby to take a definitive stance on this issue »²³. C'est le point de vue qui est retenu ici.

4.7. Laroche²⁴ considérait que la gémination graphique correspond à une opposition phonétique de voisement : « L'écriture alphabétique de Rās Šamra apporte un précieux concours; elle seule, en effet, permet de discriminer sans hésitation les sourdes et les sonores. Elle a confirmé l'opposition pertinente de *p* à *b*, de *t* à *d*, etc., que les syllabaires occidentaux représentent par l'artifice de la gémination: *-bb-* ou *-pp-* = *p*, en face de *-b-* ou *-p-* = *b*, *-tt-* = *t*, etc. ». Un exemple est le théonyme *Teššub* aux cas Absolutif et

²¹ Cf. E.A. SPEISER, *Introduction to Hurrian* (Annual of the American Schools of Oriental Research 20), New Haven (CT), 1941, p. 40-41, et I.M. DIAKONOV, *Jazyki drevnej perednej Aziji*, Moscou, 1967, p. 120.

²² H.A. HOFFNER Jr. – H.C. MELCHERT, *op. cit.* (n. 20), p. 35 : « Il n'y a pas consensus sur la question de savoir si l'opposition phonétique en hittite repose sur le voisement ou sur quelque autre trait tel que “fortis” vs. “lenis” ou “aspiré” vs. “non aspiré” ».

²³ IBID., p. 35 : « Par simplicité nous décrivons ici l'opposition des occlusives comme étant le voisement, mais cela n'entraîne pas que nous prenons une position définitive sur cette question ».

²⁴ LAROCHE, *op. cit.* (n. 1), p. 22.

Datif : *Teššub* ~ *Teššuppe*, respectivement écrits : [t ʔ b] ~ [t ʔ p] en ougaritique. On peut noter que le hittite écrit en ougaritique est cohérent avec le hourrite : <Šu-up-pí-lu-li-u-ma> s'écrit [ʔ p l l m]. Laroche attribue le mérite de cette théorie à Speiser : « les nouveaux textes confirment largement la doctrine de Speiser, selon laquelle les sonores et les sourdes intervocaliques de l'alphabet répondent à des graphies simples et géminées dans les syllabaires de Boğ., RS et Mit. [Boğazköy, Rās Šamra et Mittanni] »²⁵ Ce principe est en effet décrit par Speiser²⁶. En hittite il fut découvert par Sturtevant, d'après une suggestion originellement formulée par Mudge²⁷.

4.8. Le hourrite écrit en alphabet ougaritique n'utilise que les lettres pour les sourdes et les sonores, à l'exclusion de toutes les emphatiques : *b*, *ḫ*, *t*, *ṣ*, *ṣ*, *s*, *q* ne sont pas utilisées. Cette situation est cohérente avec l'adaptation des emphatiques de l'akkadien sous forme de sonores en hourrite, notées simples en cunéiforme de l'école anatolienne. Cela suggère que l'akkadien et les dialectes sémitiques mésopotamiens avaient des emphatiques sonores.

5. Approche de la phonologie hourrite

5.1. Il est possible de reconstituer une image sans doute fiable de la phonétique réelle de la langue hourrite par recouplement entre les différentes sources. Certaines d'entre elles comme l'arménien ou l'indo-iranien sont très fiables. D'autres comme l'indo-européen ou le protosémitique sont plus discutables, car elles intègrent elles-mêmes une part d'hypothèses. Quoi qu'il en soit, dans une optique principalement philologique, la phonétique reconstruite n'a pas réellement d'importance. La question est plus de définir une oralisation conventionnelle des translittérations. La phonétique reconstruite intéresse plutôt les comparatistes.

5.2. La prosodie du hourrite telle qu'elle se manifeste dans l'écriture *plene* des voyelles n'a été que très peu étudiée. Il semble exister plusieurs types d'accentuation et l'accent semble pertinent et mobile²⁸. Les idées développées par Wilhelm sur cette question sont très insuffisantes²⁹.

²⁵ E. LAROCHE, « Documents en langue hourrite provenant de Ras Shamra » in C. SCHAEFFER (ed.), *Ugaritica 5: nouveaux textes accadiens, hourrites, et ougaritiques des archives et bibliothèques privées d'Ugarit, commentaires des textes historiques* (Mission de Ras Shamra 16 = Institut français de Beyrouth, Bibliothèque archéologique et historique 80), Paris, 1968, p. 528.


²⁶ SPEISER, *op. cit.* (n. 21), p. 35-36.

²⁷ Cf. HOFFNER – MELCHERT, *op. cit.* (n. 20), p. 35.


²⁸ Cf. FOURNET – BOMHARD, *op. cit.* (n. 10), p. 15-17.

²⁹ G. WILHELM, « Hurrian », in R.D. WOODARD (ed.), *The Ancient Languages of Asia Minor*, Cambridge, 2008, p. 86, §3.4.

5.3. Sur le plan graphémique le corpus de signes cunéiformes comprend les types suivants :

- des voyelles : a, i, e, u, ú.
- des signes Cv, vC avec des labiales : p, b, m, w.
- des signes Cv, vC avec des dentales : t, d, n.
- des signes Cv, vC avec des vélares : k, g, h. Le graphème <h> est écrit <h> (h lunulé) par les sémitologues mais cette précision est inutile en cunéiforme hourrite, car il n'existe pas d'autre fricative gutturale de ce type dans cette langue.
- des signes Cv, vC avec des liquides r, l. Il peut être utile de rouler le [r] pour le distinguer de la vélaire h.
- un signe  pour ya, qui est une ligature des signes <i-a>, mais pas d'autres signes Cv, vC impliquant /j/ 'yod'. Les signes i et e notent sans doute à la fois /i/ et /ji/, /e/ et /je/.

Outre le fait que le hourrite semble présenter une variabilité interne élevée pour les voyelles i et e, le cunéiforme lui-même est ambigu et les signes *ra*, *la*, *na* ne distinguent pas entre i et e. Les signes *ah* et *na* valent pour les quatre voyelles a, e, i, u. L'école anatolo-hittite a créé différentes ligatures de *na*, qui suppriment l'ambiguïté. Le signe *ah* est ambigu, n'a jamais été désambiguïté, et en général on lui assigne la même voyelle que le signe qui précède, ce qui paraît raisonnable.

5.4. Le système ne permet pas de noter l'arrêt glottal explicitement. L'existence de séquences *ʔ* et *vʔ* en hourrite est probable en raison de nombreux hiatus. Il est possible que la différence entre u et ú soit que < u note [ʔu] alors que  ú note [u] et [w]. Le signe ú est utilisé en akkadien pour allonger la voyelle u et ne comporte pas d'arrêt glottal implicite.

5.5. Le problème de fond concerne les trois séries de signes cunéiformes translittérés avec *z*, *s* et *š*. Implicitement ces graphies suggèrent une prononciation respectivement sifflante : [z], [s], et chuintante : [ʃ]. Il est certain que ces prononciations implicites sont fausses. A haute époque, lorsque l'akkadien a été écrit pour la première fois, la série-*z* était affriquée [dz], la série-*s* était utilisée pour les fricatives latérales *s héritées du protosémitique, et la série-*š* notait des sifflantes simples [s]. C'est ce que montrent toutes les langues non-sémitiques, comme le hittite ou les mots de substrat hourro-ourartéens en arménien. Les graphies *z*, *s* et *š* propagent de façon abusive les reflets néo-hébreux des phonèmes protosémitiques *dz, *s et *š dans tout le cunéiforme, et par conséquent dans toutes les langues écrites de cette façon. Ce problème n'est pas (trop ?) gênant quand on reste à l'intérieur du domaine sémitique mais il met la phonétique des coronales de travers pour les autres langues : hourrite, hittite, etc.³⁰

³⁰ Cf. L. KOGAN, « Proto-Semitic Phonetics and Phonology », in S. WENINGER, *The Semitic Languages: An International Handbook*, Berlin, 2011, p. 54-150, en particulier §1.3.2.

5.6. Il faut donc gérer une situation où la valeur implicite de trois séries de signes cunéiformes, à savoir les séries z , s et š , sont assurément fausses. Certains hittitologues ont opté pour une suppression du haček sur la série- š , qu'ils translittèrent avec un simple s , étant donné que le š hittite est le continuateur du s indo-européen. En hittite on ne rencontre normalement que les deux séries z et š , et jamais la série s . La suppression du haček ne pose pas de problème si l'on ne fait que du hittite. Mais elle crée un problème pour le hurrite mittannien qui utilise les trois séries. En particulier le hurrite mittannien utilise de façon pertinente la série- s relative aux fricatives latérales dans des emprunts qui en ont effectivement d'après le proto-sémitique. Il semble difficile de réformer les translittérations traditionnelles sans créer en ricochet d'autres problèmes et d'autres confusions. D'un point de vue pratique le plus simple est d'oraliser la série- z avec des affriquées [dz] <z>, [ts] <zz>, la série- s et la série- š avec [s] et [ʃ] tout en gardant à l'esprit que cette oralisation est fautive du point de vue de la phonétique reconstruite.

5.8. Il est possible que la série- š serve en hurrite à noter deux séries de phonèmes différents car le morphème š est écrit avec la lettre ougaritique š pour l'Ergatif mais š pour le Pluriel. Le Pluriel est une sonore $-\text{šš}$, alors que l'Ergatif est une sourde $-\text{šš}$. Pour l'étude des textes en cunéiforme mittannien et anatolo-hittite ces questions phonographémiques n'ont pas d'importance.

5.9. Le système de phonèmes le plus simple qu'on puisse attribuer au hurrite est le suivant :

	Labiale	Dentale	Affriquée	Sifflante	Vélaire	Vélaire
Sonore	b	d	[dz]	[z]	g	[ɣ]
Sourde	p	t	[ts]	[s]	k	[x]
Nasale	m, mm	n, nn				
Liquide		l, ll, r, rr				
Autre	w			y		

Inventaire minimal d'après Laroche (1980: 23-24)

Ces phonèmes sont écrits de la façon suivante dans l'école anatolienne du cunéiforme en usage au Mittanni et chez les Hittites :

	Labiale	Dentale	Affriquée	Sifflante	Vélaire	Vélaire
Sonore	b	d	z	š	g	h
Sourde	p(p)	t(t)	z(z)	š(š)	k(k)	h(h)
Nasale	m, mm	n, nn				
Liquide		l, ll, r, rr				
Autre	w			y		

Système graphique du cunéiforme anatolien

5.10. La gémination graphique qui note les sourdes ne peut être mise en œuvre qu'à l'intervocalique. À l'initiale le hourrite semble avoir perdu le contraste entre les sourdes et les sonores que l'ourartéen a conservé. Les seuls mots qui ont des sonores à l'initiale en hourrite ougaritique sont des mots sémitiques. Les scribes ont rétabli la sonore dans les mots comme *Daqita* qu'ils ont perçus comme sémitiques. En finale la marque contrastive de voisement existe d'après les données ougaritiques mais elle ne peut pas être notée explicitement en cunéiforme.

Les phonèmes *r*, *l*, *n* et *m* peuvent être écrits géminés *rr*, *ll*, *nn* et *mm*, ce qui correspond à une réalité phonologique. Il existe au moins un exemple en alphabet ougaritique de <nn> géminé. La gémination pour les autres phonèmes est un artifice graphique.

5.11. Après *n* et *l*, il arrive que *š* soit écrit *z*, c'est-à-dire que la sifflante simple *š* [s] est affriquée [dz]. Par exemple *itkalzi* est soit le dérivé abstrait **itkal[is]ši* ou l'intensif **itkal[us]ši* avec chute d'une syllabe. Le déictique *manš-* est aussi attesté *manz-*.

5.12. Le cas le plus problématique est le phonème **b* à l'initiale des mots, qui est reclassé tantôt en *p* tantôt en *w* : ourartéen *baban* 'montagne' mais hourrite *pabani* ou *wabani*. Ce problème concerne tous les mots qui avaient une labiale sonore **b* à l'initiale en proto-hourro-ourartéen. Pour les mots avec alternance graphique initiale *p/w* on peut adopter comme translittération conventionnelle la lettre β . Les autres sonores initiales se sont simplement assourdies et sont écrites avec la sourde de même articulation. Elles ne montrent pas d'alternance graphique. L'articulation de *b* est très spirante et peut même aller jusqu'à *y* : *abi*, *ami*, *ayi* 'visage'. De même *šime*, *šye* 'eau'. J'ai proposé que le mot arménien *ait* 'joue' dérive de l'hourro-ourartéen *abi* 'visage'.

5.13. L'existence d'un arrêt glottal /ʔ/ en hourrite est probable, mais reste difficile à établir de façon définitive. On peut ne pas tenir compte de cette question pour la philologie.

Le cas de la géminée graphique *mw* est une question ouverte : s'agit-il de [ww] ou de [ʔw] ?

5.14. En terme de voyelles le hourrite possède de façon certaine une opposition entre /a/, /u/ et la paire <i>, <e>. Les voyelles *i* et *e* alternent fréquemment et la distinction est faible. Certains *a* suivis des consonnes *r*, *l*, *n* et *b*, passent à *e* : *talmi* = *telami* 'grand', AN > (emprunt) *eni* 'dieu', akkadien *šarru* > **šärrišše* > *šerrišše*, *šerše* 'royauté, trône', akkadien *maharu* > *meh-* 'se présenter devant (un dieu)'. Une explication possible est que la voyelle *a* accentuée passe à *e* quand elle est suivie des consonnes *r*, *l*, *n* et *b*. Ce phénomène peut être indiqué avec <ä> : *šärru*. Ce changement suggère que le hourrite avait un accent de hauteur (pitch). À noter aussi le cas du mot hourrite *eari* <e-a-ar-rə> 'lion', qui se laisse rapprocher de **ʔari* 'lion', avec une sorte de fracture de la voyelle [ea].

5.15. Il est possible que le hourrite ait eu un phone [ə] dans certaines syllabes inaccentuées. Certains mots présentent des alternances graphiques telles que *Kumarbi* = *Kumurbi*, *Kušub* = *Kušab*, *eb-ri* = *e-pir* = *e-bar*, etc., ce qui laisse à penser que le timbre de la voyelle est assez neutre. Cette suggestion remonte (au moins) à Diakonov et, encore plus tôt à Speiser, qui avait évoqué la possibilité de « voyelle inorganique ».

6. Le févo-hourrite

6.1. Les études hourritologiques peuvent être réparties en deux tendances : une tendance hittitologique et une autre à laquelle je donne le nom de févo-hourrite. La tendance hittitologique est celle qu'avaient adoptée Thureau-Dangin, Speiser, Laroche, Neu, etc., et qui est prise comme référence ici. D'autres chercheurs, Bush, Campbell, Wilhelm, Wegner, Giorgeri, Girbal, etc., ont adopté une autre approche de la phonétique reconstruite du hourrite et ont considéré comme valide l'idée que le hourrite aurait des phonèmes *f*, *v* et aussi *o*.

6.2. L'approche févo-hourrite postule l'existence de phonèmes *f*, *v* et *o* en hourrite et considère que la gémination graphique correspond à une gémination réelle. Cette approche est, à mon humble avis, erronée sur chacun de ces points.

6.3. La postulation de phonèmes *f* et *v* en hourrite remonte à Bork, un orientaliste très « créatif », au mauvais sens du terme. Cette invention surinterprète les graphies de la façon suivante : par exemple le mot 'montagne' est attesté <pa-pa-ni>, <wa-wa-ni>, <pa-ab-ni>. L'alternance p/w est prise pour l'indication que la phonétique sous-jacente serait **faban* avec *f* initial, un phonème que le cunéiforme ne peut pas noter directement. L'ourartéen *baban*, et le grec βουνος, montre que cette hypothèse ne tient pas. Cette alternance est due au reclassement sans doute variable suivant les locuteurs de l'ancienne initiale sonore **b* devenue impossible en hourrite, attesté à date historique. De même le suffixe possessif 'P1SG', écrit <ib-wə>, est censé être *-*iff* dans cette approche févo-hourrite. Le mot akkadien *pedū* 'clément', d'une racine sémitique *pdw* (*pdh* en hébreu avec *mater lectionis*), est emprunté en hourrite et écrit <pe-du-ub-wa> *pedumwa* dans la *Bilingue de Boğazköy*. La phonétique **peduffu* est inadéquate. Il y a aucune raison d'interpréter la graphie <vb-wv> comme étant l'indication de *-ff*. Il n'y a aucune raison de postuler que les suffixes *ni* et *wa* seraient **vi* et **va*. Les données comparatives ourartéennes et akkadiennes montrent que ces phonèmes *f* et *v* sont des hypothèses, dépourvues de fondement réel.

6.4. Le févo-hourrite postule également que le hourrite aurait un phonème **o*. Cette invention repose sur un seul texte : la *Lettre du Mittanni*. Dans sa thèse de 1964 Bush a émis l'idée que les deux signes cunéiformes *gu* et *ku* auraient été spécialisés par les scribes

du Mittanni pour écrire les syllabes *ku/gu* et **ko/*go* respectivement³¹. Cette théorie postule que les signes *u* et *ú* seraient utilisés pour distinguer **o* et *u* respectivement par les scribes du Mittanni. Il convient de souligner que cette théorie n'est valide que pour ce texte, et lui seul, et que ce « système » graphique n'est appliqué nulle part ailleurs. L'analyse distributionnelle des signes à l'intérieur même de la *Lettre* montre que cette hypothèse ne tient pas. Par exemple on ne rencontre jamais *ku* à l'initiale des mots, mais seulement *gu*. Le mot *u-u-mi-i-ni* 'pays' est un des rares mots à deux voyelles *plene* en hurrite. Cette théorie le reconstruit **ōmini*. Ce mot est certainement un emprunt indo-iranien : vieil indien *bhūmi* 'terre, monde, sol' < **bhuHmiH* 'ce qui est', d'après la racine indo-européenne **bhuH-* 'être, croître'. Le vocalisme du vieil indien [ū] montre que la phonétique **ōmini* n'a aucune validité. Ce mot a deux voyelles *plene* parce qu'il est emprunté et il repose sur **[ūmīni]*. Les mots de substrat en arménien indiquent que le phonème /u/ était [u] lorsque bref mais [ō] lorsque long. Cette répartition vaut pour l'ourartéen mais elle s'applique - peut-être aussi, voire certainement - au hurrite. Aucune base comparative ne permet de confirmer l'existence de deux phonèmes /u/ et **o*, qui pourraient en outre être long et bref. L'hypothèse que la *Lettre du Mittanni* serait le seul document où existerait une distinction entre /u/ et un hypothétique 5^{ème} phonème **o* ne tient pas. La distinction supposée exister entre *ki* et *gi* dans la *Lettre* est aussi infondée que celle entre *ku* et *gu*. Le verbe <gi-pa-> (Mitt. II 16, 20, 22, 54, 63) est aussi écrit <ki-i-pa-> (Mitt. II 103, 104). Il signifie 'déposer' et se réfère aux cadeaux envoyés par Tušratta. Il n'y a qu'un seul verbe *kib-*, écrit à la fois <gi-pa-> et <ki-i-pa->. Cette théorie est de fait réfutée par le texte même où elle prétend puiser sa source.

6.5. L'approche févo-hurrite prétend aussi que la gémiation graphique serait une gémiation réelle. Il apparaît que le hurrite n'admet pas d'autre gémination réelle que *nn*, *ll*, *rr* et *mm*. Ce fait est établi grâce aux emprunts d'origine suméro-akkadienne dans lesquels des géminationes réelles sont adaptées en hurrite sous forme de prénasalisées :

- akkadien *Araššibu* > hurrite *Aranžab* 'le Tigre',
- sumérien *kukkal* > hurrite *kungalli* 'une sorte de mouton',
- akkadien *mašsarū* 'protection' > hurrite *manžadubli* 'policier',
- akkadien *suluppū* > hurrite *zilumba* 'datte (fruit)',
- akkadien *tabbihu* > hurrite *žambahu-nni* 'boucher',
- akkadien *Purattu* > hurrite *Puranti* 'l'Euphrate',
- sumérien *Piriggāl* > hurrite *Piringir* 'une déesse, lit. la grande lionne'. Ce mot présente en outre un rhotacisme du *l* qui n'est pas d'origine hurrite (peut-être hattie ?).

³¹ F. BUSH, *A Grammar of the Hurrian Language*, Ph.D. dissertation, Brandeis University, Department of Mediterranean Studies, 1964, p. 22.

Il n'existe pas d'exemple de géminée akkadienne qui soit rendue par une géminée graphique en hourrite. Qu'elles soient labiales, dentales, vélaires, occlusives ou sifflantes, les géminées étrangères -CC- sont dissimilées sous forme de prénasalisées -nC-, -mC-, lorsqu'elles empruntées en hourrite.

6.6. En résumé, les différentes hypothèses sur lesquelles repose le févo-hourrite : phonèmes *f, *v, *o, géminées réelles et non pas artifices graphiques, peuvent être démontrées fausses. Bien qu'elle soit utilisée par une majorité de hourritologues, et qu'elle semble même être de plus en plus employée depuis une décennie ou une quinzaine d'années, elle doit être tenue pour invalide. Il est en outre scandaleux et anti-scientifique d'utiliser cette phonétique févo-hourrite sans préciser au moyen d'un astérisque qu'elle est hypothétique, et de l'utiliser en lieu et place de la translittération conventionnelle du cunéiforme. On rencontre même des auteurs qui translittèrent de façon encore plus abusive le mot 'montagne' <fa[sic]-ba-ni> au lieu de <wa-ba-ni> en propageant à rebours dans le cunéiforme cet ensemble de postulations douteuses, ce qui achève de créer la plus grande confusion sur la phonétique et la phonologie du hourrite, et celles des signes cunéiformes.

6.7. Le plus simple pour reformater du févo-hourrite est de remplacer *o par u, *f/*v par m, *ff par mm et à l'initiale *f par β. Il est également fréquent que š intervocalique soit écrit *š̄ par les auteurs à tendance févo-hourrite. En règle générale il n'est plus possible de récupérer les données cunéiformes authentiques à partir du formatage févo-hourrite, les auteurs pratiquant le févo-hourrite ne fournissant pas de translittération fidèle la plupart du temps, bien que les moyens modernes de traitement de texte par ordinateur permettent de citer les sources directement en cunéiforme de plus en plus facilement. Voir l'exemple en fin d'article.

7. Bibliographie conseillée

La bibliographie conseillée dépend naturellement des objectifs recherchés. Dans le domaine du comparatisme hurro-ourartéen, on peut recommander :

I.M. DIAKONOV, *Jazyki drevnej perednej Aziji*, Moskva, 1967.

I.M. DIAKONOV, *Hurritisch und Urartäisch*, München, 1971.

Les noms de M. SALVINI et M.L. HAČIKYAN semblent les auteurs actuels les plus pertinents sur l'ourartéen. Sur le kassite, on peut lire :

T. SCHNEIDER, « Kassitisch und Hurro-Urartäisch, Ein Diskussionsbeitrag zu möglichen lexikalischen Isoglossen », *Altorientalische Forschungen* 30 (2003), p. 372-381.

- A. FOURNET, « The Kassite Language in a Comparative Perspective with Hurrian and Urartean », *The Macro-Comparative Journal* 2/1 (2011), p. 1-19.

Sur la question du superstrat indo-iranien au proche-orient :

- M. MAYRHOFER, *Die Indo-Arier im alten Vorderasien*, Baden-Baden, 1966,
- M. MAYRHOFER, *Die Arier im vorderen Orient, ein Mythos?*, Wien, 1974.
- M. MAYRHOFER, « Welches Material aus dem Indo-arischen von Mitanni verbleibt für eine selektive Darstellung? », in E. NEU (ed.), *Investigationes philologicae et comparativae: Gedenkschrift für Heinz Kronasser*, Wiesbaden, 1982, p. 72-90.
- A. FOURNET, « La question des mots et noms mittanni-aryens, légués par les Indo-Iraniens du Mittanni », *Res Antiquae*, 2013, (à paraître).

Sur les mots de substrats en arménien :

- J.A.C. GREPPIN : Nombreux articles dans *Aramazd*.

Les mots de substrat hourro-ourartéens en kurde semblent une *terra incognita*. Mis à part quelques approches faites par des « amateurs » sur internet, il ne semble pas exister de relevé des mots kurdes pour lesquels une origine hourro-ourartéenne soit recevable. Sur les questions relatives à la problématique dite euphratique, on peut consulter les articles dans le JIES.

Sur le hourrite proprement dit, il faut lire les volumes des *Studies on the Civilization and Culture of Nuzi and the Hurrians* (SCCNH), en particulier le volume 10, un des plus linguistiques de la série. Les ouvrages ou articles les plus intéressants par ordre de parution :

- E. SPEISER, *Introduction to Hurrian* (Annual of the American Schools of Oriental Research 20), New Haven (CT), 1941. Ce livre est plus ou moins dépassé mais il mérite toujours d'être lu pour le questionnement, plus que pour les réponses.
- I.J. GELB, *Hurrians and Subarians*, Chicago (IL), 1944.
- F. BUSH, *A Grammar of the Hurrian Language*, Ph.D. dissertation, Brandeis University, Department of Mediterranean Studies, 1964. La thèse se présente comme une continuation de Speiser (1941) mais elle s'en écarte (à mon humble avis pour le pire). Initiateur du févo-hourrite.
- J. FRIEDRICH, « Churritisch », in B. SPULER (ed.), *Alt Klein-asiatische*, Leiden, 1969, p. 1-30. Sérieux mais plus ou moins dépassé.
- E. LAROCHE, *Glossaire de la langue hourrite* (= *Revue Hittite et Asiatique* 34/35), Paris, 1981. Toujours utile même si une mise à jour serait éminemment opportune.

- E. NEU, *Das hurritische Epos der Freilassung* (Studien zu den Bogazkoy-Texten 32), Wiesbaden, 1996. A lire en premier. Peut servir de manuel d'apprentissage du hurrite, malgré quelques lacunes dans l'analyse et des erreurs de translittération du cunéiforme, ainsi qu'il apparaîtra en fin d'article.
- M. GIORGIERI, « Schizzo grammaticale della Lingua Hurrica », dans *La civiltà dei Hurriti*, La Parola del Passato, Vol. 55. Napoli, 2000, p. 171-277. L'ouvrage est une sorte de point général, à tendance encyclopédique, sur la question hurrite en langue italienne. Applique le févo-hurrite.
- I. WEGNER, *Hurritisch: eine Einführung*, (2^{ème} éd.), Wiesbaden, 2007. Le livre est surtout intéressant pour sa deuxième partie consacrée à l'analyse de textes en hurrite. Applique le févo-hurrite.
- G. WILHELM, « Hurrian », in R.D. WOODARD (ed.), *The Ancient Languages of Asia Minor*, Cambridge, 2008, p. 81-104. Applique le févo-hurrite.
- M. DIETRICH – W. MAYER, *Der hurritische Brief des Dušratta von Mittanni an Amenhotep III. Text – Grammatik – Kopie*, Münster, 2010. Translittération incohérente, mais néanmoins utile pour les données. Ne peut pas servir de manuel d'apprentissage.

8. Abréviations

ABL.	'cas Ablatif'
ABS.	'cas Absolutif'
ALL.	'cas Allatif'
COM.	'cas Comitatif'
DAT.	'cas Datif'
DEF.	'Article défini'
DESI	'forme Désidérative'
ENC	'Conjonction enclitique'
ERG.	'cas Ergatif'
FUT	'temps verbal Futur'
GEN.	'cas Génitif'
GER	'gérondif'
HCN	'hurrite classique normalisé'
INDI	'mode Indicatif'
INST.	'cas Instrumental'
INT	'Intransitif'
LOC.	'cas Locatif'
NEG	'Négation verbale'
OPTA	'mode Optatif'
PART	'Participe'
PEM	'pronom enclitique mobile'
PL	'Pluriel'
PLI	'pronom libre indépendant'
POSS	'suffixe pronominal possessif'

PRES	‘temps verbal Présent’
PRET	‘temps verbal Prétérit’
P1SG, P1PL	‘1 ^{ère} personne du singulier, du pluriel’
P2SG, P2PL	‘2 ^{ème} personne du singulier, du pluriel’
P3SG, P3PL	‘3 ^{ème} personne du singulier, du pluriel’
SG	‘Singulier’
SPAI	‘suffixe pronominal actif de l’Indicatif’
SPOD	‘suffixe pronominal de l’Optatif et du Désidératif’
TC	‘translittération des signes cunéiformes’
TRA	‘Transitif’

9. La morphologie nominale

9.1. Les bases et lexèmes de type nominal peuvent être classés en cinq grandes catégories :

- des noms communs. Ils se terminent en *-i*, *-e*, qui est la marque du cas Absolutif en hourrite. Par exemple : *eše* ‘terre’, *hamurni* ‘ciel’, *šime*, *šije* ‘eau’, *erbi* ‘chien’, *nali* ‘chevreuil’, *umini* ‘pays’, *ardi* ‘ville’, *babani* ‘montagne’, *tabi* ‘homme’, *ašte* ‘femme’, *abi*, *ayi* ‘visage’, *edi* ‘corps’, *uruni* ‘cul, derrière’, *uri* ‘pied’, *šummi* ‘main’, etc. Quelques mots ont une finale *-a*, ce qui les trahit comme des emprunts : *išena* ‘pluie’ < akkadien *zannatu*.

- les termes de parenté. Ils se terminent normalement par *-ai*, mais il est fréquent que *-ai* se monophthongue en *-e*, *-i*. Par exemple, *attai* ‘père’, *nera(i)* ‘mère’, *šen(na)i* ‘frère’, *elai* ‘soeur’, *βutki* ‘fils’, *šalai* ‘fille’, etc. Dans ces mots le *-i* final est mobile et peut s’élider devant certains suffixes possessifs : *šennimwe* ‘mon frère’ mais *šennab* ‘ton frère’. Il semble exister une certaine variation dialectale dans l’élision ou le maintien du *-i* mobile.

- les théonymes. Certains se terminent par une consonne : *Teššub*, *Hebat*, *Kušub*, ce qui est exceptionnel en hourrite, ou par la voyelle *-a*, qui a parfois mais pas toujours une origine sémitique : *Šauska*, *Dakita*, etc. *Kumarbi*, *Aštabi* ont une forme plus proche des noms ordinaires. Les théonymes se terminant pour une consonne se déclinent de façon particulièrement aléatoire. Cf. §9.13.

- les noms propres. Le type de formation le plus répandu et le plus fréquent est la composition : Verbe+nom. Le verbe est souvent au Prétérit archaïque à finale *-b*, mais le *-b* peut être omis. Exemples : *Arib-Teššub*, *Pudu-Hebat*, etc. D’autres formations sont possibles avec des adjectifs et d’autres temps que le Prétérit.

- les nombres. Ces lexèmes s’apparentent aux noms communs mais s’en distinguent par leur sens : *šukki* ‘1’, *šini* ‘2’, *kig* ‘3’, *tummi* ‘4’, *neriya* ‘5’, etc. Certains nombres sémitiques sont également attestés : -, *šini*, -, *irvi*, *himzat*, etc.

9.2. Les différents types de suffixes se concatènent sur une base nominale dans un ordre prédéterminé :

- base nominale
- suffixe dérivationnel (0, 1 ou plus)

- suffixe pronominal possessif (0 ou 1)
 - article (in-)défini (0 ou 1)
 - marque de cas (0 ou 1)
 - pronom enclitique mobile (0 ou 1)
 - conjonction enclitique (0 ou 1)

Une chaîne suffixale telle que *ašbušikkunninivi* qui comporte un article *-ni-* et une marque de cas *-vi-* peut à nouveau être suffixé par un article, ici *-ma-*, et une marque de cas, ici *-ašta*. Cf. §2.8.

9.3. En règle générale, les bases nominales ont la forme *CvC-*, *CvrC-*, *CvC-*, *CvC-*, *CvC-* ou *vC*. Les groupes d'occlusives sont très rares : *βutki* 'fils', *itki* 'sacré', *Tupkiš*. L'emprunt indo-iranien *sapta* 'sept' est simplifié en *šatta* *[sata] dans le Manuel équestre de Kikkuli. Le dialecte archaïque méridional subaréen semble plus tolérant que le hurrite mittannien vis-à-vis des groupes de consonnes : *βutki* 'fils', *Tupkiš* sont anciens et subaréens.

Normalement l'initiale ne peut pas être sonore, ni être *r* ou *l*. Les emprunts reçoivent des prothèses vocaliques : *libittu* > *alipši* 'brique crue', *Rašapu* > *Eršep*, akkadien *zannatu* > *išena* *[izena] 'pluie'. Les emphatiques akkadiennes sont adaptées en sonores : *q*, *s*, *t*, deviennent respectivement *g*, *z* *[dz] et *d*. Ce phénomène jette un doute sérieux sur les théories qui veulent que les emphatiques akkadiennes soient des sourdes glottalisées.

9.4. Les suffixes ont généralement la forme *-vC(v)-* ou *-vCC(v)-*. La voyelle intercalaire des suffixes est généralement stable mais certains suffixes ont des variantes. Par exemple le suffixe d'Ergatif est le plus souvent *-iš* : *erbiniš* 'le chien (Erg.)', mais *Teššub* devient *Teššubaš* et *Hebat* *Hebattuš*. Pour cette raison, il est plus simple de classer les suffixes dans l'ordre alphabétique de leur (première) consonne.

9.5. Les suffixes dérivationnels les plus fréquents pour les bases nominales sont les suivants :

-vbi, *-mvi* : un suffixe possible bien que souvent la base nue ne soit pas attestée. Exemples : *šerremi* 'agneau', *karubi* 'grenier, silo'. *Erbi* 'chien' est probablement un emprunt indo-iranien basé sur la racine **nlp* 'loup, renard'.

-(a)di : en général ce suffixe s'ajoute à des bases intransitives. Exemples : *keldi* 'bonne santé' < *kel-* 'être en forme', *tumnadi* 'quartette, quarteron' < *tummi* 'quatre'. Rien n'assure que *kumdi* 'tour' repose sur un verbe non attesté **kum-* 'construire'.

-aga, *-akka* : forme des diminutifs. Exemples : *aštakka* 'jeune femme, jeune fille' < *ašte* 'femme', *tabakka*, *tabaga* 'jeune homme' < *tabi* 'homme'. On peut noter qu'une finale *-a* ne présuppose pas un référent féminin. La déesse *Šauška* contient certainement une variante courte de ce suffixe. Cf. le suffixe *-uši*.

-(u)bi : forme des adjectifs ethniques. Normalement la voyelle intercalaire pour ce suffixe est *u*. Les mots sémitiques à finale *-a* sont suffixés directement par *-bi*. Certains toponymes sont suffixés sans voyelle intercalaire, ce qui les signale comme étrangers à la langue hurrite. Exemples : *Halbabi* 'venant d'Alep, Aleppois' <

Halba ‘Alep’, *Tigrišhi* ‘du Tigre’ < *Tigriš* ‘le Tigre’, *Hattubi* ‘hittite, hatti’ < *Hatti* ‘pays hatti, hittite’.

-(*u*)*hbi*: forme des adjectifs qualificatifs. Exemples: *turubbi* ‘masculin’ < *tabi* ‘homme’, *aštubbi* ‘féminin’ < *ašte* ‘femme’. Ce suffixe est proche du précédent.

-*i*, -*e*: la marque d’Absolutif est aussi un suffixe à fonction nominalisante. Exemple: *hani* ‘enfant’ < *han-* ‘enfanter’.

-*mi*: forme des dérivés de verbe (souvent à valeur passive). Exemples: *elami* ‘serment [ce qui est dit]’ < *al-* ‘dire, crier’, *halmi* ‘chant’, *purami* ‘serviteur, esclave’.

-*ni*: (1) valeur particularisante. Exemples: *šidari* ‘le fait de maudire’ ≠ *šidarni* ‘(une) malédiction’, dans d’autres cas la base suffixée diffère peu de la base nue: *attai* = *attani* ‘père’, *hawur(ni)* ‘ciel’, *umini* ‘pays’. NB: ne pas confondre avec -*ni* ‘Article Défini SG’.

-*ni*, -*u(n)ni*: (2) dérivé verbal concret (actif), sert souvent à former des noms de professions. La base n’est pas toujours attestée à l’état nu. Exemples: *βarini* ‘boulangier’, *βarandarini* ‘cuisinier’, *nudarini* ‘laveur de vaisselle’, *hašikkuni* ‘sourd’ < *hašikeku* ‘il n’entend pas’. NB: ne pas confondre avec -*ni* ‘Article Défini SG’.

-*and-*, -*und-*: forme des adjectifs. Exemples: *abi* ‘visage, devant’ > *awandalli* ‘antérieur’, *uruni* ‘derrière, cul’ > *urundalli* ‘postérieur’.

-*ardi*: forme des noms collectifs (animés). Exemples: *šalardi* ‘ensemble des filles’ < *šali* ‘fille’, *attardi* ‘ancêtre(s)’ < *attai* ‘père’, *ardardi* ‘citoyen(s) (d’une ville)’ < *arde* ‘ville’, *elardi* ‘parentèle féminine’ < *eli* ‘sœur’.

-(*u*)*ši*: intensif, augmentatif. Exemple: *pedaruš* ‘grand taureau (au cas Abs.)’, ne pas confondre avec *pedariš* ‘taureau (au cas Erg.)’. Cf. les suffixes -*aga*, -*akka*.

-(*i*)*šše*/-(*i*)*šši*: forme des dérivés abstraits à partir de noms (ou d’adjectifs). Exemple: *šerišše*, *šerše* ‘trône, royauté’ < *šārri* ‘roi’.

-(*v*)*ški*: forme des dérivés, normalement sur base verbale. Exemples: *tadaruški* ‘ami’ < *tad-* ‘aimer’, *šummiluški* ‘apprenti’ < *šummi* ‘main’.

9.6. Quelques suffixes longs s’apparentent plus à de la composition qu’à de la suffixation. Ils sont fréquemment utilisés avec des mots empruntés:

-*dan*, d’après le verbe *tan-* ‘faire’. *Endan* ‘prêtre’, d’après *eni* ‘dieu’ (< sumérien AN ‘ciel’), *abuldanni* ‘portier’, d’après akkadien *abullu* ‘porte’.

-*ubli* ‘en charge de, responsable de’, d’après *ebli* ‘voir, veiller à’. Nombreux exemples en relation avec des emprunts akkadiens. Akkadien *ešedu* ‘récolte’ > *ižadubli* ‘récolteur’, akkadien *halsu* ‘forteresse’ > *halšubli* ‘gouverneur’, akkadien *pilakku*, *pilaqu* ‘quenouille’ > *pilakub(u)li* ‘fileuse’, akkadien *sagullu* ‘troupeau’ > *zngulubli* ‘pâtre, gardien de troupeau’.

-*arbu* ‘âgé de x années’: *šinarbu* ‘âgé de deux ans’, *kigarbu* ‘âgé de trois ans’, *tumnarbu* ‘âgé de quatre ans’, *neriyarbu* ‘âgé de cinq ans’, etc.

9.7. Une base nominale, éventuellement augmentée de suffixes dérivationnels, peut recevoir des suffixes pronominaux possessifs. Ceux-ci ont éventuellement deux formes différentes, selon que la concaténation s'arrête à ce point ou se poursuit.

	P1SG	P2SG	P3SG
En fin de mot	<i>-nwe</i>	<i>-b</i>	<i>-a</i>
Enchaîné	<i>-nnu-</i>	<i>-be-</i>	<i>-(y)i-</i>

Suffixes pronominaux possessifs (Singulier)

Les suffixes du Pluriel sont partiellement déductibles des formes du Singulier par addition d'un suffixe *-aš*.

	P1PL	P2PL	P3PL
En fin de mot	<i>-nnaš</i>	<i>-ššī</i>	<i>-yaš</i>
Enchaîné		<i>-ššū-</i>	

Suffixes pronominaux possessifs (Pluriel)

L'alternance vocalique de *-nwe* ~ *-nnu-* et *-ššī* ~ *-ššū-* est typique des pronoms. La voyelle finale de ces pronoms peut s'élider si le suffixe suivant est la conjonction enclitique *-an* 'et' ou bien un pronom enclitique mobile. Exemples :

(1) cas général d'un nom commun se terminant par *-i*, *-e*. Le suffixe possessif s'ajoute à la base, sauf pour P3SG où *-a* remplace *-i*, *-e* : *umini* 'pays': *umininwe* 'mon pays (Abs.)', *umininwunwa* 'à mon pays (Dat.)', *uminib* 'ton pays (Abs.)', *umina* 'son pays (Abs.)', *umininwaš* 'notre pays (Abs.)', *uminiyaš* 'leur pays (Abs.)', *uminiyaša* 'à leur pays (Dat.)'.

(2a) terme familial en *-ai* : le *-i* final est théoriquement mobile [Cf. *attani* 'le père (Abs.)'] mais se maintient : *attainwe* 'mon père (Abs.)', *attaibuš* 'ton père (Erg.)', *attainwaš* 'notre père (Abs.)'.

(2b) terme familial en *-ai* : dans le cas du mot *šenni* 'frère', certaines formes reposent sur une base *šenna* : *šenninwe* 'mon frère (Abs.)', *šennab* 'ton frère (Abs.)', *šenna* 'son frère (Abs.)'.

Bien distinguer : *eni* 'dieu (Abs.)', *enni* 'le dieu (Abs.)', *ena* 'son dieu (Abs.)', *enna* 'les dieux (Abs.)', *enniš* 'le dieu (Erg.)', *ennaš* 'son dieu (Erg.)', *ennašūš* 'les dieux (Erg.)', *eninnašūš* 'ses dieux (Erg.)'.

9.8. Après les suffixes dérivationnels et les suffixes pronominaux possessifs, un mot peut être suffixé par des Articles.

	SG	PL
Abs. Indéfini	<i>tabi</i>	<i>tabilla</i>
Abs. Défini	<i>tabini</i>	<i>tabinna</i>

Articles Définis et Indéfinis à l'Absolutif

Il faut noter que les suffixes *-lla* et *-nna*, qui fonctionnent ici comme articles, respectivement 'des' et 'les', peuvent aussi être

des pronoms enclitiques mobiles (PEM). Normalement l'Article Défini au Pluriel est *-nna* : *ebri* 'seigneur (Abs.)', *ebrinna* 'les seigneurs (Abs.)'. Les marques de cas s'ajoutent aux articles *-ni* et *-nna*. Le suffixe *-lla* est lui-même à l'Absolutif et ne peut pas recevoir de marque de cas.

Une base nominale dotée d'un suffixe possessif ne prend pas l'article défini au SG : **šenniwu-ni* 'le mien frère' est impossible, mais **šenniwu-lla* est possible : ici *-lla* est un PEM 'P3PL'. Enfin *šenniwu-nna* 'mes frères' est sans doute possible mais non attesté.

Lorsque la dernière consonne de la base est *r*, *l* ou *n*, il se produit différentes complications phonétiques (assimilation, resyllabication) : (1) *nihari* 'dot', *niharri* < **nihar(i)ni*, (2) *šubni* 'mur', *šubunni* < **šuh(u)n(i)ni*, (3) *eli* 'sœur', *elli* < **el(i)ni*. Dans les emprunts le *-m* de la mimation sémitique et le *-m* de l'accusatif indo-iranien s'assimilent à l'article, d'où *-nmi*.

9.9. Les suffixes de cas viennent ensuite. On peut distinguer deux types de suffixes : les cas grammaticaux, qui indiquent le rôle des mots dans la phrase et les cas locaux, qui se traduisent souvent par des prépositions en français. Les marques de cas sont largement stables et identiques pour les noms et les pronoms. Il n'existe en quelque sorte qu'une seule déclinaison.

Les principaux cas grammaticaux sont :

-i, *-e* 'cas Absolutif'. Exemples : *tabi* 'homme', *tabini* 'l'homme'. C'est la forme de citation au dictionnaire. La finale *-i*, *-e* a une valeur nominalisante (Cf. §9.5). Le cas Absolutif est utilisé pour les sujets de verbes intransitifs ou passifs et les COD de verbes transitifs. Le cas Absolutif a aussi une valeur Locative.

-(i)š, *-(e)š* 'cas Ergatif'. Exemple : *tabiniš* 'l'homme (Erg.)'. C'est la forme prise par le sujet des verbes transitifs. Cette marque semble omise quand le verbe est un verbe de parole : 'dire', 'parler', etc. même lorsqu'un COD est présent dans la phrase. Le cas Ergatif peut aussi être utilisé comme complément de moyen dans une phrase où le prédicat est un adjectif ou un participe.

-ni, *-ne* 'cas Génitif'. Exemple : *tabinini* 'de l'homme'. C'est le cas des compléments du nom. Au pluriel ce suffixe est *-š*, *-še*, sauf à Nuzi qui présente la forme régulière *-šni* ou *-šve*.

-na 'cas Datif'. Exemple : *tabinina* 'à l'homme'. Au pluriel ce suffixe est *-(v)ša* sauf à Nuzi qui présente la forme régulière *-šna*. Ce cas a deux fonctions : le destinataire et le complément des noms positionnels : *tabinina abi* 'devant l'homme', litt. 'en face à l'homme'.

-nna 'cas Equatif'. Exemple : *tabinna* 'en tant qu'homme'. Ce cas peut aussi s'analyser comme étant un adjectif dérivé *tabinn-* 'humain, viril' suivi d'une marque prédicative *-a*.

Les principaux cas locaux sont :

-da 'cas Allatif'. Exemples : *ardinida* 'vers la ville', au Pluriel *ardinnašta*. Indique la direction d'un déplacement. Ce cas semble pouvoir aussi exprimer le Datif.

-*dan* ‘cas Ablatif’. Exemple : *ardinidan* ‘hors de, venant de la ville’, au Pluriel *ardinnaštan*. Exprime la provenance. NB: la matière est exprimée par le suffixe *-ubbi* : *šinniberubbi* ‘en ivoire’.

-*a* ‘cas Locatif’. Exemple : *hawurni(y)a* ‘dans le ciel’.

-*i* ‘cas Locatif’. Ressemble à l’Absolutif utilisé sans marque de cas supplémentaire. Exemple : *epbeni* ‘dans le four’.

-*ae* ‘cas Instrumental’. Exemple : *urae* ‘avec le(s) pied(s)’. Ce cas semble neutraliser l’opposition Singulier ~ Pluriel.

-*ura* ‘cas Comitatif’. Exemple : *tabinnašura* ‘avec les hommes’.

Les cas autres que les cas Absolutif et Ergatif sont obliques.

9.10. Le Pluriel est exprimé par *-lla* à l’ABS. indéterminé et par le suffixe prédésinentiel *-š* dans les autres cas :

	SG	PL
Absolutif	<i>-Ø, -i, -e</i>	<i>-lla</i>
Ergatif	<i>-š</i>	<i>-šusš</i>
Génitif	<i>-we, -wi</i>	<i>-š[w]e, -š[w]i</i>
Datif	<i>-wa</i>	<i>-š[w]a</i>
Locatif	<i>-a, -i</i>	<i>-ša</i>
Allatif	<i>-da</i>	<i>-šta</i>
Ablatif	<i>-dan</i>	<i>-štan</i>
Comitatif	<i>-ra</i>	<i>-šura</i>
Equatif	<i>-na</i>	<i>-šunna</i>

Combinaison des marques de cas et du Pluriel

Ces suffixes sont valides pour toutes les bases nominales et pronominales, et les dépendances syntaxiques (adjectifs, etc.).

Dans le suffixe d’ERG. PL *-šusš* le premier *-š* ‘PL’ est sonore et s’écrit avec une simple, mais le deuxième qui marque l’ERG. est sourd et s’écrit avec une gémignée graphique *-šš* en cas de suffixation par un PEM, par exemple *-a(nna)* ‘le, la’ ou une ENC, par exemple *-an* ‘et’.

9.11. Normalement les suffixes de cas s’ajoutent aux bases au moyen d’une voyelle intercalaire. Lorsque le nom est suffixé par l’article *-ni, -i* sert de voyelle intercalaire et les suffixes de cas peuvent s’ajouter directement, mais à l’INST. *-ni-ae* devient *-nae*, et au COM. *-ni-ura* devient *-nura*. Avec l’article Pluriel *-nna, -a* sert de voyelle intercalaire et les suffixes de cas peuvent s’ajouter directement, mais l’ERG. est *-nnašusš*.

Les pronoms et déictiques remplacent la finale *-i, -e* de l’ABS. par *-u*, auquel s’ajoutent les suffixes de cas obliques, mais l’ERG. est *-iš* ou *-eš*. Cette alternance i/u est typique des pronoms.

Dans les noms se terminant par *-a*, comme par exemple *Šausška*, cette voyelle se maintient à tous les cas : ERG. *Šausškaš*, GEN. *Šausškami*, etc.

9.12. Les dépendances d'une base nominale - adjectifs, formes verbales suffixées par le relatif *še* - reçoivent les mêmes articles et marques de cas que celle-ci. Il y a donc accord formel.

- *ulbi-ni paban-ni* 'l'autre montagne (ABS. DEF)'
 - *niharrivi* 'de la dot (GEN. DEF)', *niharrivi arušašeniwi* 'de la dot, que j[e l]'ai donnée (GEN. DEF)' où *arušaše* est une forme verbale *arušau* 'je l'ai donné(e)', nominalisée par le relatif *-še*. Une fois nominalisée cette forme peut recevoir des articles et marques de cas, qui précisent à quel mot elle se rapporte.

9.13. Les théonymes se terminant par une consonne doivent être appris individuellement :

(1) *Teššub* a pour ERG. *Teššubaš*, GEN. *Teššuppi*, DAT. *Teššuppa*, et la base oblique est *Teššuba-* pour les autres cas.

(2) *Hebat* a pour ERG. *Hebatuš*, GEN. *Hebatti* ou *Hebatt(e)wi*, les autres cas reposent sur *Hebatte-*.

(3) *Kušub* a pour ERG. *Kušubiš*, GEN. *Kušubbi*, DAT. *Kušubba*, et pour base oblique *Kušubu-* pour les autres cas.

(4) *Anat* a pour base suffixée *Anata-*.

Certains théonymes sont utilisés avec l'article défini *-ni*. Cela indique qu'ils sont perçus comme étrangers ou composés : *Ea-Šārri-ni*, *Pišašaphi-ni*, etc. Le théonyme *Kumarbi* reçoit parfois l'article : *Kumarbi-ni*, mais il est généralement nu. Il est à mon avis impossible que ce mot soit un Génitif, comme cela est parfois proposé, car on ne voit pas comment les locuteurs pourraient utiliser une forme de Génitif avec un sens Absolutif, voire pire lui rajouter un suffixe d'Ergatif. Il est possible que ce soit un composé *kum-arbi* 'âgé de *kum* [100?] années' (Cf. §9.6.). Cela expliquerait qu'il puisse recevoir l'article défini. Le théonyme *Šimegi* est semble-t-il toujours utilisé avec l'article.

Normalement les théonymes sont précédés du signe $\gg\bar{\bar{v}}$ DINGIR 'dieu', dans les textes cunéiformes.

9.14. Quelques formes nominales ont une finale *-u*. Elles ont normalement une valeur positionnelle : *telu* 'en haut', *tapšu* 'en bas', *uthuru* 'sur le côté'. D'autres sont plus adverbiales : *kulu* 'à nouveau', *inu* 'combien, comment'. Certaines conjonctions ont cette finale : *panu-* 'bien que', *undu-* 'alors, au moment où'. Le suffixe *-arbu* 'âgé de x années' a aussi cette finale *-u*.

9.15. Les nombres s'apparentent aux formes nominales. Ils peuvent recevoir les mêmes marques de cas : *tummi-lla* 'les quatre'. Du fait de leur sens, les possibilités de suffixation sont réduites. Les principaux suffixes dérivationnels pour les nombres sont :

-*di* : *tumnadi* 'quartette, quarteron' < *tummi* 'quatre', *emandubli* 'décurion' < *eman* 'dix'.

-(š)šī, -(š)še : forme les ordinaux, *kikše*, *kiške* (avec métathèse) 'troisième' < *kig* 'trois'. Il peut aussi se suffixer aux nombres sémitiques : *irvišše* traduit le mot akkadien *ilqu* 'impôt' et signifie litt. 'quatrième'.

10. La morphologie verbale

10.1. La morphologie verbale est complexe du fait du nombre de paramètres intervenant dans l'analyse en signifiés élémentaires : pronoms personnels Sujet ou COD, diathèses, temps, modes, forme affirmative ou négative. A cela s'ajoutent des variantes et des archaïsmes. La documentation disponible n'atteste pas toutes les formes que le système laisse entrevoir comme possibles. La morphologie verbale doit être apprise en même temps que les pronoms (Cf. §12), où elle puise une bonne partie de ses suffixes formatifs.

Les bases verbales sont soumises aux mêmes contraintes phonotactiques que les noms (Cf. §9.3).

La conjugaison est organisée en trois diathèses de base, qui sont parallèles à l'opposition entre les cas Absolutif et Ergatif :

- verbes de mouvement, d'état, adjectifs, à un actant (à l'ABS.)
- verbes intransitifs, à un actant (à l'ABS.)
- verbes transitifs, à deux actants (à l'ABS. et à l'ERG.).

A la 3^{ème} personne il y a donc trois jeux de suffixes :

- diathèse1 : *una* 'il vient', avec finale *-a*.
- diathèse1 : *mana* 'il est', avec finale *-a*.
- diathèse1 : *βura* 'il est fort', avec finale *-a*.
- diathèse2 : *anu* 'il se réjouit', avec finale *-u*.
- diathèse3 : *tadia* 'il ou elle l'aime', avec finale *-ia*.

Les verbes de mouvement, normalement intransitifs, peuvent être mis à la diathèse transitive, avec le changement de sens qui convient au mouvement en question :

- diathèse1 : *una* 'il vient', avec finale *-a*.
- diathèse3 : *unia* 'il ou elle l'apporte', avec finale *-ia*.

Chaque diathèse a sa propre expression de la négation :

- diathèse1 : *unukku* 'il ne vient pas', avec finale *-ukku-u*.
- diathèse2 : *anikkei* 'il ne se réjouit pas', avec finale *-ikkei-i*.
- diathèse3 : *tadia(m)ma* 'il ou elle ne l'aime pas', avec une finale *-ia(m)ma*, combinant *-ia* et *-(m)ma*. La NEG dépend de la personne et du temps pour cette diathèse3.

Concernant *mana* 'il est', outre *manukku* 'il n'est pas', il existe une forme archaïque *manubur* dont l'analyse en morphèmes n'est pas claire, bien que *-ub-* semble indiquer la négation.

10.2. Le mode Indicatif a 3 temps : Présent, Prétérit, Futur. Puis viennent les modes Conditionnel, Optatif et Désidératif qui n'existent qu'au Présent. L'Impératif n'existe qu'au Présent.

Il existe un infinitif de type nom d'action en *-umma*, et un jeu complexe de participes, qui sont tantôt des formes nominales, tantôt des formes adjectivales. Cf. §10.12. et §11.7.

10.3. Comme avec les noms, les suffixes se concatènent sur une base verbale dans un ordre prédéterminé. On reconnaît deux types de chaînes suivant que le verbe implique un seul actant ou deux actants.

Chaîne à un seul actant :

- base verbale
 - suffixes dérivationnels (0, 1 ou plus)
 - marque de temps ou mode (1 seule)
 - négation (le cas échéant)
 - pronom enclitique mobile PEM

Chaîne à deux actants :

- base verbale
 - suffixes dérivationnels (0, 1 ou plus)
 - marque de temps ou mode (1 seule)
 - suffixe pronominal actif (1 seul)
 - négation (le cas échéant)
 - pluriel
 - pronom enclitique mobile PEM

Les deux types de chaînes diffèrent donc par l'insertion après la marque de temps ou de mode d'un suffixe pronominal actif. Sinon l'ordre des éléments est sensiblement le même.

Les PEM sont implicitement au cas ABS. Ils correspondent donc au sujet dans la chaîne intransitive à un actant et au COD dans la chaîne transitive à deux actants. Les suffixes pronominaux actifs sont implicitement à l'ERG. et expriment donc le sujet d'un verbe transitif.

Normalement la concaténation est transparente et analytique, mais il existe quelques cas de suffixes pronominaux actifs plus ou moins fusionnés avec la négation, en une sorte d'amalgame. Dans une large mesure la morphologie ressemble à une sorte de mécano morphémique où une bonne partie des formes est presque prévisible. Toutes les formes ne sont pas attestées et ne permettent pas de vérifier que ce mécano existe effectivement.

10.4. Les PEM peuvent être suffixés à un autre élément que le verbe, ce qui peut faussement suggérer que le verbe est à la P3SG.

- *una* 'il ou elle vient'
- *unadilla* 'nous venons'
- *bennidilla una* 'nous venons maintenant'

Le PEM *-dilla* 'P1PL ABS.', bien que suffixé à l'adverbe *benni* 'maintenant', est le sujet réel du verbe *un-*. La suffixation déportée des PEM est un phénomène typique du hourrite, qui peut être une source de confusion : *una* a l'apparence suffixale d'une 'P3SG' mais le PEM *-dilla* présent sur un autre élément de la phrase indique quelle est la vraie personne du verbe : ici, 'P1PL'.

10.5. Les suffixes dérivationnels les plus fréquents pour les bases verbales sont les suivants :

- ad-* : (sumérien) SÌR 'chant' > *širad-* 'chanter'

- ud-* 'valeur inversive (?) *in-*, *ré-*' (pas de variante *-id-*, *-ad-*) : *zu-lud-* 'dénouer', [Proposé par M. Giorgieri, mais controversé]
- (*u*)*gar-* 'duel, réciproquement' : *tad-* > *tadugar-* 's'aimer l'un l'autre', *ugulgar-* 's'agenouiller, plier les (deux) genoux'
- am-* 'factitif' : *eman* 'dix' > *emanam-* 'décupler'
- ab(h)-* 'causatif *-iser*, *-ifier*' (pas de *-ibh-*, *-ubh-*) : *tal-* 'élevé, haut' > *talab-* 'enlever, prendre', *mel-* 'loin (?)' > *melab-* 'chasser, expulser'
- ub-* 'sens peu clair' : *his-* (akkadien) > *hisub-* 'être en colère'
- ib-* 'sens peu clair' : **ananibi* 'menthe', *pušú* (akkadien) > *pušib-* 'nettoyer, plonger dans l'eau'
- il-* : *al-* 'parler, prêter serment' > *alilan-* 'crier, se lamenter', *ulil-* 'mourir' ~ *ulmi* 'arme'
- ill-* 'inchoatif [se mettre à]' : *šidarill-* 'se mettre à maudire à maintes reprises'
- ul-* (?) parfois médio-passif : *agul-* 'sculpter', *arul-* 'guider, mener', *arušul-* 'se dépêcher'
- al-* : *itku* 'sacré' > *itkal-* 'purifier, consacrer', *bešal-* 'être nu' ~ (?) *hišmi* 'clair' < **hiš-* 'être visible (?)'
- an-* 'parfois causatif' (pas de variante *-in-*, *-un-*) : *al-* 'parler, prêter serment' > *alilan-* 'crier, se lamenter', *hab-* (?) > *haban-* 'se déplacer, se rendre à', *ki-* 'placer' > *kiban-* 'apporter', *uett-* 'avoir faim' > *ulan-* 'manger'
- ang-* 'sens peu clair' (pas de variante *-ing-*, *-ung-*) : *pud-* > *pudang-* 'annoncer'
- ar-* 'normalement itératif' (variante *-ir-*, *-ur-*) : *šid-* 'maudire' > *šidar-* 'maudire à maintes reprises', *-ur-* : *aguri* 'sculpture', *-ir-* : *adirha* 'étant en conflit'
- št-* 'intensif', ce suffixe est harmonique et prend la voyelle qui précède : *an-* > *anašt-* 'se réjouir', *hub-* 'casser' > *hubušt-* 'réduire en miettes', *šamalašt-* 'détruire, déchirer'
- š-* 'intensif' : *hab-* (?) > *hapšar-* 'marcher en permanence', *baš-* 'entendre' > *hašaš-* 'entendre bien', *tap-* 'bas (?)' > *tapš-*, *tašp-* 'mettre à bas, détruire'
- imb-* 'sens peu clair'³², *-upp-* 'sens peu clair' : *tad-* > *tad-upp-* 'aimer'

10.6. Principaux dérivés nominaux de bases verbales :

- mi* 'dérivé normalement passif sur base transitive = ce que, celui que' : *balmi* 'chanson'
- ni* 'dérivé normalement actif sur base transitive = ce qui, celui qui' : *wudarini* 'laveur de vaisselle'
- di* 'normalement sur base intransitive' : *keldi* 'bonne santé'
- išhi* 'normalement causatif actif = celui, ce qui fait faire' : *paššišhi* 'envoyeur, commanditaire'
- iθhi* 'normalement causatif passif = celui, ce qui est fait faire' : *paššīθhi* 'envoyé, ambassadeur'

³² DIETRICH – MAYER, *op. cit.* (n. 15), p. 159, proposent un sens intensif-duratif pour ce suffixe.

-*umma* ‘infinitif’ : *ašhi* ‘haut’ > *ašbulumma* ‘élévation, sacrifice’

10.7. Les marques de temps et modes sont les suivantes :

- INDI PRES : non marqué, Ø
- INDI PRET : marqué par *-uš-*
- INDI FUT : marqué par *-ed-*, ou en variante par *-id-*
- COND : marqué par *-(e)wa-*, *-(i)wa-*
- OPTA : marqué par *-e-*, ou en variante par *-i-*
- DESI : marqué par *-el-*, ou en variante par *-il-*

Le suffixe *-uš-* est omis dans les formes de Prétérit archaïque : *unab* ‘il est venu, ils sont venus’ et non pas ***unušab*, de même *tandib* ‘il fit, ils firent’ et non pas ***tandušib*. La finale *-b* n’est pas compatible avec la marque de temps *-uš-*. Les formes archaïques en *-vb*, qui étaient syncrétiques pour ‘P3SG’ et ‘P3PL’, ont été remplacées au 2^{ème} millénaire av. J.-C. par des formes analytiques en *-uša* et *-uštu*. Les formes archaïques à finale *-vb* ont néanmoins perduré pendant quelque temps - quelques siècles - dans l’onomastique, après quoi le *-b* final s’est amui définitivement : *Arib-Teššub* ‘Teššub l’a donné(e)’ aboutit au diminutif *Ar-Teya*.

Le Conditionnel est le mode de la irréalité, l’Optatif celui des actions espérées ou souhaitées, le Désidératif concerne les actions désirées par celui ou celle qui s’exprime.

En apparence le Futur et le Désidératif semblent être dérivés de l’Optatif *-e-* par des suffixes divergents : *-ed-*, *-el-*. C’est peut-être aussi le cas du Conditionnel. A la forme négative le suffixe du Désidératif est *-ewall-*, et le morphème *-wa-* sépare *-e-* de *-l-*. Cette situation renforce la présomption que le Désidératif a une origine secondaire et suffixale. L’Optatif semble être un temps ancien dans la langue et les suffixes pronominaux sont assez divergents et atypiques, en comparaison de ceux de l’Indicatif. Cf. §12.6.

Il est possible que le suffixe *-e-* de l’Optatif soit un ancien **aya* monophthongué. C’est ce que tend à montrer la forme *tapšihayalli* du Lion d’Urkeš, qui est un Désidératif HCN *tapšiheli(n)*.

10.8. L’Impératif se forme de la façon suivante :

- Verbes de mouvement : *una* ‘viens !’
- Verbes intransitifs : *kelu* ‘porte-toi bien !’
- Verbes transitifs : *ari* ‘donne(-le) !’

Les formes du type *una* et *kelu* (Diathèses1 et 2) peuvent être suffixés par le PEM ‘P2SG’ court *-m* ou long *-mma*, en fonction de sujet intransitif explicite : *unam(ma)*, *kelum(ma)*.

Les formes du Pluriel sont :

- Verbes de mouvement : *unap(pa)* ‘venez !’
- Verbes intransitifs : *kelup(pa)* ‘portez-vous bien !’
- Verbes transitifs : *ariš(šu)* ‘donnez(-le) !’

Pour ‘P2PL’ le PEM court *-p* ou long *-ppa* est obligatoire, car il exprime aussi le Pluriel. Ces formes d’Impératif sont identiques à celles de l’Indicatif Présent : *unap(pa)* ‘vous venez’, *kelup(pa)* ‘vous

vous portez bien’, *ariš(šū)* ‘vous (le/la) donnez’. C’est donc le contexte d’énonciation qui fait la différence.

10.9. L’opposition de deux diathèses intransitive et transitive se traduit par un double jeu de suffixes pronominaux. Par exemple au Présent de l’Indicatif :

- ‘P1SG’ *un-a-tta* ‘je viens’ ≠ *tad-au* ‘je l’aime’
- ‘P2SG’ *un-a-mma* ‘tu viens’ ≠ *tad-iu* ‘tu l’aimes’
- ‘P3SG’ *un-a* ‘il vient’ ≠ *tad-ia* ‘il/elle l’aime’
- ‘P1PL’ *un-a-dilla* ‘nous venons’ ≠ *tad-auš(a)* ‘nous l’aimons’
- ‘P2PL’ *un-a-ppa* ‘vous venez’ ≠ *tad-aššū* ‘nous l’aimons’
- ‘P3PL’ *un-a-lla* ‘ils viennent’ ≠ *tad-idu* ‘ils/elles l’aiment’

Pour obtenir les formes verbales transitives avec un autre COD que ‘P3SG’ il faut suffixer le PEM concerné : ‘P1SG’ *-(a)t(ta)*, ‘P2SG’ *-(a)m(ma)*, ‘P1PL’ *-(a)dil(la)*, ‘P2PL’ *-(a)p(pa)*, ‘P3PL’ *-(a)l(la)*.

Les formes intransitives à l’Indicatif sont en théorie :

- ‘P1SG’ PRES *un-a-tta* > FUT *un-ed-a-tta*, PRET *un-uš-a-tta*
- ‘P2SG’ PRES *un-a-mma* > FUT *un-ed-a-mma*, PRET *un-uš-a-mma*
- ‘P3SG’ PRES *un-a* > FUT *un-ed-a*, PRET *un-uš-a* (Arch. *unab*)
- ‘P1PL’ PRES *un-a-dilla* > FUT *un-ed-a-dilla*, PRET *un-uš-a-dilla*
- ‘P2PL’ PRES *un-a-ppa* > FUT *un-ed-a-ppa*, PRET *un-uš-a-ppa*
- ‘P3PL’ PRES *un-a-lla* > FUT *un-ed-a-lla*, PRET *un-uš-a-lla*

Pour obtenir les formes négatives, il suffit d’insérer le segment *-ukē-(a)-*, sauf pour ‘P3SG’ PRES *un-a* qui fait *unukēu*. La forme négative du PRET archaïque *unab* n’est pas connue.

Les formes transitives à l’Indicatif sont en théorie :

- ‘P1SG’ PRES *tad-au* > FUT *tad-ed-au*, PRET *tad-uš-au*
- ‘P2SG’ PRES *tad-iu* > FUT *tad-ed-(i)u*, PRET *tad-ušū*
- ‘P3SG’ PRES *tad-ia* > FUT *tad-ed-(i)a*, PRET *tad-uš-a*
- ‘P1PL’ PRES *tad-auš(a)* > FUT *tad-ed-auš(a)*, PRET *tad-uš-auš(a)*
- ‘P2PL’ PRES *tad-aššū* > FUT *tad-ed-aššū*, PRET *tad-uš-aššū*
- ‘P3PL’ PRES *tad-idu* > FUT *tad-ed-(id)u*, PRET *tad-uš-(i)du*

Les 3^{èmes} personnes au Futur semblent syncrétiques : *tadedu*, *tadettu* ou *tadedu*, *tadetta* ne s’opposent pas clairement entre le SG et le PL. La suite des formes est étudiée avec les pronoms (§12.5).

10.10. Exemples de chaînes à 1 ou 2 actants :

- *u-na-wə-at-ta* ‘je viendrais’
un- ‘venir’
 - suffixes dérivationnels (= Ø)
 - marque de temps ou mode (= *-a-wa-*)
 - négation (= Ø)
 - PEM (= *-(a)tta*)
- *ku-ṣu-u-šī-wə-wə-la* (Mitt. IV 46) ‘je ne les ai pas gardés’
kuṣ- ‘garder, retenir’
 - suffixes dérivationnels (= Ø)
 - marque de temps ou mode (= *-uš-*)
 - suffixe de pronom personnel (= *-iw[u]-*)

- négation (= *-wə-*)
- pluriel (= \emptyset)
- PEM (= *-(a)lla*)
- *na-ak-ki-u-ub-wə-uṣ* (KBo 32 15 I 24) ‘nous ne le libérons pas’
- nakk-* ‘libérer, émanciper’
- suffixes dérivationnels (= \emptyset)
- marque de temps ou mode (= \emptyset)
- suffixe de pronom personnel (= *-im[u]*-)
- négation (= *-wə-*)
- pluriel (= *-uṣ-*)
- PEM (= \emptyset)

10.11. La NEG verbale s’exprime de différentes façons :

	Diathèse1	Diathèse2	Diathèse3
INDI PRES	<i>-ukk-</i>	<i>-ikk-</i>	§12.5.
INDI PRET	<i>-ukk-</i>	<i>-ikk-</i>	§12.5.
INDI FUT	<i>-ukk-</i>	<i>-ikk-</i>	§12.5.
COND	?	?	?
OPTA	<i>-we-</i>	<i>-we-</i>	<i>-we-</i>
DESI	<i>-wall-</i>	<i>-wall-</i>	<i>-wall-</i>

Expression de la négation verbale

Le COND NEG ne semble pas attesté dans la documentation existante. La forme négative de l’Impératif, si tant est qu’elle existe, n’est pas connue.

10.12. Outre les formes conjuguées, il existe des formations de participes, combinant nature verbale avec morphologie nominale ou adjectivale. On peut identifier :

- PART Actif PRES : forme courte : *-im* (TRA), *-um* (INT), forme longue *-ima(e)* (TRA), *-uma(e)* (INT), avec marque de cas *-a(e)* INST. Exemples : *bašimma* ‘entendant cela’, *alilanum* ‘en geignant’, *kunzīmae* ‘étant agenouillé’
- PART Actif Passé : *-iri*. Exemples : *pāiri* ‘ayant construit’, *šīyaliri* ‘ayant placé’, *tabiri* ‘ayant fait couler (du métal)’

NB: Cf. *tabiri* ‘forgeron’.

- PART Passif PRES : *-adu*. Exemples : *binzadu* ‘étant opprimé, contraint’, *nabhibadu* ‘inhabité, désert’ : lit. ‘où personne n’est installé, assis’
- PART Passif Passé : *-iliya*. Exemples : *pāiliya* ‘qui a été construit’, *tabīliya* ‘qui a coulé, fondu’, *šeduiliya* ‘qui a été engraisé’

NB: L’exemple *nabhibadu* ‘inhabité, désert’ contient un segment *-ib-* de NEG verbale.

11. Les adjectifs

11.1. Les adjectifs ont un fonctionnement hybride, qui les place à mi-chemin entre les noms et les verbes. Avec les noms ils partagent de recevoir les articles et les marques de cas ; avec les verbes ils partagent d'être sensibles aux temps et aux modes. Ils peuvent en outre être suffixés avec la NEG verbale *-ukke*.

11.2. Il y a peu d'adjectifs primaires qui ne soient pas dérivés de noms ou de verbes : *adal(i)* 'fort', *kalgī* 'faible', *mušī* 'juste', *niri* 'bon', *tagī* 'beau', *talmi*, *telami* 'élevé', *timāri* 'sombre', *ubi* 'stupide', *ulbi* 'autre', *urbi* 'vrai'.

La terminaison des adjectifs est variable : *i*, *e*, *u* voire \emptyset .

11.3. On peut dériver un adjectif d'un nom ou d'un verbe avec le suffixe *-nni* : *mad-* 'être sage, raisonner' > *madunni* 'sage', *šenni* 'frère' > *šennanni* 'fraternel'.

Une autre formation est *-nd* : *abi* 'visage' > *awandalli* 'antérieur', *uruni* 'cul' > *urundalli* 'postérieur'.

11.4. Les principaux suffixes dérivationnels sont :

- ššī*, *-šše* : forme des dérivés abstraits, *niri* 'bon' > *nirišše* 'bonté'
- uši* : intensif : *talmi*, *telami* 'élevé' > *talawuši*, *talbuš* 'gigantesque'
- ae* : la marque d'INST. forme des adverbes du type *-ment* : *šenni* 'frère' > *šennanni* 'fraternel' > *šennannae* 'fraternellement'

11.5. Les adjectifs peuvent être prédicat et attribut du sujet sans copule. Dans ce cas il arrive qu'ils prennent la marque *-a*, des verbes de mouvement et d'état. Ces formes sont principalement attestées dans l'onomastique :

- *Enna-muša* 'les dieux sont justes' (ordre des mots sémitique)
- *Erbī-urbi* 'le seigneur est vérité' (ordre des mots sémitique)
- *Urbi-Teššub* 'Teššub est vérité'
- *Talmi-Šarruma* 'Šarruma est grand'
- *Ebri-Talma* 'Le seigneur est grand' (ordre des mots sémitique)

11.6. Les adjectifs peuvent recevoir les marques de temps et de modes. Les formes attestées sont incomplètes et ne donnent qu'une vision parcellaire des paradigmes sans doute possibles.

- *Urbał-Enni* 'Que le dieu soit vérité' (mode DESI)

On peut noter que dans *urbał* le suffixe de DESI n'est pas précédé par la voyelle *e* de l'OPTA.

11.7. Il est possible que n'importe quelle forme verbale puisse être convertie en adjectif avec le suffixe *-(a)nni*. Cela expliquerait des formes telles que *amelanni* qui semble reposer sur le DESI du verbe *am-* 'brûler, incendier'. Cette sorte de participe peut avoir un sujet à l'ABS. et un complément de moyen ou de cause à l'ERG. On peut donc décrire le même évènement ou processus de façon active ou passive :

- (forme passive) *pabanni amelanni tarriš* ‘que la montagne soit incendiée par le feu !’

- (forme active) *pabanni ameli(n) tarriš* ‘que le feu incendie la montagne !’

Les deux phrases reposent sur *am-* ‘incendier’ et *-el-* ‘mode désidératif’, avec un suffixe d’adjectif ou de participe *-anni* ou un suffixe d’Optatif *-i(n)*. Du fait de la structure ergative du hourrite le patient et l’agent ne changent pas de forme.

12. Les pronoms personnels

12.1. On peut distinguer cinq types de formes en relation avec l’expression des pronoms personnels :

- les pronoms libres indépendants, PLI : ils fonctionnent comme des noms mais leur fonction et leur sens est d’exprimer les pronoms personnels. Ils reçoivent les marques de cas. Ils équivalent à la série : *moi, toi, lui, elle, nous, vous, eux, elles*.

- les pronoms enclitiques mobiles, PEM : ils ne peuvent que se suffixer à un autre mot de n’importe quelle classe. Ils sont au cas ABS. implicitement et par conséquent ils ne sont pas déclinables. Ils expriment soit le sujet d’un verbe intransitif à 1 seul actant soit l’objet d’un verbe transitif à 2 actants.

- les suffixes possessifs, POSS : ils se suffixent à des noms, ou à leurs dépendances (adjectifs, verbes nominalisés, etc.). Ils ne se déclinent pas. Ils équivalent à *mon, ma, mes, etc.* mais ne sont pas des mots indépendants ou des déterminants comme en français.

- les suffixes pronominaux actifs de l’Indicatif, SPAI : ils se suffixent à des bases verbales. Ils sont implicitement à l’ERG. et expriment le sujet d’un verbe transitif. A la forme négative, il arrive qu’ils soient plus ou moins amalgamés avec l’expression de la négation verbale.

- les suffixes pronominaux de l’Optatif et du Désidératif, SPOD : ils se suffixent à des bases verbales. Ils divergent des SPAI et doivent être décrits séparément.

12.2. Les pronoms libres indépendants, PLI, présentent six jeux de formes pour les six personnes. Les formes du Pluriel sont en partie déductibles de celles du Singulier, mais ‘P1PL’ est la plus irrégulière de ce point de vue. Pour obtenir l’ensemble des formes, il suffit de connaître l’ABS., l’ERG. et la base oblique, à laquelle s’ajoutent les suffixes de cas listés aux §9.9. et §9.10.

	P1SG	P2SG	P3SG
Absolutif	<i>iste</i>	<i>βe</i>	<i>mane</i>
Ergatif	<i>išāš</i>	<i>βeš</i>	<i>manuš</i>
Base oblique	<i>šū-</i>	<i>βe-</i>	<i>manu-</i>

Pronoms libres indépendants PLI (Singulier)

	P1PL	P2PL	P3PL
Absolutif	<i>šatit(la)</i>	<i>βel(la)</i>	<i>manel(la)</i>
Ergatif	<i>šieš</i>	<i>βešuš</i>	<i>manšuš</i>
Base oblique	<i>ša-</i>	<i>βe-</i>	<i>manšu-</i>

Pronoms libres indépendants PLI (Pluriel)

NB: Le symbole β note l'alternance *w*, *p*, *b* des graphies.

NB: Pour le pluriel aux cas obliques, prendre les suffixes -š-xx de la colonne de droite du §9.10. Toutes les formes ne sont pas attestées mais elles semblent régulières.

12.3. Les pronoms enclitiques mobiles, PEM : ils constituent une particularité du hourrite. A noter spécialement :

- Ils peuvent se suffixer à peu près à n'importe quel mot de la phrase, éventuellement de façon pléonastique plusieurs fois.
- Un PEM, sujet d'un verbe intransitif, peut être suffixé à un autre élément que le verbe. Cf. §10.4.
- Lorsqu'un nom est suffixé par un PEM, la marque d'ERG. est supprimée, puisque normalement le premier nom est sujet et le PEM est objet du verbe. La marque d'ERG. est alors redondante.

Les PEM ont deux formes, courte et longue. La forme courte s'obtient par suppression de la syllable *-Ca*. Les formes longues sont : P1SG *-tta*, P2SG *-mma*, P1PL *-dilla*, P2PL *-ppa*, P3PL *-lla*. Le PEM P3SG *-nna* sert de pronom anaphorique.

Normalement les PEM sont précédés de la voyelle intercalaire *a*, ce qui permet de distinguer *-a-lla* PEM de *u/i-lla* PLURIEL.

12.4. Les pronoms POSS sont les suivants. Ceux-ci ont éventuellement deux formes différentes, selon que la concaténation s'arrête à ce point ou se poursuit.

	P1SG	P2SG	P3SG
En fin de mot	<i>-nne</i>	<i>-b</i>	<i>-a</i>
Enchaîné	<i>-nnu-</i>	<i>-be-</i>	<i>-(y)i-</i>

Suffixes pronominaux possessifs (Singulier)

Les suffixes du Pluriel sont partiellement déductibles des formes du Singulier par addition d'un suffixe *-aš*.

	P1PL	P2PL	P3PL
En fin de mot	<i>-nnaš</i>	<i>-ššī</i>	<i>-yaš</i>
Enchaîné		<i>-ššū-</i>	

Suffixes pronominaux possessifs (Pluriel)

Voir aussi §9.7.

12.5. Les suffixes pronominaux actifs de l'Indicatif, SPAI :

	SG	PL
P1	<i>-au / -iumve</i>	<i>-aus(a) / -iumvus(a)</i>
P2	<i>-(i)u / ?</i>	<i>-aššu / -ius(šu)</i>
P3	<i>-(i)a / -(i)a(m)ma</i>	<i>-idu / ?</i>

SPAI à la forme affirmative et négative

Ces suffixes s'attachent aux bases verbales, par exemple *tan-* ou *šidar-*, ou aux marques de temps : \emptyset , *ed*, *uš*. Ensuite peuvent venir éventuellement des PEM, en fonction de COD.

12.6. Les suffixes pronominaux de l'Optatif et du Désidératif, SPOD, ne sont pas tous attestés. Ils sont conventionnellement écrits avec la voyelle *-e* mais on trouve aussi *-i*. A la forme affirmative :

	SG	PL
P1	<i>-i / -el-i</i>	<i>-iš / -el-imaš</i>
P2	<i>? / -el-ab</i>	<i>?</i>
P3	<i>-en, -in / ?</i>	<i>-den, -din / ?</i>

SPOD à la forme affirmative

A la forme négative, les différents morphèmes se combinent dans un ordre atypique. La NEG semble être *-ma*² et l'arrêt glottal provoque soit un hiatus soit une gémisée *-wall-* au DESI :

	SG	PL
P1	<i>-i / -ivall-i</i>	<i>?</i>
P2	<i>?</i>	<i>?</i>
P3	<i>-iva-en, / ?</i>	<i>-idu-w-en / ?</i>

SPOD à la forme négative

Le suffixe *-idumen* se décompose dans l'ordre inattendu : *-idu-* 'PL', *-n-* 'NEG' et *-en* 'P3'.

Le faible nombre d'attestations ne permet pas de dire s'il existe une différence entre deux diathèses transitive et intransitive.

Il est possible mais douteux que la finale *-n*, aussi *-nne* soit une sorte d'anaphore. Cf. §12.3. et §13.3.

13. Déictiques et autres pronoms

13.1. Il existe plusieurs pronoms démonstratifs ou déictiques : *anni* 'ceci, celui-ci', *andi* 'cela, celui-là', *akki ... agi* 'l'un ... l'autre'. La forme *alli*, censée être attestée dans le *Lion d'Urkeš*, est fictive.

D'autres formes pronominales incluent : *abi* 'qui ?', *iya* 'ce qui, celui qui', *emeni*, *iyamani* 'quiconque', *šui*, *šummi* 'tout'.

Ils se déclinent sensiblement comme *mani* 'il, elle P3SG' :

	celui-ci	celui-là	P3SG
Absolutif	<i>anni</i>	<i>andi</i>	<i>mane</i>
Ergatif	<i>annuiš</i>	?	<i>manuiš</i>
Base oblique	<i>annu-</i>	<i>andu-</i>	<i>manu-</i>

Déictiques (Singulier)

	ceux-ci	ceux-là	P3PL
Absolutif	<i>annil(la)</i>	<i>andil(la)</i>	<i>manel(la)</i>
Ergatif	?	?	<i>manšuiš</i>
Base oblique	?	?	<i>manšu-</i>

Déictiques (Pluriel)

13.2. *Emeni*, *iyamani* 'quiconque' peut être suivi d'un verbe conjugué : *Emeni purulli tapšelin Lubadagaš tapšuen* ! 'Quiconque voudra détruire le temple, que Nubadig le détruise !'.

13.3. Les PEM *-anna* 'P3SG' et *-alla* 'P3PL' servent aussi de pronoms anaphoriques pour le Singulier et le Pluriel. Ils peuvent raccourcis jusqu'à *-a* ou *-an* pour 'P3SG' et *-al* pour 'P3PL'.

14. Lexèmes invariables

14.1. Il existe des adverbes primaires : *adi* 'ainsi', *agabi* 'de ce côté-ci', *asabi* 'de ce côté-là', *henni* 'maintenant', *šatta* 'ensemble', *uya* 'non'.

Il est possible de dériver des adverbes de manière à partir des adjectifs avec la marque de cas *-ae* 'INST'. Exemples : *nirušae* 'très vite', *šennannae* 'fraternellement'. *Tiššan* 'très' est sans doute lié à *tei* 'nombreux', par une sorte d'intensif : **te?(u)šann(ae)* > *tíššan*.

14.2. Certains adverbiaux sont des noms positionnels POSI, à finale *-u* : *telu* 'en haut', *tapšu* 'en bas', *uthuru* 'sur le côté', *kulu* 'à nouveau'. Cf. §9.14.

Le hurrite ne possède ni postpositions ni prépositions, mais certains noms communs, tels que *abi* 'tête', *uruni* 'derrière', etc., peuvent assurer cette fonction. Cf. §9.9. Le complément est au Datif et non au Génitif : *Teššuppa abi* 'devant Teššub' mais *Teššuppi abi* 'le visage de Teššub'.

14.3. D'autres mots invariables sont les conjonctions qui apparaissent en tête de phrase ou proposition et qui sont des organisateurs logiques du discours : *ai-* 'si', *alaše-* 'est-ce que, si [style indirect]', *anammi-* 'ainsi, de cette façon', *inna-* 'quand', *inu-*,

unu- ‘combien, comment’, *panu-* ‘bien que’, *undu-* ‘alors, dès lors, au moment où’. A noter le cas de *u* ‘alors’, qui semble emprunté à l’akkadien.

Il est fréquent que ces conjonctions soient suivies de PEM puis de conjonctions ENC. *Anammidillan* : *anammi-dill-an* ‘Et ainsi nous’. Ces formes sont fréquentes dans la prose de la *Lettre du Mittanni*. A l’inverse le texte versifié de la *Bilingue de Boğazköy* ne favorise pas leur utilisation.

Il n’est pas certain que *u* ‘alors’, empruntée à l’akkadien, puisse être suivie de PEM.

14.4. Une autre catégorie d’items invariables comprend les conjonctions enclitiques ENC, qui normalement sont suffixées au 1^{er} mot d’une phrase ou proposition. Leur contenu sémantique est faible. Exemples : *-ma* ‘et puis’, *-an* ‘et [Ø]’, *-man* ‘mais’, *-nin* ‘(?) en vérité’.

14.5. On aura noté qu’une finale *-vn* peut être une conjonction ENC *-an*, un PEM court anaphorique *-an(na)*, un suffixe d’Optatif ou de Désidératif SPOD *-en*. Le phonème *n* est impliqué dans un grand nombre de suffixes aux fonctions très différentes, ce qui peut entraîner une certaine confusion.

15. Éléments de syntaxe

15.1. Un nom peut être qualifié par un adjectif épithète, un complément du nom ou une proposition relative :

- *ebri* ‘seigneur, maître’, un nom commun
- *talawuši ebri* ‘gigantesque seigneur’, avec un adjectif
- *ebri Kummenivi* ‘seigneur de Kumme’, avec un complément du nom au cas Génitif

Les éléments qualifiants peuvent être apposés au nom : *Teššub^{umu} Kummenivi talawuši ebri* ‘ô Teššub, gigantesque seigneur de la ville de Kumme’ (KBo 32.15 Vo 4.14). Normalement les éléments régis prennent les mêmes marques de cas et articles que le nom qui les régit. Cf. §9.12.

- *arušau* ‘je l’ai donné(e)’, *arušauše* ‘que je [l]’ai donné(e)’
- *arušaušeni niharri* ‘la dot que j’ai donnée’

15.2. Les adjectifs peuvent être épithètes ou attributs du sujet. Dans ce dernier cas il est fréquent que leur terminaison soit *-a*. Cf. §11.5. Par exemple *Ibri-muša* ‘le seigneur est juste’, un nom de personne similaire à l’akkadien *Šarru-kiṃu*.

Les raisons pour lesquelles certains adjectifs prennent un *-a* ou ne le prennent pas ne sont pas claires. Cette finale est similaire à celle des verbes de mouvement. Cf. §10.1. et §10.4.

Les adjectifs peuvent être utilisés adverbialement en suffixant la marque d'Instrumental *-ae* : *nirusae* 'très rapidement'.

15.3. Il n'y a pas de copule pour les adjectifs, contrairement aux noms, qui nécessitent *man(n)-* : *erbi mannukku*, *manna tabi* 'ce n'est pas un chien, c'est un homme' (adapté de KBo 32.14 I 7). Cf. §10.1.

Dans les noms de personnes calqués sur le sémitique la copule est omise : *Ebri-šārri* 'Le seigneur est roi', *Šārri-Teššub* 'Teššub est roi'. La copule est parfois réduite à *-ma* : EN-GAL = *Ebri-Talmi* 'le seigneur est grand' mais EN-LUGAL-*ma* = *ivr-trm* = *Ebri-šārri-ma* 'le seigneur est roi'.

15.4. En général le noyau prédicatif d'une phrase est un verbe conjugué. Si le verbe est intransitif, le sujet est à l'Absolutif :

- *Maneni šennimwue paššithi una* 'Mane, [l']envoyé de mon frère vient'

Si le verbe est transitif, le sujet est au cas Ergatif, l'objet à l'Absolutif (§9.9-10) et les suffixes verbaux SPAI sont ceux de la diathèse³ transitive (§12.5-6) :

- *Teššubaš pabanni ittiya* 'Teššub fracasse la montagne'

L'ordre des mots est relativement libre puisque leur fonction est indiquée par des suffixes de cas, généralement non ambigus :

- *šullubri erbiniš epheni talabbiya* 'un pain *šullubri* le chien dans le four prend', (adapté de KBo 21.14 IV 9-10)

Certaines formes verbales archaïques transitives ressemblent à la diathèse¹ au lieu de la diathèse³ :

- *nali pabanniš šidarna* 'la montagne maudit le chevreuil'. Au lieu de *šidarna*, on attendrait plutôt *šidar(n)iya*

Un type particulier de phrases (passives) utilise des participes comme noyau prédicatif (Cf. §11.7) :

- *pabanni amelanni tarriš* 'que la montagne soit incendiée par le feu !', ici le cas Ergatif exprime le complément d'agent

15.5. Avec des verbes de parole, *dire*, *parler*, etc., il est fréquent que le sujet ne soit pas au cas Ergatif, que l'on attendrait :

- *Megini tivenna kadiya* 'Megi dit ces mots', au lieu de **Meginiš*

15.6. Un verbe peut qualifier un autre verbe en tant que Gérondif. Dans ce cas il prend le suffixe : *-m-(a)-(e)*. Cf. §10.12. La différence entre les formes les plus longues *-mae* et les variantes brèves n'est pas claire.

- *tivenna kunzīmae kadiya* 'il dit ces mots (étant) agenouillé'

Les voyelles intercalaires a/u/i sont normalement cohérentes avec les diathèses 1/2/3. *Kunzīmae* est logiquement une forme transitive qui signifie 'en pliant les genoux'

15.7. Une proposition peut qualifier un nom. Dans ce cas la forme verbale conjuguée est suffixée par *-šē*, qui fait office de pronom relatif. Cf. §9.12, §15.1.

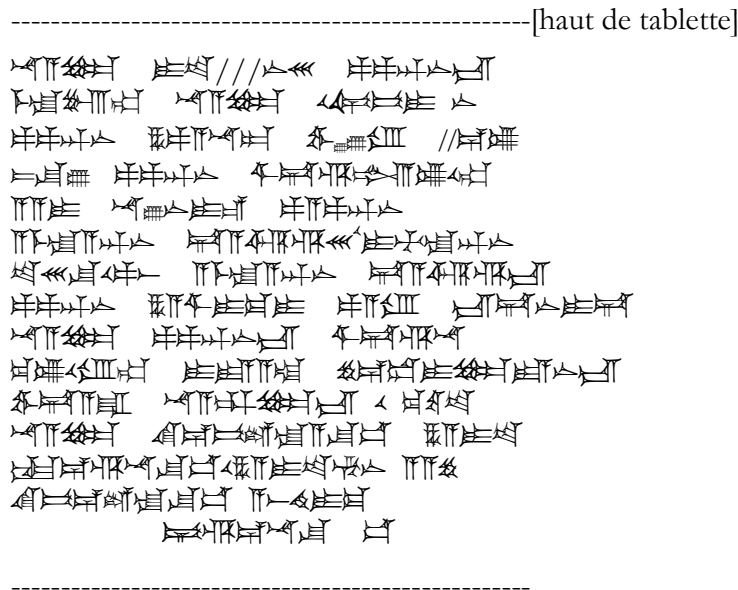
15.8. Le PEM anaphorique *-(a)mma* peut aussi servir à introduire des complétives :

- *kadiyanna una* ‘il dit qu’il vient’, litt. ‘il le dit [que] il vient’

Exemple de mise en œuvre

KBo32.14 col. I lignes 1-15 : il s’agit d’un conte ou d’une fable, qui narre un chevreuil s’attirant des ennuis en proférant des malédictions irresponsables contre la montagne qui le nourrit. Il fait partie de la bilingue hourro-hittite découverte à Boğazköy en 1983 et 1985. Le sens général est une critique de l’ingratitude.

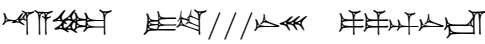
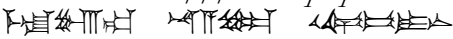

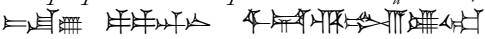
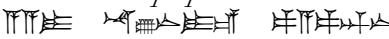


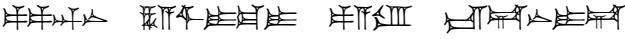
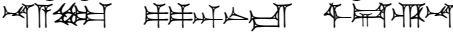

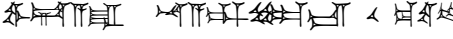
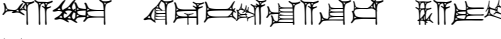

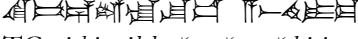
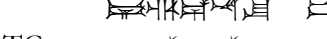
La tablette d’origine, publiée en copie autographe dans (KBo32 p.7), présente sensiblement cette apparence :



Etape 1 : numéroter et translittérer

A moins d’être à l’aise avec la lecture directe des signes cunéiformes, la 1^{ère} étape consiste à transformer les données en une TC standardisée. Les lignes ne sont pas numérotées sur les tablettes mais pour leur étude et leur référencement, il est utile de leur attribuer des numéros. On aboutit après ces ajouts à la situation suivante :

-----[haut de tablette]

1. 
TC *na-a-l̥ i-te-///-n̥-eš pa-pa-an-n̥-iš*
2. 
TC *me-la-ab-um na-a-l̥ u-ul-bi-i-n̥*
3. 
TC *pa-pa-an-n̥ ha-pa-a-na-ab n̥-ú-ru //e-lu*
4. 
TC *tab-šú-ú pa-pa-an-n̥ š̄i-ta-r̥-il-lu-u-um*
5. 
TC *a-a-i na-ú-n̥-i-e pa-a-pa-an-n̥*
6. 
TC *a-me-la-a-an-n̥ ta-a-ar-r̥-eš " i-di-la-an-n̥*
7. 
TC *te-eš-šú-u-ba-aš a-me-la-a-an-n̥ ta-a-ar-r̥-iš*
8. 
TC *pa-pa-an-n̥ ha-a-š̄i-i-ma-i pa-a-ru iš-ta-n̥-i-ta*
9. 
TC *na-a-l̥ pa-pa-an-n̥-iš š̄i-ta-ar-na*
10. 
TC *ku-lu-u-ru-um i-ia-a-at še-e-du-i-l̥-ia-n̥-iš*
11. 
TC *š̄i-ta-a-ra na-a-al-l̥-iš u ku-ut-te*
12. 
TC *na-a-l̥ gi-e-bi-il-la-a-šú-uš ha-a-i-te*
13. 
TC *ka-re-e-na-šú-uš u ha-a-i-te-en-n̥ a-a-še*
14. 
TC *gi-bi-e-il-la-šú-uš a-aš-bi-i-ma*
15. 
TC *ga-re-e-na-šú- uš*

Neu (StBo35, p. 74, 76) a également translittéré ce texte. Sa version diffère relativement aux points suivants :

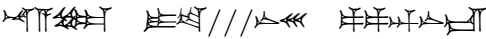
- Neu harmonise les signes à lecture multiple, *n̥* et *l̥*, avec le suivant, ou leur assigne d'office une valeur, *ni* ou *li*
- Ligne 2, il lit *me-la-ab-bu-um* mais le signe *bu* n'existe pas
- Lignes 6, 11, 13 il remplace le signe *u* par <:>
- Ligne 2, il introduit avant *na-a-l̥* un <:>, qui n'existe pas
- Ligne 12, il lit *ke* au lieu de *gi*
- Ligne 13, il lit *en₆* au lieu de *en-n̥*


Dans l'ensemble la version de Neu contient un certain nombre de principes interprétatifs, qui peuvent se discuter, mais aussi d'erreurs et d'omissions, qui sans aller jusqu'à fausser le texte ne lui sont pas fidèles. La tablette contient deux signes partiellement effacés : en Ligne1, sans doute [i] et en Ligne3 sans doute [te].


Vocabulaire :

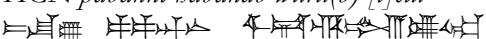
- ai* ‘si’
- am-* ‘brûler, incendier’
- aše* ‘chair, viande’
- ašb-* ‘dépiauter, faire la peau’
- edi* ‘corps’
- ha-* ‘saisir, capturer’
- haban-* ‘se rendre, se déplacer’
- haš-* ‘entendre’
- id-* ‘casser en morceaux’
- ištani* ‘intérieur, milieu’
- iya* ‘pourquoi’
- kareni* ‘oiseleur’
- kebili* ‘chasseur’
- kut-* ‘tuer, abattre’
- kul-* ‘dire’, *kulur-* ‘dire maintes fois’
- melab-* ‘chasser, éloigner’
- nali* ‘chevreuil, cerf’
- nauni* ‘pâturage’
- pabani* ‘montagne’
- par-* ‘se mettre en colère’
- šedu-* ‘engraisser’
- šid-* ‘maudire’, *šidar-* ‘maudire à maintes reprises’
- tapšū* ‘en bas’
- tari* ‘feu’
- telu* ‘en haut’
- u* ‘et, et puis, alors’
- ulbi* ‘autre’
- wur-* ‘voir’

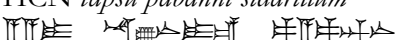
Etape 2 : translittérer et normaliser

1. 


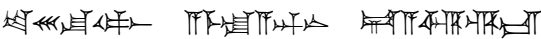
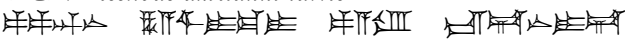
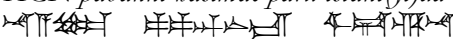
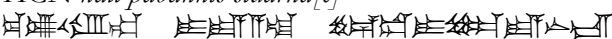
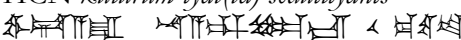
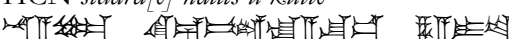
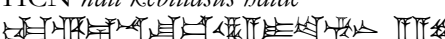
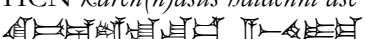

TC *na-a-lā i-te-///-nā-eš pa-pa-an-nā-iš*
 HCN *nali edi[ye]niš pabanniš*
2. 

TC *me-la-ab-um na-a-lā u-ul-bi-i-nā*
 HCN *melabum nali ulbini*
3. 

TC *pa-pa-an-nā ha-pa-a-na-ab nā-ú-ru //e-lu*
 HCN *pabanni habanab wuru(b) [t]elu*
4. 

TC *tab-šū-ú pa-pa-an-nā šī-ta-rā-il-lu-u-um*
 HCN *tapšū pabanni šidarillum*
5. 

TC *a-a-i nā-ú-nā-i-e pa-a-pa-an-nā*
 HCN *ai nauniye pabanni*

6. 
 TC *a-me-la-a-an-nə ta-a-ar-rə-eš* " *i-di-la-an-nə*
 HCN *amelanni tarriš u idelanni*
7. 
 TC *te-eš-šu-u-ba-aš a-me-la-a-an-nə ta-a-ar-rə-iš*
 HCN *Teššubaš amelanni tarriš*
8. 
 TC *pa-pa-an-nə ha-a-ši-i-ma-i pa-a-ru iš-ta-nə-i-ta*
 HCN *pabanni hašimae paru ištani(yi)da*
9. 
 TC *na-a-lə pa-pa-an-nə-iš ši-ta-ar-na*
 HCN *nali pabanniš šidarna[e]*
10. 
 TC *ku-lu-u-ru-um i-ia-a-at še-e-du-i-lə-ia-nə-iš*
 HCN *kulurum iyat(ta) šeduilianiš*
11. 
 TC *ši-ta-a-ra na-a-al-lə-iš u ku-ut-te*
 HCN *šidara[e] nalliš u kutte*
12. 
 TC *na-a-lə gi-e-bi-il-la-a-šu-uš ha-a-i-te*
 HCN *nali kebillasuš haide*
13. 
 TC *ka-re-e-na-šu-uš u ha-a-i-te-en-nə a-a-še*
 HCN *karen(n)ašuš baidenni aše*
14. 
 TC *gi-bi-e-il-la-šu-uš a-aš-bi-i-ma*
 HCN *kebillasuš ašhima(e)*
15. 
 TC *ga-re-e-na-šu- uš*
 HCN *karen(n)ašuš*

Etape 3 : segmenter le texte en phrases

La tablette sépare les mots avec des blancs mais on a affaire à un paragraphe complet sans ponctuation interne. Pour segmenter en propositions et phrases il faut s'appuyer sur différents indices, tels que les conjonctions, *u* et *ija*, les formes verbales, à finale *-m* et *-b*, les marques de cas, en particulier l'ERG. On aboutit à la structure et ponctuation suivantes :

Nali edi[ye]niš pabanniš melahum,
nali ulbini pabanni habanab.
Wuru[b] [t]elu tapšu pabanni šidarillum :
 « *Ai nauniye pabanni amelanni tarriš*
u idelanni Teššubaš, amelanni tarriš ! »
Pabanni hašimae paru[b] ištani(yi)da,
nali pabanniš šidarna kulurum :
 « *Iyat(ta) šeduilianiš šidara nalliš ?* »

u kutte nali kebillašuš !
haide karen[n]ašuš !
haidenne aše kebillašuš !
ašhima[e] karen[n]ašuš ! »

Analyse : *Nali edi[ye]niš pabanniš melabum*

nali ‘chevreuil’ à l’ABS., objet du verbe *melab-*
edi[ye]niš ‘son corps’ à l’ERG. DEF, épithète de *pabanniš*
pabanniš ‘la montagne’ à l’ERG. DEF, sujet du verbe *melab-*
melabum ‘chasser, expulser’, au GER

Un chevreuil d’elle-même la montagne ayant chassé

Analyse : *nali ulbini pabanni habanab*

nali ‘chevreuil’ à l’ABS., sujet du verbe de mouvement *haban-*
ulbini ‘l’autre’ à l’ABS. DEF, épithète de *pabanni*
pabanni ‘la montagne’ à l’ABS. DEF, en fonction de LOC.
habanab ‘se rendre, se déplacer’, au PRET archaïque
[le dit] chevreuil en l’autre montagne se rendit

Analyse : *Wuru[b] [t]elu tapšu pabanni šidarillum*

wuru[b] ‘voir, regarder’, sans finale *-b* ou *-m*
telu ‘en haut’, nom positionnel à finale *-u*
tapšu ‘en bas’, nom positionnel à finale *-u*
pabanni ‘la montagne’ à l’ABS. DEF, objet du verbe *šidar-*
šidarillum ‘se mettre à maudire à maintes reprises’, au GER
Il regarda de haut en bas, se mettant à maudire la montagne à maintes reprises :

Dans la traduction en hittite, le passage *Wuru[b] [t]elu* est rendu par ‘il chercha querelle’, mais ce n’est pas le sens littéral du texte hourrite. Il s’agit plutôt d’un commentaire qui donne le sens général, plutôt qu’une traduction. Si on interprète *wuru[m]* comme un GER, alors il faut rattacher cette phrase à la précédente et traduire *regardant de haut en bas, commençant à la maudire à maintes reprises*. En l’absence de marque formelle, les deux analyses sont possibles. *Pabanni* peut aussi être objet du verbe *wur-*.

Analyse : « *Ai nauniye pabanni amelanni tarriš*

ai ‘si’, conjonction
nauniye ‘son pâturage’, à l’ABS. avec POSS P3SG, sujet
pabanni ‘la montagne’ à l’ABS. DEF, en fonction de LOC.
amelanni ‘incendié’, PART au DESI, prédicat adjectival
tarriš ‘par le feu’, à l’ERG. DEF, exprimant le moyen
 « *S’il advient que [m]on pâturage en la montagne soit incendié par le feu*

Le texte hourrite est en fait au style indirect.

Analyse : *u idelanni Teššubaš, amelanni tarriš ! »*

u ‘alors’, conjonction
idelanni ‘détruit, cassé’, PART au DESI, prédicat adjectival
Teššubaš ‘par Teššub’, à l’ERG. DEF, exprimant le moyen
amelanni ‘incendié’, PART au DESI, prédicat adjectival
tarriš ‘par le feu’, à l’ERG. DEF, exprimant le moyen

alors, je veux qu'elle soit cassée par Teššub [et] incendiée par le feu !»

Analyse : *Pabanni hašimae paru[b] ištani(yi)da*

pabanni 'la montagne' à l'ABS. DEF, sujet du verbe *par-hašimae* 'en entendant [cela]', PART à l'INST.
paru[b] 'être en colère', PRET sans finale *-b* ou *-m*
ištani(yi)da 'en son [for] intérieur', à l'ALL. L'ALL. exprime peut-être l'acquisition par opposition au LOC. qui exprimerait l'état.
La montagne, en entendant [cela], se mit en colère en son [for] intérieur

Analyse : *nali pabanniš šidarna kulurum*

nali 'chevreuil' à l'ABS., objet du verbe *šidarn-pabanniš* 'la montagne' à l'ERG. DEF, sujet du verbe *šidarn-šidarna* 'maudire'
kulurum 'dire maintes fois', au GER
Et la montagne de maudire maintes fois le chevreuil, en répétant :

L'interprétation de *šidarna* comme un nom au pluriel laisse *nali* sans fonction syntaxique, c'est pourquoi je préfère y voir un verbe, mais la finale *-a* est étrange, on attendrait plutôt un PRET transitif du type *-ib*. Le même problème se pose dans la phrase suivante.

Analyse : « *Iyat[ta] šeduiliyaniš šidara nalliš ?* »

iya 'pourquoi', conjonction
-t, PEM P1SG *-(a)tta*, objet du verbe TRA *šidar-šeduiliyaniš* 'engraissé', PART à l'ERG. DEF, épithète de *nali šidara* 'maudire'
nalliš 'chevreuil' à l'ERG. DEF, sujet du verbe *šidar-Pourquoi le chevreuil, engraisé [par moi], me maudit-il ?*

La forme *šidara*, avec une finale *-a* dans une forme conjuguée, semble exclure la diathèse transitive, mais la phrase contient un objet *-atta* et un sujet *nalliš*. Une variante (archaïque ?) en *-a* du PRES *šidaria* est une hypothèse possible.

Analyse : *u kutte nali kebillišuš !*

u 'alors', conjonction
kutte 'abattre, tuer', verbe à l'OPTA (< HCN **kutt-eden*)
nali 'chevreuil' à l'ABS., objet du verbe TRA *kut-kebillišuš* 'les chasseurs', à l'ERG. DEF, sujet du verbe *kut-Alors, qu'ils abattent le chevreuil, les chasseurs !*

Analyse : *haide karen[n]ašuš !*

haide 'saisir, capturer', verbe à l'OPTA (< HCN **ha-i-eden*)
karen[n]ašuš 'les oiseleurs', à l'ERG. DEF, sujet du verbe *ha-qu'ils le capturent, les oiseleurs !*

Analyse : *haidenne aše kebillišuš !*

haidenne 'saisir, capturer', verbe à l'OPTA (< HCN **ha-i-eden*)
aše 'viande, chair' à l'ABS., objet du verbe *ha-kebillišuš* 'les chasseurs', à l'ERG. DEF, sujet du verbe *kut-qu'ils saisisaient sa chair, les chasseurs !*

Analyse : *ašhima[e] karen[n]ašuš!* »

ašhima[e] ‘dépiauter’, PART à l’INST.

karen[n]ašuš ‘les oiseleurs’, à l’ERG. DEF, sujet du verbe *ašh-*
en le dépiautant, les oiseleurs ! »

Étape 4 : traduction

Nali edi[ye]niš pabanniš melabum,
Un chevreuil d’elle-même la montagne ayant chassé,

nali ulbini pabanni habanab.
[le dit] chevreuil en l’autre montagne se rendit.

Wuru[b] [t]elu tapšu pabanni šidarillum :
Il regarda de haut en bas, se mettant à maudire la montagne à maintes reprises :

« *Ai nauniye pabanni amelanni tarriš*
« S’il advient que [m]on pâturage en la montagne soit incendié par le feu,
u idelanni Teššubaš, amelanni tarriš ! »
alors, je veux qu’elle soit cassée par Teššub [et] incendiée par le feu ! »

Pabanni hašimae paru[b] ištani(vi)da,
La montagne, en entendant [cela], se mit en colère en son [for] intérieur, ‘
nali pabanniš šidarn[i]a keulurum :
Et la montagne de maudire maintes fois le chevreuil, en répétant :

« *Iyat[ta] šeduiliyaniš šidar[i]a nalliš ?*
Pourquoi le chevreuil, engraisé [par moi], me maudit-il ?
u kutte nali kebillašuš !
Alors, qu’ils abattent le chevreuil, les chasseurs !

haide karen[n]ašuš !
qu’ils le capturent, les oiseleurs !

haidenni aše kebillašuš !
qu’ils saisisent sa chair, les chasseurs !

ašhima[e] karen[n]ašuš ! »
en le dépiautant, les oiseleurs ! »

ABSTRACT – The paper aims at describing the main morphological, lexical and syntactical features of the Hurrian language, especially as it is attested in the documents of Mittannian or Anatolo-Hittite origin. It takes as its basis the language attested in the Mittanni Letter. This provides a state of the Hurrian language, which can be used as a universal reference for all actually attested forms. Issues pertaining to comparative endeavors, etymology, history, phonetics or writing systems are only dealt with when relevant.

**When the Historical Events
are Hidden in a Story
Origins and Reliability of
the *Medikos Logos* Written
by Herodotus¹**

By

Prof. Dr. Alexandre Tourovets

University of Louvain-la-Neuve (Belgium)

C.I.O.L. - Oriental Institute

In his huge and famous work we know under the name of *Historiae*, Herodotus has amply dealt with the question of Persia and the history of its kings. Therefore, concerning the period which preceded the reign of Cyrus, many scholars asserted that the passage concerning the history of the Medes, the so-called *Medikos Logos* (Herodotus, I, 95 - 107), is a pure narrative

¹ This research has been funded by the Interuniversity Attraction Poles Program initiated by the Belgian Science Policy Office.

construction devoid of any historical reality. Contrary to them, others have commonly taken the text for granted and strongly defended its reliability. Anyway their opposite opinions – we even could say about positions – nurtured very long and sometimes very harsh debates between historians.

Whatever appreciation we can give to the work of the Greek Historian, it seems for us very difficult to follow either point of view. We have first to take account that the main goal of the Greek Historian was to report political events that happened about a century and half before he began to gather information. Obviously, Herodotus wrote for the Greeks of the 5th century BC to give them a better knowledge about the history and the people of the far from well known Oriental World². Certainly Persia was for him a delicate topic according to the particularly hectic political situation of the time where war operations and diplomatic negotiations between the Greeks cities and the Achaemenid dynasty followed each other.

At the time when Herodotus writes his story, the great majority of the Greeks were not acquainted with the genesis of Cyrus and the history of the Iranians. Even amongst the cities of Ionia where the existence of the Medes was relatively better known, the rise of Cyrus was seen as a simple dynastic change³.

The main objective of the Greek historian is to explain to his readers how this Persian nobleman was able to seize the power to rule successfully over a mighty empire and how he led victoriously his army from a remote and mysterious country to the border of the Greek world (i.e.. the Aegean coast of Anatolia). This goal forced Herodotus to reconstruct the political events that took place before Cyrus as a sort of historical introduction. Probably, he was aware of the gap that lasted between the fall of the Assyrian Empire and the rise of a new powerful kingship under Cyrus. Obviously to prepare the ground of his main chapter about Persia he had to fill this gap before. Herodotus' choice was to write a history of a Median dynasty through a chronological succession of four kings at the end of which he cleverly introduced the figure of Cyrus as the last successor of a royal lineage. Conspicuously, we have to recognize that his story may be on scholarly and historically points of view little convincing. But through his literary and narrative construction the Greek historian can introduce the beginnings of Cyrus' life in a satisfactory and comprehensive form for the Greeks readers. The most problematic point matched by Herodotus was the unusual procedure con-

² Herodotus is traditionally believed to have begun his work in the year 435.

³ Recently some careful analysis of the Greek sources have proved that the terms of Persia/Persian replaced very lately at the end of the 5th c. BC the usual terms of Mede/Median (GRAF (1984), p. 17-19; p. 27-28; TUPLIN (1994), p. 235-236). The comprehension about the existence of an imperial power seems to have occurred during or after the campaigns led by Darius and Xerxes against the Greeks.

cerning the historical succession of a Median ruler by Cyrus the founder of the Achaemenid Empire. We don't know if this passage of the text have worried the Greek readers, but the fact that such event has been related in a historical work seems prove the story was agreed by the readers.

Maybe here it reveals a deep-rooted characteristic of the Greek historical concept of the succession of empires. According Herodotus' mind – and to the Greek mind of his epoch as well – an empire like Assyria with its mighty army and organization could only be crushed down by a political power as powerful and as organized as him.

Most of the detractors of the Greek author's work have concluded that there are no traces of a centralized Median empire as asserted by him⁴. Indeed it isn't possible to confirm its existence through the archaeological discoveries or the historical sources (i.e. the Assyrian and Babylonian written documents). However we have to admit that it would have been impossible for Herodotus to write about the so-called *Median dynasty* without the help of documents or oral traditions referring to the Medes.

Question arises about the sources used by Herodotus. From where Herodotus got his information it is till now difficult to assert. According the existence of a well-developed system of chancellery records that existed in the palaces of Assyria and after in the libraries of many temples in Babylon, the latest still in function during his time, it's not impossible to suppose he was in contact with some Babylonian educated circles.

Probably, these intellectual councils must be considered as the informants who gave him historical accounts. Indeed it is very difficult to believe that Herodotus took his information directly on place. Many details in his story seem to prove that he did not have the possibility to access directly to complete and authentic historical documents. For that reason, it is highly possible the Greek historian was forced to trust in accounts of his correspondents. Numerous chronological, historical incoherencies (especially about the yoke of the Medes on the Persians⁵) and anachronisms (the story about the rise to the throne of the first Median king Deiokkes who organized his court in the manner of the Persian) betray stereotypes based on a somewhat light acquaintance about the historical evolution of Persia. Also, the existence of passages of different nature, real historical and purely narrative, show undoubtedly that efforts were made to gather different traditions together in a continuous historical framework according to the traditional Greek perception of the history. For Helm, the

⁴ HELM (1981); SANCISI-WEERDENBURG (1988 and 1994); KIENAST (1999).

⁵ This yoke is now definitively considered as a Persian invention coming from the time of Cyrus (KIENAST (1990), p. 62 and 64; ROLLINGER (1999), p. 118-121 and p. 127-134). Nevertheless we are surprised to find this anachronism in the Herodotus' *Medikos Logos*.

Herodotus' story depicts a sort of saga of national liberation in which events and heroes are grouped in a continuous chronological but artificial framework⁶. In his efforts to reject the truth of the information, he stated that the *saga* was directly passed on to the Greek historian and simply reported by him without paying much attention en cautions. Of course, this opinion may be excessive even the reliability of some parts of his *Medikos Logos* are really doubtful and obviously anachronistic. Indeed the description of the Median state clearly reflects the organisation of the later and well-known Persian empire. If the honesty of the historian could not be dismissed some passages of the text give the impression to be reported to make the story more attractive.

Unfortunately for us, this historical patchwork of the Median period doesn't correspond to the accounts on the Medes given by the historical written Assyrian and Babylonian sources from the end of 8th to the middle of the 6th century BC. Helm severely criticized all the attempts to compare events coming from these sources and those cited by Herodotus. He pointed out the absence of any possibility to bound one and another source by setting a common chronology⁷. Indeed, on the chronological level the *Medikos Logos* rise serious problems when using the years of the reigns as given by Herodotus. However it's beyond the aims of this study to present them here⁸.

Whatever the origins of the sources, a careful lecture of these two types of sources reveals that some passages in the Herodotus' text sound as echoes of ancient historic events. Many words and formulations that could appear something strange, enigmatic or even perplexing to the reader seem to bear traces of some far-off historical facts. The difficulty is that these historical clues or signs are deeply hidden under the course of the narrative developments of the story.

Curiously, the majority of the parallels we can propose here concern precisely the reigns of the two last kings of the Herodotus' list, Cyaxares and Astyages. For these two rulers, the Herodotus' report seems more trustworthy and reliable than the stories about the former reigns of his *Medikos Logos*. Indeed the Babylonian sources fit very well with some events mainly happened during the reigns of Cyaxares and Astyages as well⁹. However, we have to point out the great difficulties caused by the oral tradition in its role of passing on the historical information. With the Herodotus' story, the reality of this problematic may find its best illustration. Whatever the critical look we can have at the Herodotus' text, we have not to forget that most probably he was forced to rely to his informers to obtain information surely not translated

⁶ HELM (1981), p. 81 and 88.

⁷ HELM (1981), p. 85.

⁸ We invite the readers to consult the works of HENIGE (2004) and SCURLOCK (1990). See our bibliography.

⁹ SANCISI-WEERDENBURG (1994), p. 51-52; LIVERANI (2003), p. 5.

directly by himself. Did these sources were of good or poor quality, partial or complete, reliable or erroneous? How to know? Unavoidably, Herodotus was alone to judge and he had to gather all of these in a uninterruptedly textual but intelligible story.

We agree very much the opinion of H. Sancisi-Weerdenburg who asserted that it is not unlikely that an oral tradition may have kept some traces of true historical events¹⁰. However these clues may be hidden by the use of words and the development of thoughts and ideas that make the story interesting, pertinent or simply presentable.

The difficulties may be still more important if the subjects and topics gathered during a limited span of time were historically unrelated between them, of different versions or if they proved to be incomplete and hence of restricted interest. How was it possible in those conditions to enable him to reconstruct step by step a structured history of the Medes with more precision?

However we have to bear in mind that without these sources even if they are imprecise and incomplete, it would have been impossible for the Greek historian to produce with some accuracy a comprehensive history about kings, people and events that has been passed away for more than 150 years before he began to write. We have to take in mind that the *Medikos Logos* has been written to introduce the story of the Achaemenid dynasty.

If we dismiss the work of Ctesias considered as not very reliable and some brief or mundane mentions by Greeks authors¹¹, Herodotus is the unique writer to have worked on the history of the Medes and on their dynasty. Also he is the unique author to have spoken about a Median empire¹².

Therefore this is not the unique source about the existence of this people. Information about the Medes (under the name of *Mada'a/Mada/Madaya*) may be come across many Assyrian military campaign's reports and also in some Babylonian chronicles from the 8th century to the 6th century BC. A comparison with the Greek text would have been very interesting, but we have to recognize unfortunately these sources don't offer enough detailed information about the Median homeland, neither the nature of the political structure of the Medes, nor their cities, language and rulers¹³. Unfortunately, through these meagre accounts the Medes

¹⁰ SANCISI-WEERDENBURG (1994), p. 42.

¹¹ See Tuplin and his study about the references of the Medes in the Greek literary sources (TUPLIN (1994), p. 237-244).

¹² His work was considered as a true historical report until the work of Helm (1981) who was the first to develop multiple arguments against the Herodotus' version of the history of Persia before Cyrus. The Median Empire has been for long time considered without any critical reflexions or doubts as an anticipation of the Persian Achaemenid Empire. It's a dramatic example of both anachronism and absence of valuable scientific questioning. See SANCISI-WEERDENBURG (1988).

¹³ RADNER (2003), p. 63

seem to have played a distant role in the political history of this troubled epoch. They were considered more as a cluster of groups or tribes of loosely relationships and by no means a true politically structured nation (people)¹⁴.

That the position of the Medes doesn't square with the facts told in the text of Herodotus led and lead till now many scholars to consider the Herodotus' report as a pure literary imagination devoid of any historicity¹⁵. Others like Brown and Genito or Sancisi-Weerdenburg prefer to consider the work of the Greek author as a narrative adaptation of different stories coming from an oral tradition¹⁶. If so, we prefer to speak about a constructed gathering of different and uneven sources.

The difficulty for any researcher is to find his way between these two points of view reflecting two significant differences of analysis. Nevertheless, we preferred to choose the method of a careful and meticulous reading of the *Medikos Logos* where are told the events and the deeds of the Median kings. Whatever the sources gathered by Herodotus, by no means they could allow to an historian to create a work based only on a freely inspired interpretation or imagination. We have no right to doubt about the honesty of the writer. His *Medikos Logos* should contain traces and indications of historical events that would allow us to reconstruct at least some short fragments of the history of the Medes. For that reason and to put these evidences to light, we have to pay a great attention to the text itself to establish connexions with events reported in the Assyrian and Babylonian sources.

The problem is the difference of the nature of the Greek text and the ancient written sources. We have to recognize that many of the events developed by Herodotus as major ones do not have been reported at all in the Assyrian and Babylonian sources. We have to suspect that some of them to have been chosen with the hope to enhance the interest of his story. Maybe these circumstances come across when somebody has to work with a bulk of dispersed and unconnected accounts.

Conversely, we noted from our own observations that Herodotus had correctly reported the gap that existed between the fall of the Assyrian Empire and the rise of Cyrus quoted historically as the beginning of the Achaemenid Empire. The Greek historian wrote: "*The Assyrians had been masters of upper Asia over a*

¹⁴ Recently, Lanfranchi has pointed out some very interesting historical parallels about names given to some populations. He cited in his article that a great amount of people were known under a generic (standard) name originally given by highly developed cultures like Italians for the Greeks, Germans for the Romans and others... The name of Medes could be given condescendingly and mockingly by the Assyrian to a group of people or societies living with a modest and insignificantly organized political administration (LANFRANCHI (2003), p. 92-96)

¹⁵ HELM (1981), p. 87-88

¹⁶ BROWN (1988), p. 85-86; GENITO (1995), p. 113-114 (see also Addenda); 2005; SANCISI-WEERDENBURG (1994), p. 42-43.

period of five hundred and twenty years, when the Medes set the example of revolt from their authority. They took arms in the cause of liberty and fought with such gallantry that they shook off the Assyrian yoke and became a free people. Their lead was followed by the other nations within the Assyrian empire, until every people in that part of the continent had won its independence... (H. I, 96)¹⁷. In his report, he gave the total number of years of each of the four reigns of the Median dynasty that lasted 150 years¹⁸.

If we accept the chronological sequence given by Herodotus, the so-called *Herodotean chronology*, the first king of the Median dynasty began his reign in the year 700. Beyond this round number, the date proposed here seems plausible. Indeed, the reign of King Sargon II (720 - 705) represents the peak of the Assyrian military campaigns in the North and Central Zagros¹⁹. During his reign Assyria tried to ensure the control on territories and cities against the military threat caused by mighty Kingdom of Urartu. The accounts of these Assyrians expeditions noted the Median as aggressive tribes but the lack of unite make them of less importance for the Assyrian. However after the reign of Sargon II, the written documents show a continuous decrease of the Assyrian political influence in this mountainous region. It seems that the situation is now mainly due to pressure of the Medes.

We have already pointed out that some passages cited in the *Medikos Logos* can conceal traces of real historical facts. It's noteworthy that these events concern for the most part the collapse of Assyria or the immediate period when the new Babylonian kingdom took over its succession. It seems that Herodotus has been

¹⁷ The English translation of the Greek source is due to A. de Sélincourt.

¹⁸ Once again the Herodotus' work produce a controversial debate about his chronology. Scurlock proposed two possible chronologies for the Median dynasty and its four kings according the option to add up (or not) the 28 years of the Scythian yoke to the 40 years reign of Cyaxares (SCURLOCK (1990)). Henige rejected the two chronologies arguing that the Herodotus' count of years is devoid of any historical reality (HENIGE (2004)).

The only absolute chronological date is given by the year 585 during which appeared a great eclipse of the sun. This astronomical event, recorded by the Babylonian Magi, took place during the reign of Astyages and some years before his defeat before Cyrus. The Babylonian sources confirm the date of this victory by a sort of "count-down" whose explanation is beyond the limits of this article.

The four reigns of the Median dynasty are traditionally defined as: Deiokes (700-647) – Phraortes (647-625) – Cyaxares (625-584) – Astyages (584-550).

¹⁹ The main goal for the Assyrians was to ensure and secure a continuous long distance trade to import horses and other strategic materials (wood, metal...) in Assyria. During the time the political effects of the military control transformed the Zagros region in a real Assyrian monopoly (TOUROVETS (2010)). The establishment of many trading centres (the *karni*) and four controlled provinces (during the reign of Sargon II: 721-705) has to be considered as a secondary task. This was only justified by the instability and the political weakness of the political and administrative organisation of the people with which the Assyrian were in contact (BROWN (1986), p. 111-112; LANFRANCHI (2003), p. 95-97; TOUROVETS (2010), p. 60-62).

informed more precisely about the political situation. Indeed the reigns (and the deeds) of Cyaxares and Astyages are more developed even we can not avoid the narrative style in the description of the events. Cyaxares is told to have defeated definitively the Assyrians and ruined their capital Nineveh (H, I, 103). Unfortunately the written documents that should come from any royal Assyrian chancellery and describing events dated of these last years (and the fall) of the Assyrian Empire are till now missing. The source of Herodotus, the chronological coincidence and the absence of any Assyrian document led many scholars to imagine the possibility that during this period of political confusion a outbreak of a Median centralised state took place. Indeed, the historical chronology places the fall of Assyria at the very end of the 7th century BC., a period, which coincides with the reign of Cyaxares²⁰.

We have to recognize that any attempt to establishing real, objectives and fully detailed historical parallels between a narrative text like the one proposed by the Greek historian and historical records like the campaign's accounts, can not give us anything else than a desperately few number of similarities.

According to the opinion of Liverani²¹ the text of Herodotus mentions only two events that could (directly) find their equivalent or counterpart in the Assyrian and Babylonian sources. These are the Cyaxares's attack on Nineveh and the surrender of the Astyages' Median army to Cyrus.

For us instead, the *Medikos Logos* can reveal much more. In Herodotus' account Cyaxares is said to have command the attack on Nineveh (H.I 103). This event is duly confirmed in the Nabopolassar Chronicle where the Median King appears at the most as a commander of the Umman-Manda bands²², a name already used in the written documents to design the bulk of the enemies of Assyria coming from the mountainous regions and among them the Medes. The historical chronology agrees with the Herodotean one. If the fall of Assur (and other cities not always mentioned) must have happened in the very end of the 7th century BC (most probably in 612) the reign of Cyaxares, which lasted between 625 and 585 (Herodotean chronology) seems to

²⁰ It's worthy to say that we have to take some cautions about the names of the Median Kings given by Herodotus. Some doubts remains till now since some former studies have proposed to establish parallels between them and those we can encounter in the Assyrian and Babylonian sources. However careful analysis of these occurrences based mainly on a firm historical chronology, have proved that the resemblances if not ambiguous or doubtful are purely fortuitous and must be rejected.

²¹ LIVERANI (2003), p. 5-8

²² Grayson supposes that for an unknown reason the scribe made a graphical fault by replacing the sign *ma* by *man*. This fault has been reported directly by the sculptor on the stele (GRAYSON (1975), p. 90-96 – Chronicle n°3). In the sources, the term Ummân(i) Manda/Mada seems to mean troops or armed bands of warriors and maybe a majority of them are seen as Medes at this epoch.

suit very well and to allow us to consider the king as the conqueror of the Assyrian city.

Even if the Median troops under the command of Cyaxares succeeded alone or not in the capture of Nineveh, at least we have to recognize the existence at this epoch of an organized force described as the Medes. The Herodotus' report establishes clearly a link between the development of this Median military force and the reign of Cyaxares who is said to have re-organised his army (H.I 103). The Greek historian seems to consider this event as representative of the great difference that distinguish his reign from the two former ones.

Of course the yet unexplained apparent disappearance of any written Assyrian sources at the same time increases the likelihood for the emergence of a centralized Median state during these years. Indeed this reference about the existence of a well-trained and organized army supposes the existence of a stable political power able to control its military forces during this period of troubles and regional disorder. If it is highly possible that Herodotus has been competent to judge about the truthfulness of the information he received, the question is open if he was able to distinguish or to feel changes in the situation of the Medes.

In other words, was he enough and completely informed to be able to link all the events together?

Returning to the Medes, it's not the only clue about major political modifications occurred during the reign of Cyaxares. In the Babylonian sources, the nature of the accounts about the Medes changed completely after the fall of Nineveh. Medes were hereafter considered as mighty enemies even we could not find any mention or allusion to the existence of a real Median state's army. Once again, it is very difficult to propose a suggestion without be stressed by a lot of unexpected questions. Sancisi-Weerdenburg pointed out the minor role of the Median troops in comparison with the efforts brought by the Babylonian State to destroy the Assyrian empire²³.

Recently, Jursa has focused our attention on the Babylonian reports dated of the 6th century BC, which describe territories that were previously in the hands of the Assyrian like North Mesopotamia, Syria and the South-East Anatolia, as under the control of the Neo-Babylonian Empire²⁴. There are no evidences that a sharing out of the ancient territory controlled by Assyria has been established between Babylonia and the Medes.

If we return to the text of Herodotus we can be really surprised to find some passages where are described the situation of conflict that existed between Assyria and the other polities of the Zagros. He seems to make a connection between the rise of the

²³ SANCISI-WEERDENBURG (1988), p. 207.

²⁴ JURSA (2003), p. 173-174.

Cyaxares' military power and a sudden desertion of the allies of Assyria (H, I, 102). In another passage, as an echo of historical events Herodotus tells us that his father named Phraortes succeeded to unite all the Asian people (and forces) under his wing. Some scholars had seen in these accounts the evidence that the Medes already formed if not an empire, at least a centralized state already at the time under the Cyaxares' predecessor. It means that Media conquered, absorbed by union treaties or at least federated a number of polities in the Zagros during the first half of the 7th century BC. According the information given by the Assyrian sources the control of the Zagros was a huge task for the kings of Assyria but we have no precise historical information how Assyria withdrew and lost its former territories. Who were the real winners of the competition? If we follow Herodotus the ancient allies of Assyria abandoned their tutor gradually to fell sometimes later in the hands of a bulimic Median state under a mighty king. Once again questions arise about the reality of such a state. As we have already assessed it doesn't seem that a centralized kingdom of the Medes existed. Is this passage of the story a pure fiction or a literary addition to the story? We don't know. However, in his search to produce a continuous logical development for the history of Media Herodotus probably transferred a glorious event belonging to the Cyaxares reign to enliven a modest and poorly documented reign of his father.

As we have already seen, Herodotus' story does not represent the unique source of documentation about the Medes. Here again we can find some support through the Assyrian written accounts on the growing difficulties for their kings and army to keep the control on the mountainous regions of the Zagros during the 7th century BC. After the reign of Sargon II (in 705 BC), territories once placed under the control of Assyrian governors and very important trade centres on the strategic *Khorassan* road²⁵ ceased to pay tribute²⁶. The so-called Omen texts of Essarhaddon (dated of 672) prove that at that time the eastern border of Assyria was threatened by the military pressure of a number of enemies among them are different groups of Medes²⁷. Documents called *Treaties* (dated of 672) show the deep motivations for Assyria in its search of (new) alliances. Indeed, alliances were concluded

²⁵ The so called *Khorassan* Road is for the Assyrian the main way of penetration in the Zagros. Along its course were placed the most part of the cities, towns and people controlled or encountered by the Assyrians. It is supposed this road followed the line of the modern motorway from Kermanshah to Hamedan (former Ecbatana). Unfortunately the geographical location and the setting of the majority of the names appearing in the written documents are till now conjectural.

²⁶ BROWN (1999), p. 73-74.

²⁷ One of these tribal groups was under the leading of a chief named Kashtariti. This one was believed to be the same person as the Median King Pharortes/Fravartish. This assertion was based on the text of Bisutun in which Fravartish a opponent to Darius I is said to have taken the name of Khshatrira which was compared with Kashtariti. (PARPOLA and *al.* (2002): vol 2/II L-N, p. 608, see Kashtaritu)

with different people and cities of the Zagros to hold back this menace.

This policy seems to find an echo in the Herodotus' passage about the yoke on the Medes from the Scythians (H, I 105). Indeed the Scythians invaded Asia from the Caucasus and launched raids near the territory of Assyria since 689. For the Greek historian this episode lasted for 28 years before Cyaxares was able to defeat their king Protothyas²⁸. This invasion is confirmed in the written sources. Also they inform us that the king Essarhaddon of Assyria established a treaty with the Scythians by giving his daughter to the chief named Partatua king of the *Isbkuza* (the name under which the Scythians were known by the Assyrian)²⁹. We have some problems to fix a date for this political agreement. Therefore the end of the reign of Phraortes (in 653 according the *Herodotean chronology*) is marked by the failure to capture Niniveh and resulted in the death of the king (H, I 103). The real and deep nature of this event arise some very important remarks. Indeed one can imagine that if the military and political implications of this event were not so important, Herodotus would simply not have recorded it. Was it really politically significant or not? As the report of the campaign ends abruptly we lack of more information coming especially from the Median camp.

However this failure could be considered as the results of the military assistance of the Scythians troops. However it's clear that no one Assyrian document confirms such hypothesis. If it would have been known by any local governor or chief paying tribute this help could be considered as a proof of the weakness of Assyria. Indeed Assyria could be seen as unable to control Babylonia and Syria and, in the same time, to secure his northern border.

On the other hand, the silence of the Assyrian sources can be highly logical if the vain "Median" assault was seen as a simple raid of some unorganized enemy forces or some audacious tribes. By no means, this attack could be launched neither by a centralized state nor a neighbouring empire. If so, it would have been encountered (and reproduced on many documents) as a triumphal victory by the Assyrian. Though, the silence of the documents proves the contrary. It means that at that time Media was not the mighty state that Herodotus tries to make us believe. Obviously Herodotus derived from the reality by transforming what appears to be a simple raid as a great performance of a king. As we have already seen, by no means Phraortes who is said to have reigned

²⁸ This invasion seems to have left no direct archaeological traces even some triangular-shaped arrow-heads attributed to the Scythians have been discovered in a burned layer in the famous citadel of Ziwiyeh (GENITO (2005), p. 328 ; MO'TAMEDI (1995), p. 143-170).

²⁹ Here we point out the similarity of the names borne by the chief of the Scythians in the two texts.

between 647 and 625, could be seen as the king who commanded the united Medes against Assyria.

In some Babylonian documents like the so-called *Chronicle of Nabopolassar*, dated from the year 614, the fall of Nineveh (also with other cities like Arrapha and Assur) was reported but contrary to the story told by Herodotus, Cyaxares (who is named here Umakishtar) doesn't appear as the king of the Medes but only a sort of commander of little structured and loosely united bands. Much more, Cyaxares is considered in this document as an ally or a sort of assistant of the Babylonian troops³⁰. Here the Herodotus' account seems to deviate seriously from the political reality.

Two Babylonian texts report the submission of the Median army to Cyrus in 550 BC, the above mentioned *Chronicle of Nabonidus* and the *Inscription of Nabonidus*, which was engraved on a stele placed in the temple of Harran³¹. These sources are considered as bearing clear similarities with what is told in the *Medikos Logos* (H.I 123-128). Astyages who appears under the name of Ishtumegu, is said to have been betrayed by his army, which joined the Persian forces of Cyrus³². It's very worthy to note that in the Babylonian texts Ishtumegu and Umakishtar (Cyaxares) are neither cited as chief-commanders of the Median forces (an organized army?) but as kings of the Medes. Unfortunately we are not informed about the political preamble of what seems to be an internal or dynastic war and the reason that could explain this final clash between the two members of the same family³³. If the event is likely to have happened, the Herodotus version in which he introduced the Median army commander in chief Harpagus may represent a much-romanced reworked adaptation (H.I 108-129). However the difference of the function between Harpagus and Astyages suits better with the historical sources where it's told that the military forces were only commanded and led by the great commander of the army and never by the king himself³⁴.

If the Babylonian *Chronicle of Nabonidus* agree with that Astyages first have attacked the Persian forces, how to explain however that the Median empire really existed in the form described by Herodotus? This question could be arisen when the Greek historian try to explain the victory of Cyrus by the reversal

³⁰ Lines 59-64 of the *Chronicle of Nabopolassar* (see GRAYSON (1975), p. 90).

³¹ This inscription is now considered as less reliable than the *Chronicle of Nabonidus* because it seems to postdate what it is previously announced for example, the accession of Cyrus to the throne. See SCHAUDIG (2001), p. 514-529.

³² *Chronicle of Nabonidus* (II, 1-4). This passage is now considered as an anachronism operated by a scribe during the period of Darius the Great (late 6th century BC or early in the 5th century BC). Cyrus is recognized as king of Anshan (under Elamite cultural influence) and the language of the court during the first Achaemenid kings was without any doubt Elamite.

³³ GRAYSON (1975), p. 106 n°42.

³⁴ *IBID.*, p. 91 and 106.

of the “imperial” army’s attitude? This situation seems very curious in the case of an army of a centralized state. Probably, Herodotus was aware of the lack and the weakness of the historical information he can bring in the report of these events. Instead the highly surprising introduction of the story of the commander Harpagus has been done to form a literary continuum for his readers.

Did Herodotus lie? Did Herodotus overemphasize the information he received from his informants? Maybe he was enough sincere and honest to do not. However, obviously he had to work with different and not connected events. The major critic we can oppose to the Greek historian is to have sought for a historical continuity between the Assyrian and the Achaemenid dynasty. Most probably he felt into the trap searching to please and interest his readers.

However did he have enough time and possibilities to control his sources and to connect them together as an historian has the obligation to do? Instead to criticize too much the Greek historian’s work, we have to turn against the informants who gave him incomplete or non-connected information. The objective of Herodotus was to create an introduction to the following and main story of Cyrus and the Achaemenid. Obviously, the latest was far more interesting for the Greeks.

As a final point of this article, we propose to illustrate the problem of the distortion that could affect every passing on of information from an informant to anybody else. As an example, we choose the very well known description by Herodotus of the fortification walls of the royal city of Ecbatana (modern Hamedan) (H, I 98).

Most probably, Herodotus never visited the city but he was certainly aware how the capital of the Medes was important and great. In the passage concerning the construction of the city and the palace by the first king of the Medan Dynasty, Deiokes, he focuses his description almost exclusively on the ramparts. He notes the city was surrounded by seven concentric and differently coloured walls whom the last one encircled the palace of the king. The walls “*were planned that each successive circle was higher than the one below it by the height of the battlements*”. Obviously this architectural (and urban) description of such a succession of walls seems more fantastic and imaginary than real. It would be very difficult to find a point of view outside a walled city where it’s possible to observe exactly the same panoramic arrangement.

By chance, the British Museum in London owns in its collections an Assyrian palace relief where a multi-lined walled city is depicted in detail with its fortifications³⁵. The artists who were in

³⁵ Wall relief n° WA 124938. Origin: Nineveh, North Palace, Room H, panel 7. Period: around 645-640. (Illustrated in CURTIS and READE (1995), pl. 23 (full color).

charge to produce this image displayed the different walls in overhanging parallel lines showing only their battlements. It results of a succession of battlements placed exactly in the same position as in the Herodotus' description. This very strange connexion between a text and an image is really interesting. We can assert that Herodotus received his information about the walls of the city by someone who has really seen Assyrian reliefs in which cities are depicted in the same way. Unfortunately for Herodotus, his informer did not know or understand the artistic conventions for space and landscape representations on the reliefs, as it was the rule during the Assyrian period.

Through this example we can see that the distortion that could affect any passing down of information may take its origin in the wrong understanding of the document. Herodotus who could not have direct access to the original sources and documents was dependent to the information brought by his informant. Of course, he was limited in his judgements to keep or to reject information about so strange and so unusual things for him.

Bibliography

- S. BROWN, « The Medikos Logos of Herodotus and the Evolution of the Median State », in H. SANCISI-WEERDENBURG (ed.), *Achaemenid History* 3, Leiden, 1988, p. 71-86.
- S. BROWN, « Media and Secondary state Formation in the Neo-Assyrian Zagros: an anthropological Approach to an Assyriological Problem », *Journal of Cuneiform Studies* 38/1 (1996), p. 107-119.
- S. BROWN, « The Collapse of the Neo-Assyrian Empire », *Bulletin of the Canadian Society for Mesopotamian Studies* 34 (1999), p. 70-75.
- J.E. CURTIS – J.E. READE, *Art and Empire. Treasures from Assyria in the British Museum*. Trustees of the British Museum Press, London, 1995.
- B. GENITO, « The Material Culture of the Medes: Limits and Perspectives in the Archaeological Research », in *Scritti dell' Istituto Universitario Orientale di Napoli in Memoria di Alessandro Bausani, Un Ricordo che non si spegne*. Istituto Universitario Orientale. Dipartimento di Studi Asiatici. Series Minor 50, Napoli, 1995, p. 103-118.
- B. GENITO, « The Archaeology of the Median Period: an outline and a Research Perspective », *Iranica Antiqua* 40 (2005), p. 315-340.
- J.-J. GLASSNER, *Mesopotamian Chronicles*, Atlanta, 2004.

- D.F. GRAF, « Medism: the Origin and Significance of the Term », *Journal of Hellenic Studies* 104 (1984), p. 15-30.
- A.K. GRAYSON, *Assyrian and Babylonian Chronicles* (Texts from Cuneiform Sources 5), Locust Valley, 1975.
- P. HELM, « Herodotus's Medikos Logos and Median History », *Iran* 19 (1981), p. 85-90.
- D. HENIGE, « Herodotus' Median Chronology from a slightly different Perspective », *Iranica Antiqua* 39 (2004), p. 239-248.
- M. JURSA, « Observations on the Problem of the Median "Empire" on the basis of the Babylonian Sources », in G.B. LANFRANCHI – M. ROAF – R. ROLLINGER (eds), *Continuity of Empire. Assyria, Media and Persia*, Padova, 2003, p. 169-179.
- B. KIENAST, « The So-Called 'Median Empire' », *Bulletin of the Canadian Society for Mesopotamian Studies* 34 (1999), p. 59-67.
- G.B. LANFRANCHI, « The Assyrian Expansion in the Zagros and the local Ruling Elites », in G.B. LANFRANCHI – M. ROAF – R. ROLLINGER (eds), *Continuity of Empire. Assyria, Media and Persia*, Padova, 2003, p. 79-118.
- G.B. LANFRANCHI – M. ROAF – R. ROLLINGER (eds.), *Continuity of Empire. Assyria, Media, Persia* (History of the Ancient Near East/Monographs 5), Padova, 2003.
- M. LIVERANI, « The Rise and Fall of Media », in G.B. LANFRANCHI – M. ROAF – R. ROLLINGER (eds), *Continuity of Empire. Assyria, Media and Persia*, Padova, 2003, p. 3-12.
- S. PARPOLA *et al.*, *Prosopography of the Neo-Assyrian Empire*, vol. 2, The Neo-Assyrian Text Corpus Project, Helsinki, 2002.
- K. RADNER, « An Assyrian View on the Medes », in G.B. LANFRANCHI – M. ROAF – R. ROLLINGER (eds), *Continuity of Empire. Assyria, Media and Persia*, Padova, 2003, p. 37-64.
- H. SANCISI-WEERDENBURG, « Was there ever a Median Empire » in H. SANCISI-WEERDENBURG (ed), *Achaemenid History* 3, Leiden, 1988, p. 197-212.
- H. SANCISI-WEERDENBURG, « The Orality of Herodotus' Medikos Logos or The Median Empire revisited » in H. SANCISI-WEERDENBURG – A. KHURT – M. COOL ROOT (eds), *Continuity and Change. Achaemenid History* 8, Leiden, 1994, p. 39-55.
- A. DE SÉLINCOURT (transl.), *Herodotus. The Histories*, Penguin Classics, London, 1966 (Revised edition).
- H. SCHAUDIG, *Die Inschriften Nabonids von Babylon und Kyros' des Grossen Samt den in ihrem Umfeld entstandenen Tendenzschriften. Textausgabe und Grammatik* (Alter Orient und Altes Testament 256), Münster, 2001.
- J.A. SCURLOCK, « Herodotus's Median Chronology again? », *Iranica Antiqua* 25 (1990), p. 149-163.

- A. TOUROVETS, « Quand les Assyriens découvrent les montagnes du Zagros. La description d'un monde inconnu », *Acta Orientalia Belgica* 24 (2011), p. 57-75.
- C.J. TUPLIN, « Persians as Medes », in H. SANCISI-WEERDENBURG – A. KUHRT – M. COOL ROOT (eds.), *Continuity and Change, Achaemenid History* 8, Leiden, 1994, p. 235-257.

Anthroponymie iranienne dans la plaine hyrcanienne

Un outil pour étudier la colonisation achéménide ?

Par

Fabrice Bouzid-Adler

Université de Strasbourg

De la victoire de Cyrus en 547 av. J.-C. à celle d'Alexandre en 334 av. J.-C., la Lydie fut intégrée à l'empire achéménide et transformée en satrapie. L'ancienne capitale de Crésus, devenue la résidence des gouverneurs envoyés par le Roi, devint le centre du pouvoir perse en Asie mineure occidentale. Durant les deux siècles que dura cette domination, des populations venues d'Iran s'installèrent dans la région, tant pour occuper le pays que pour tirer parti de ses richesses. Ce phénomène peut être envisagé par divers biais : les auteurs anciens, l'archéologie ou encore l'épigraphie. Cette dernière discipline permet en particulier d'étudier l'onomastique iranienne, très présente en Lydie. Ces noms, de même que les cultes perses, ont depuis longtemps été

considérés comme des indices de la présence de populations installées sous les souverains achéménides. Appliquée tout au long de sa carrière par L. Robert, cette méthode a connu quelques critiques¹. Certes, un nom iranien n'implique pas nécessairement que le porteur est un colon ou un descendant de colons achéménide et encore moins lorsque l'inscription est d'époque tardive. Cependant, lorsque des anthroponymes iraniens sont attestés sur une longue durée dans une région où nous savons, par d'autres sources, qu'elle a été concernée par ce phénomène, il me semble délicat de ne pas les considérer comme des traces laissées par cette communauté ethnique. Le présent article propose de relever les noms iraniens attestés dans une aire géographique précise, connue par les auteurs anciens sous le nom de plaine hyrcanienne².

Une colonie militaire au nord-ouest de Sardes

Enumérant les plaines de Lydie, Strabon mentionne « τὸ Ὑρκάνιον πεδίον, Περσῶν ἐπονομασάντων καὶ ἐποίκου ἀγαγόντων ἐκεῖθεν »³. Ceux-ci sont une ethnie iranienne originaire du sud-est de la mer Caspienne. Ils furent sans doute installés en Lydie par les Grands Rois pour fournir une réserve de soldats dans la province. Bien que les limites exactes de la plaine en question soient toujours discutées⁴, sa situation générale au nord-ouest de Sardes, à la frontière avec la Mysie, semble assurée. Un passage de Tite-Live narrant la marche de l'armée romaine avant la bataille de Magnésie du Sipyle en 189 av. J.-C. évoque non loin de Thyatire⁵. Il est probable que l'implantation de colons hyrcaniens eut lieu dans l'ensemble de la vallée de l'Hyllos ainsi que le long de ses affluents (le Pidasos, le Phrygios et le Lycos). En effet, une cité nommée Hyrcanis est connue aux époques hellénistiques et romaines sur une colline proche de la vallée du Pidasos⁶.

¹ Notamment par N.V. Sekunda dans une suite d'articles traitant de la colonisation achéménide.

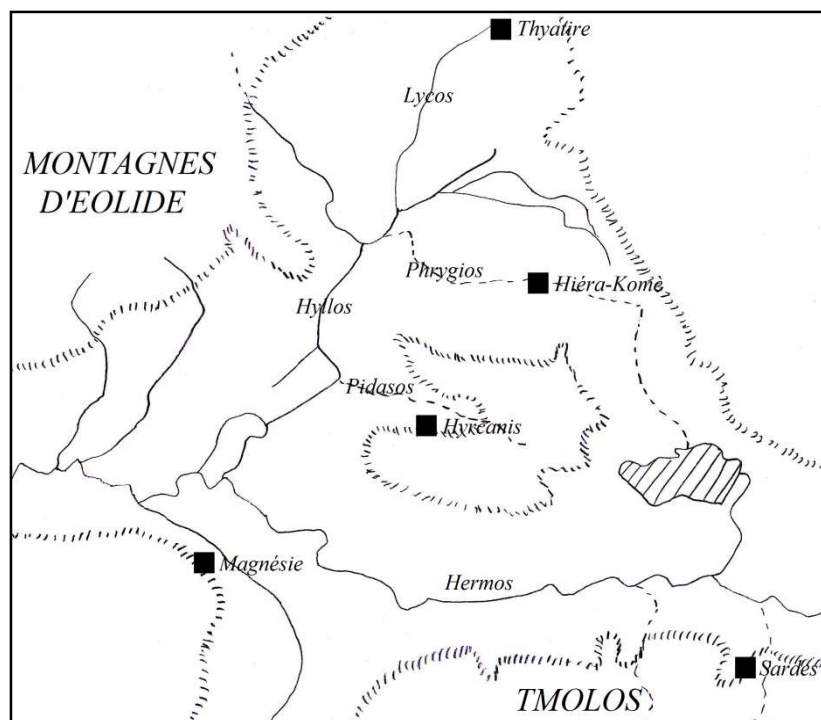
² Ce travail est extrait de mon mémoire de master, intitulé « Noms iraniens en Asie mineure occidentale, un outil pour l'étude de la colonisation achéménide » réalisé sous la direction du Prof. Chr. Feyer (Université de Lorraine).

³ STRABON, *Géographie*, XIII, 4, 13.

⁴ N.V. SEKUNDA, « Achaemenid colonization in Lydia », *Revue des Études Anciennes* 87 (1985), p. 20.

⁵ TITE-LIVE, *Histoire de Rome*, XXXVII, 38, 1.

⁶ L. ROBERT, *Hellenica* VI, Paris, 1946, p. 16-26.



La plaine hyrcanienne

L'importance militaire de cette implantation transparait à travers plusieurs textes antiques. A la fin de l'*Anabase*, Xénophon narre comment les mercenaires grecs attaquèrent la ferme fortifiée d'un riche Perse, nommé Asidatès, installé en Mysie. Celui-ci fut rapidement secouru par diverses troupes conduites par un certain Itaménès. Parmi ces renforts levés à la hâte figuraient, venus de Komania, « Ὑρκάνιοι ἰππεῖς καὶ οὗτοι βασιλέως μισθοφόροι ὡς ὀγδοήκοντα »⁷. Grâce à leur intervention, Asidatès put, temporairement, repousser les attaques grecques. Plus tard, en mai 334, Spithrobatès prit part à la bataille du Granique « Ὑρκανῶν ἰππέων ἡγούμενος »⁸. Dans les deux cas, il y a tout lieu de penser que ce contingent équestre a été levé sur les colons établis dans la région. Un passage d'Elie évoque les chiens de guerres élevés par les Hyrcaniens ainsi que les Magnètes⁹. Une telle association me semble suggérer un contexte micrasiatique. Dès lors, il est probable que la plaine hyrcanienne fut concernée par ce genre d'élevage. Quoi qu'il en soit, il s'agit clairement ici d'une colonisation militaire ce que suggère également la position stratégique d'Hyrcanis, surplombant la vallée. L'onomastique conserve quelques exemples de noms iraniens dans cette région essentiellement autour de Hiéro Césarée et de Magnésie. Toutefois, il y a tout lieu de songer que ces attestations se multiplieraient si étaient effectuées des fouilles régulières. Notons immédiatement que ces documents sont pour la plupart très tardifs.

⁷ XENOPHON, *Anabase*, VII, 8, 15.

⁸ DIODORE, *Bibliothèque historique*, XVII, 19, 4.

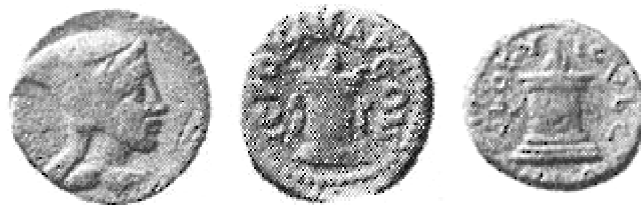
⁹ ELIEN, *La personnalité des animaux*, VII, 38.

Hiéra-Komè

Sur une colline proche de l'actuel village de Sazoba s'élevait dans l'antiquité la cité de Hiérocésarée¹⁰. Autrefois appelée Hiéra-Kômé, le 'Village Sacré', elle fut rebaptisée en l'honneur de Tibère qui encouragea la reconstruction de la ville après le séisme de l'an 17 de notre ère. Les auteurs anciens, tel Pausanias, nous ont laissé des attestations d'un culte d'Artémis Persique dans cette cité.

« Il y a chez les Lydiens que l'on appelle persiques des sanctuaires dans la cité nommée Hiérocésarée et à Hypaipa. Dans chacun de ces sanctuaires se trouve un bâtiment et à l'intérieur de ce bâtiment, un autel avec de la cendre dessus, mais cette cendre n'a pas la couleur du reste de la cendre. Un mage entre dans le bâtiment, apporte du bois sec sur l'autel commence par se poser une tiare sur la tête, puis invoque je ne sais quel dieu en faisant des incantations barbares et nullement intelligible pour des Grecs ; il fait ces incantations en les choisissant dans un livre. Et alors, sans feu, de lui-même, le bois s'enflamme et une flamme éclatante s'en échappe et brille »¹¹.

Il semble que l'auteur a eu l'occasion d'assister à un rituel iranien typique célébré par un mage. Les monnaies de la cité apportent un témoignage sur ce culte d'Artémis. La déesse, omniprésente parmi les types, apparaît sous une forme hellénisée. Pourtant, certaines émissions montrent des éléments culturels clairement iraniens tels que la tête d'un mage coiffé de la tiare ou un pyrée.



Types monétaires d'Hiérocésarée relatifs au culte iranien¹²

Sous le règne de Tibère, le Sénat fut chargé de vérifier les droits d'asylie des différents sanctuaires. Selon Tacite « Hierocaesarienses exposuere, Persicam apud se Dianam, delubrum rege Cyro dicatum ; et memorabantur Perpennae, Isaurici multaue alia imperatorum nomina qui non modo templo sed

¹⁰ Le site fut identifié en 1886 par A. Fontrier (in A. FONTRIER, *Μουσείον τῆς Εὐαγγελικῆς Σχολῆς* 6, Smyrna, 1886, p. 29-38).

¹¹ PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, V, 27, 5-6 (traduction CUF). Il l'évoque également au sujet du portrait d'Adraste placé devant le temple (IBID., VII, 6, 6).

¹² FR. IMHOOF-BLUMER, *Lydische Stadtmiünzen*, Leipzig, 1897, Pl. 1, n° 3, 15, et 21.

duobus milibus passuum eandem sanctitatem tribuerant »¹³. Une borne marquant la limite de cette asylie, a été retrouvée. Elle porte l'inscription Ὄρος / ἱερός / ἄσυλο[ς] / [A]ρτέ[μι]-/[δος] signifiant 'Borne sacrée de l'asile d'Artémis'. L'argument des députés de Hiérocésarée selon lequel le temple daterait de Cyrus est intéressant car on pourrait en déduire que l'installation de colons dans la plaine hyrcanienne a débuté au VI^{ème} siècle. On peut pourtant en douter : tout d'abord, les députés avaient tout intérêt à placer l'origine du sanctuaire à une époque lointaine et sous le patronage d'un souverain célèbre. De plus, si l'implantation date du règne de Cyrus, pourquoi n'avons-nous d'attestations de cavaliers hyrcaniens que sous Artaxerxès II ? Leur absence au début du V^{ème} siècle est déterminante : on ne comprend pas que les secours de Sardes lors de l'attaque ionienne de 498 av. J.-C. soit venus de Cappadoce plutôt de la plaine hyrcanienne plus proche. Sans doute faut-il conclure que cette implantation (ainsi que la fondation du sanctuaire d'Artémis Persique) est postérieure au règne de Cyrus. Peut-être faut-il plutôt placer ces événements après les guerres médiques et la perte de l'Ionie, dans le cadre du renforcement de la satrapie de Sardes.

Inscription des sacrilèges

Inscription trouvée en 1961 à Ephèse et qui provient peut-être de l'Artémision. Elle est gravée en *stoichedon* sur un bloc de marbre gris bleu brisé dans sa partie droite. Elle est désormais exposée dans la cour du musée de Selçuk (Inv. 1631). 136 x 56-60 x 13 cm. Hauteur des lettres d'environ 1 à 1,2 cm. Datation : dernier quart du IV^{ème} siècle av. J.-C.

Editions : F. EICHLER, « Die österreichischen Ausgrabungen in Ephesos im Jahre 1961 », *Anzeiger der Österreichischen Akademie der Wissenschaften* 99 (1962), p. 50-52 ; D. KNIBBE, « Ein religiöser Frevel und seine Sühne : Ein Todesurteil hellenistischer Zeit aus Ephesos », *Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Institutes in Wien* 46 (1964), p. 175-182 ; *Bulletin Epigraphique*, 1965, n° 342 et 1981, n° 433 ; H. WANKEL, *Die Inschriften von Ephesos*, Wien, 1979, n° 2 ; O. MASSON, « L'inscription d'Ephèse relative aux condamnées à mort de Sardes (I. Ephesos 2) », *Revue des Etudes Grecques* 100 (1987), p. 225-239 ; D. MCCABE – R.N. ELLIOTT – A. HILTON – C. REDMOND, *Ephesos Inscriptions. Texts and list*, Princeton, 1991, n° 572.

Etudes et commentaires : *Bulletin Epigraphique*, 1963, n° 211 and 1965, n° 342 ; F. SOKOLOWSKI, « A new testimony on the cult of Artemis of Ephesus », *Harvard Theological Review* 58 (1965), p. 427-431 ; *Bulletin Epigraphique*, 1966, n° 369 ; L. ROBERT, « Sur des inscriptions d'Ephèse. Fêtes, Athlètes, Empereurs, Epigrammes », *Revue de Philologie* 41/1 (1967), p. 32-36 (= *Opera Minora Selecta* 5, 1989) ; *Bulletin Epigraphique*, 1967, n° 498 ; H. WANKEL, « Die Bekanntmachung des Todesurteils in der ephesischen Inschrift Inv. 1631 », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 24 (1977), p. 219-221 ; G.M.A. HANFMANN, « The Sacrilege Inscription : the ethnic, linguistic, social and religious situation at Sardis at the end of the Persian Era », *Bulletin of Asia Institute* 1 (1987), p. 1-8 ; P. BRIANT, « Alexandre à Sardes » in *Alexander the Great. Myth and reality, Annalecta Romani Instituti Danici* Suppl. 21 (1993), p. 1-15 ; *Histoire de l'empire perse*, Paris, 1996, p. 722-723, 1035 et 1068.

¹³ TACITE, *Annales*, III, 62.

Οἱ προήγοροι ὑπὲρ τῆς θεοῦ κατε[δι]-
 κάσαντο θάνατον κατὰ τὴν προγο[α]-
 φὴν τῆς δίκης ταύτην· ὅτι θεωρῶν
 ἀποσταλέντων ὑπὸ τῆς πόλεως ἐπ[ι]
 5 χιτῶνας τῆι Ἀρτέμιδι κατὰ τὸν νό]-
 μον τὸμ πάτριον, καὶ τῶν ἱερῶν κα[ι]
 τῶν θεωρῶν παραγενομένων εἰς Σ[άρ]-
 δεις καὶ τὸ ἱερόν τῆς Ἀρτέμιδος
 τὸ ἰδρυμένον ὑπὸ Ἐφεσίων τὰ τε ἱ[ερὰ]
 10 ἠσέβησαγ καὶ τοὺς θεωροὺς ὕβρι[σαν·]
 τίμημα τῆς δίκης θάνατος.
 κατεδικάσθη δὲ τῶνδε·

Suit la liste des condamnés dont :

1. 41-42 Σισινεω τοῦ Ευμανεω τοῦ ἐξ Ἱερῆς
 Κώμης·

Les défenseurs agissant pour la déesse, conformément à l'assignation au procès, ont réclamé des condamnations à mort. Attendu qu'après l'envoi [à Sardes] de théores par la ville, au sujet des tuniques pour Artémis, suivant l'usage ancestral, et qu'après l'arrivée des objets sacrés et des théores à Sardes et au sanctuaire d'Artémis - celui qui fut fondé par les Ephésiens - [des gens] ont commis des sacrilèges sur les objets sacrés et ont maltraité les théores, le verdict du procès est la mort. On a condamné les hommes que voici :

Suit la liste des condamnés dont :

1. 41-42 Sisinès fils d'Eumanès, celui de Hiéra
 Kômé.¹⁴

Le contexte de cette inscription est assez clair. En vue d'une fête consacrée à Artémis d'Ephèse, une théorie vint à Sardes au sanctuaire consacrée à la déesse suivant un usage ancien. Mais les théores furent pris à partis et molestés par des habitants de la capitale lydienne. Les coupables furent ultérieurement condamnés à mort par les tribunaux de Sardes sur l'accusation d'ambassadeurs éphésiens. Cette inscription d'Ephèse conserve les noms des quarante-cinq Sardiens s'étant rendus coupables de sacrilège envers la théorie. Cinq noms de cette liste sont d'origine iranienne. Parmi eux, aux lignes 41-42, un certain « Sisinès, fils d'Eumanès, celui de Hiéra Komè ». Les deux hommes résident

¹⁴ Cette traduction est empruntée à O. MASSON, « L'inscription d'Ephèse relative aux condamnées à mort de Sardes (I. Ephesos 2) », *Revue des Etudes Grecques* 100 (1987).

dans un village de la plaine hyrcanienne. Toutefois, il convient de relever la précision « celui de Hiéra Komè » qui, à mon sens, indique qu'un autre Sisinès, fils d'Eumanès résidait probablement à Sardes. Cette inscription est importante car, étant datée du dernier quart du IV^{ème} siècle av. J.-C., elle nous offre la seule attestation de nom iranien dans la plaine hyrcanienne contemporaine de l'empire.

Dédicace d'Athénodôros fils de Mithrès

Inscription trouvée par A. Fontrier en 1886 sur une colonne de 20cm de diamètre à Sazoba. Datation : époque romaine.

Editions : A. FONTRIER, *Μουσείον τῆς Εὐαγγελικῆ Σχολῆς* 6, Smyrna, 1886, n° 508 ; P. FOUART, « Exploration de la plaine de l'Hermus par M. Aristote Fontrier », *Bulletin de Correspondance Hellénique* 11, 1887, n° 14 ; *Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes* IV, n° 1309 ; *Tituli Asiae Minoris* V, 2, n° 1250.

Ἀθηνόδωρος
Μιθρήους
τοῦ Κράτητος
ἱερεὺς γενομέ-
5 νος Ῥώμης
Ἀπόλλωνι Παιᾶνι.

Athénodôros fils de Mithrès fils de Kratêtos, ayant été prêtre de Rome, (a consacré ceci) à Apollon Péan.

Cette inscription est une dédicace faite par un dénommé Athénodôros au dieu guérisseur Apollon Péan. L'objet consacré n'est pas précisé mais, l'inscription étant gravée sur une colonne, on peut supposer que le dédicant a offert un portique ou un élément architectural analogue. Peut-être s'agit-il d'un homme issu d'une famille d'origine iranienne (ce que suggère le nom de son père) en cours d'hellénisation. Lui-même porte un nom typiquement grec et il occupe une fonction sacerdotale liée à la domination romaine.

Nikêtès fils de Mithrès

Partie inférieure d'une base de marbre ornée d'une moulure trouvée à Sazoba. La partie supérieure de l'inscription manque. 75 x 55 x 53 cm. Hauteur des lettres : 2 cm. Datation : époque impériale.

Edition : P. HERRMANN – H. MALAY, *New documents from Lydia*, Wien, 2007, n° 14.

Base trouvée à Sazoba¹⁵

[- - -]
 ΟΥ Με[ν]εκ[ράτου ? - - -]
 Ξυστάρχην ἀγ[ώνων τῶν ἐν]
 Περγάμῳ διὰ τε τὰς [ιδίας]
 αὐτοῦ καὶ παντὸς το[ῦ γένους]
 5 εἰς τὴν πατρίδα εὐεργ[εσίας]
 τε καὶ φιλοτεμίας
 ἐπὶ ἀρχόντων Μενάνδ[ρου]
 τοῦ β' τὸ β' καὶ Γαίου β' Τ[. .]
 καὶ Ἀρτ[ε]μιδώρου τοῦ Διο[γέ]-
 10 νους
 προνοησαμένου Νικήτου
 τοῦ Μίθρου

(... a honoré ...) fils de Ménékratès, xystarche des concours à Pergame, en raison ses bienfaits personnels et de ses prodigalités ainsi que de ceux de sa famille envers la patrie. (Fait) sous l'archontat de Ménandros fils de Ménandros pour la seconde fois, Gaius fils de Gaius pour la (...) fois¹⁶ et Artémidôros fils de Diogénès. Nikètès¹⁷ fils de Mithrès ayant veillé (à l'érection de cette statue).

Cette inscription et la statue, qui était érigée sur cette base, honorent un citoyen ayant exercé la charge de xystarche lors de concours pergaméniens (sans doute les Niképhoria). Il était chargé du bon déroulement des entraînements sous le portique de la palestra (appelé le "xyste"). Deux informations importants manquent : l'anthroponyme complet de ce notable dont nous ne connaissons que le patronyme et le nom de la cité qui honore l'un ses siens. Le

¹⁵ P. HERRMANN – H. MALAY, *New documents from Lydia*, Wien, 2007, Fig. 14 (avec l'aimable autorisation de The Austrian Academy of Sciences).

¹⁶ Je suis ici l'hypothèse de Hermann-Malay selon laquelle il faudrait restituer l. 8 : Γαίου β' τ[ὸ] (nombre).

¹⁷ Un nominatif en Nikètās est également envisageable.

lieu de découverte laisse supposer qu'il s'agirait de Hiérocésarée. Cette inscription nous intéresse pour le patronyme, Mithrès, de Nikètas (ou Nikètès ?) qui a été chargé de l'érection du monument.

(...) fils de Mithrès à Akselendi

Inscription funéraire trouvée à Akselendi à l'est de Hiérocésarée. Il s'agit de la partie droite d'une plaque de marbre désormais conservée au musée de Manisa. 46 x 31 x 17 cm. Hauteur des lettres : 2 cm. Datation : époque impériale.

Edition : P. HERRMANN – H. MALAY, *New documents from Lydia*, Wien, 2007, n° 16.



Inscription trouvée à Akselendi¹⁸

[- -] Μιθρέους Σα[.]
 [- - ν]ός κατεσκεύα-
 [σε τ]ὸ μνημεῖον ἀν-
 [τῶ καὶ γ]υναικὶ καὶ ἐκ-
 5 [γόνοις α]ὐτοῦ καὶ γο-
 [νεῦσι]ν μνείας ἔνε-
 [κεν· μη]δενὸς ἔχον-
 [τος ἐτ]έρου ἐξουσιαν
 [- - ε]ἰσενενκεῖν· εἰ
 10 [δὲ μή, δό]τω Καδουκωμη
 [- - πρ]οστιμῶ *, ἀφ'.

(...) fils de Mithrès de Sa(...) a construit ce tombeau pour lui-même, son épouse, ses descendants et ses parents, pour conserver leur mémoire. Personne d'autre n'a le droit d'y déposer un corps ; sinon, qu'il paye au village de Kados une amende de 1500 deniers.

¹⁸ P. HERRMANN – H. MALAY, *New documents from Lydia*, Wien, 2007, Fig. 16 (avec l'aimable autorisation de The Austrian Academy of Sciences).

Le propriétaire de cette tombe est mal connu. D'une part, nous ne connaissons que le nom de son père, Mithrés, et son propre anthroponyme est perdu. La graphie Μιθρέους est particulière : on attendrait plutôt Μιθρήους. Faut-il y voir une erreur du lapicide, ce qui est fort probable, ou bien une variante locale de cet anthroponyme ? Dans le doute, je conserverai l'orthographe de l'inscription sans la corriger. D'autre part, l'ethnique du défunt est lacunaire : Σα[- - ν]ός. P. Herrmann et H. Malay proposaient deux restitutions possibles : Σαρδιανός et Σαϊττηνός soit les villes de Sardes et Saïttai. Trouver la sépulture d'un sardien près de Hiérocésarée n'aurait en effet rien d'incongru.

Les environs de Magnésie du Sipyle

A l'autre extrémité de la plaine hyrcanienne se trouvait la cité de Magnésie adossée au mont Sipyle. Celle-ci semble avoir connu, dans ses environs, une implantation iranienne qui se comprend aisément. En effet, de même qu'à Sardes ou à Hiérakomè, il s'agissait d'occuper les hauteurs afin de surveiller les plaines alentours. Le Sipyle avait une importance stratégique majeure pour défendre l'entrée de la vallée de l'Herme contre un agresseur venu du littoral égéen. Un relief funéraire gréco-perse, maintenant exposé au musée de Manisa (N° Inv. 3389), semble corroborer l'existence d'une présence iranienne à vocation militaire dans la région. On y observe un cavalier brandissant sa lance (ou un javelot représenté de manière disproportionné ?) et un homme, vêtu à la manière mède, armant un arc lors d'une chasse. Deux des trois principaux idéaux aristocratiques perses cités par Hérodote et Strabon sont donc omniprésents : 'monter à cheval' et 'tirer à l'arc'¹⁹. En revanche, seules trois attestations de noms iraniens ont pu être réunies ici. Toutes sont d'époque hellénistique ou romaine, comme la plupart des inscriptions magnètes. La découverte de documents plus anciens permettrait peut-être d'augmenter le nombre d'attestations.

¹⁹ HERODOTE, *Histoires*, I, 134 ; STRABON, *Géographie*, XV, 3, 18. Le troisième idéal est de 'dire la vérité'. Ils sont mentionnés au sujet de l'éducation que reçoivent les adolescents perses.

Stèle gréco-perses trouvée près de Magnésie²⁰

Les Perses d'Omanès à Palaimagnésie

Longue inscription de cent-huit lignes trouvée à Smyrne. Elle se compose de trois documents distincts : un décret de Smyrne relatif au traité avec Magnésie du Sipyle (l. 1-33), le traité entre les deux cités (l. 34-88) et un décret de Smyrne concernant les soldats de Palaimagnésie non-concernés par le traité (l. 89-108). Seul le troisième texte sera traité ici. Datation : 243 av. J.-C.

Editions (de l'ensemble de l'inscription) : *Corpus Inscriptionum Graecarum*, n°3137 ; T. IHNKER, *Die Inschriften von Magnesia am Sipylus*, Wien, 1978, n° 1 ; *Orientis Graeci Inscriptiones Selectae*, n° 229 ; H.H. SCHMITT, *Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 338 bis 200 v. Chr.*, München, 1969, n° 492 ; D. MCCABE – R.N. ELLIOTT – A. HILTON – C. REDMOND, *Smyrna inscriptions. Texts and list*, Princeton, 1991, n° 9, 10 et 14.

Etudes et commentaires : E. EGGER, *Etudes historiques sur les traités publics : chez les Grecs et chez les Romains*, Paris, 1866, p. 108-121 ; L. ROBERT, *Inscriptions grecques (Collection Froehner)*, Paris, 1936, p. 97 ; E. BIKERMAN, *Institutions des Séleucides*, Paris, 1938, p. 100-105 ; M. LAUNEY, *Recherches sur les armées hellénistiques II*, Paris, 1950, p. 566 et 669-674 ; N.V. SEKUNDA, « Achaemenid colonization in Lydia », *Revue des Etudes Anciennes* 87, (1985), p. 14-15 ; *Supplementum Epigraphicum Graecum* 36, n° 1558 ; P. DEBORD, *L'Asie mineure au IV^e siècle (412-433 av. J.-C.)*, Bordeaux, 1999, p 195.

ἔδοξεν τῷ δήμῳ, στρατηγῶν γνώμη· ἐπειδὴ προνοῶν ὁ δῆμος ὑπὲρ ἀπάντων [τ]ῶν τοῦ βασιλέως Σελεύκου συμφερόντων διετέλει καὶ πρότερον τὴν τε βασιλεί[αν]

²⁰ C.H. GREENEWALT – A.M. HEYWOOD, « A Helmet of the Sixth Century B. C. from Sardis » *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* 285 (1992), Fig. 25 (©1992 American Schools of Oriental Research. All rights reserved. Republished here by permission of the American Schools of Oriental Research).

90 αὐτοῦ συναύξων καὶ τὰ πράγματα διατηρῶν καθ' ὅσον ἦν δυνατός, καὶ πολλὰ μὲν περιεΐδεν ἀπολλύμενα καὶ καταφθειρόμενα τῶν ὑπαρχόντων, πολλοὺς δὲ ὑπέμειν[εν]

κινδύνους ἔνεκεν τοῦ διατηρῆσαι τὴν φιλίαν τὴν πρὸς τὸν βασιλέα Σέλευκον, καὶ νῦν φιλοτιμούμενος αὐτῷ συνδιατηρῆσαι καὶ συνέχειν τὰ πράγματα καθ' ὅ[σον]

ἐνδεχόμενόν ἐστιν, τὴν τε πρὸς τοὺς ἐμ Μαγνησῖαι κατοίκους καὶ τοὺς ὑπαίθρους ἵππεις καὶ τοὺς πεζοὺς στρατιώτας καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς οἰκοῦντας ἐμ Μα-

γνησῖαι συντέθειται φιλίαν, ἵνα διαφυλάσσωσιν τὴν συμμαχίαν καὶ τὴν εὐνοίαν τῷ βασιλεῖ Σελεύκῳ· νομίζω[ν] δὲ [ἀ]ναγκαῖον εἶναι τῇ πόλει παραλαβεῖν καὶ τὸ χωρίον Παλαιμαγνησίαν καὶ ποιήσασθαι τὴν φυλακὴν δι' αὐτοῦ, ἵνα καὶ τούτου παραληφθέντος ὑπὸ τῆς πόλεως ἀσφαλέστερον διαμένῃ πάντα τὰ σύνεγγυ[ς]

95 πράγματα τῷ βασιλεῖ Σελεύκῳ, διεπέμψαντο πρὸς τοὺς οἰκοῦντας ἐν τῷ χω[ρ]ίῳ καὶ παρεκάλεσαν αὐτοὺς αἰρεῖσθαι τὴν φιλίαν τὴν πρὸς τὸν βασιλέα Σέλευκον

καὶ παραδοῦναι τὰς κλεῖδας τῷ ἄρχοντι τῷ ἀποσταλέντι ὑπὸ τοῦ δήμου καὶ πα[ρ]αδέξ[α]σθαι φυλακὴν τὴν συνδιατηρήσουσαν μετ' αὐτῶν τὸ χωρίον τῷ βασιλεῖ

Σελεύκῳ, ἐπαγγελλόμενος ταῦτα ποιησάντων αὐτῶν ὑπάρξειν αὐτοῖς παρὰ τῆς πόλεως πάντα τὰ φιλάνθρωπα καὶ καλῶς ἔχοντα, οἱ δὲ οἰκοῦντες ἐν τῷ

χωρίῳ ἐλόμενοι τὴν φιλίαν τὴν πρὸς τὸν βασιλέα Σέλευκον μετὰ πάσης προ[θ]υμίας προσεδέξαντο τὰξιούμενα ὑπὸ τοῦ δήμου καὶ τὰς τε κλεῖδας παραδεδώκασι[ν]

τῷ ἄρχοντι τῷ ἀπεσταλμένῳ ὑπὸ τοῦ δήμου καὶ τὴν φυλακὴν τὴν παρὰ τῆς πόλεως παρεδέξαντο εἰς τὸ χωρίον· ἀγαθῇ τύχῃ· δεδόχθαι πολίτας τε αὐτοὺς εἶν[αι]

100 καὶ ὑπάρχειν αὐτοῖς τὰ αὐτὰ ὅσα καὶ τοῖς ἄλλοις πολίταις ὑπάρχει, καὶ τοὺς τε κ[λ]ήρους αὐτῶν τοὺς δύο, ὃν τε ὁ θεὸς καὶ σωτὴρ Ἀντίοχος ἐπεχώρησεν αὐτοῖς καὶ περι[οῦ]

Ἀλέξανδρος γεγράφηκεν, εἶναι αὐτοῖς ἀδεκατεύτους, καὶ ἐὰν προσορισθῇ ἡ χώρα, ἣν ἔχουσιν οἱ πρότερον ὄντες ἐμ Μαγνησῖαι κάτοικοι, τῇ πόλει τῇ ἡμετέρῃ,

ὑπάρχειν αὐτοῖς τοὺς τρεῖς κλήρους δωρεὰν καὶ τὴν ἀτέλειαν αὐτοῖς μέ[ν]ειν τὴν νῦν ὑπάρχουσαν· καὶ ὅσοι αὐτῶν εἰσιν ἀκληρούχητοι, δοθῆναι αὐτοῖς κληρο[ν]

ἵππικὸν δωρεὰν τῶν παρακειμένων τῷ χωρίῳ ὑπάρχειν δὲ καὶ Τίμωνι κα[ὶ] τοῖς πεζοῖς τοῖς τεταγμένοις ὑπὸ Τίμωνα τοῖς ἀποταχθεῖσιν ἀπὸ τῆς φάλαγγο[ς]

ἐπὶ τὴν φυλακὴν τοῦ χωρίου τὴν τε πολιτείαν καὶ τὴν αὐτὴν ἀτέλειαν [ἢ] καὶ τοῖς ἄλλοις ὑπάρχει, καὶ εἶναι αὐτοὺς ἐν τῷ χωρίῳ ὑπάρχειν δὲ καὶ Ὡμάνει καὶ το[ῖς]

105 Πέρσαις τοῖς ὑπὸ Ὠμάνην καὶ τοῖς ἀπὸ Σμύρνης ἀποσταλείσιν ἐπὶ τὴν [φ]υλακὴν τοῦ χωρίου, Μενεκλεῖ τε καὶ τοῖς ὑπ' αὐτὸν τασσομένοις, τὴν τε πολιτεία[ν]

καὶ τᾶλλα φιλάνθρωπα, ἃ καὶ τοῖς ἄλλοις τοῖς ἐκ Μαγνησίας ἐψήφισται, κ[αὶ] προνοῆσαι τὸν δῆμον ὅπως αὐτοῖς διδῶται ἐκ βασιλικῶν τά τε μετρήματα καὶ τὰ ὀψώνια τᾶλλα ὅσα εἰώθει ἐκ βασιλικῶν δίδοσθαι αὐτοῖς. τὸ δὲ ψήφισμα τόδε ἀν[αγ]ράψαι εἰς τὰς στήλας τὰς ἀνατεθησομένας ἐν τοῖς ἱεροῖς ὑπὸ τε τοῦ δήμου καὶ [τῶν]

ἐκ Μαγνησίας· ἀναγεγράφθαι δὲ αὐτὸ καὶ ἐν τοῖς δημοσίοις. vacat

Il a plu au peuple, sur proposition des stratèges, attendu que le peuple ne cessait pas de se soucier de tout ce qui est dans l'intérêt du roi Séleucos et qu'auparavant pour accroître son royaume et veiller perpétuellement sur ses affaires, autant qu'il lui était possible, il a vu sans s'émouvoir beaucoup de ses biens être perdus et détruits et a supporté de nombreux dangers pour conserver ses liens d'amitié avec le roi Séleucos, de même, maintenant, s'efforçant de conserver avec lui et de sauvegarder ses intérêts, autant qu'il est possible, il a conclu un pacte d'amitié avec les colons installés à Magnésie, les cavaliers et les fantassins campés à l'extérieur et, en plus, les habitants de Magnésie, pour qu'ils maintiennent l'alliance avec le roi Séleucos et de bonnes dispositions à son égard ; pensant qu'il était nécessaire pour la cité de recevoir également la place forte de Palaimagnésie et d'assurer sa sécurité grâce à elle, pour que, celle-ci aussi ayant été récupérée par la cité, tous les intérêts situés dans le voisinage restent dans une plus grande sécurité pour le roi Séleucos, il a envoyé des émissaires aux habitants de la place et les a invités à opter pour l'amitié avec le roi Séleucos, à remettre les clefs à l'archonte envoyé par le peuple et à accueillir une garnison pour conserver avec eux la place forte au roi Séleucos, promettant que s'ils le faisaient, tout les bienfaits et toutes les faveurs leur seraient accordés par la cité, et les habitants de la place, ayant opté pour l'amitié avec le roi Séleucos avec tout l'empressement possible, ont accepté les demandes du peuple, ont remis les clefs à l'archonte envoyé par le peuple et ont accueilli dans la place la garnison envoyée par la cité ; à la bonne fortune ; il a été décidé qu'il soit citoyens, qu'il leur soit accordés les mêmes et autant de privilèges qu'il en était accordé aux autres citoyens, que leur deux lots de terre, celui d'Antiochos Dieu et Sauveur leur avait accordé et celui au sujet duquel Alexandre leur avait écrit, soient exemptés de la dîme, que, dans l'hypothèse où le territoire que possè-

dent les colons installés anciennement à Magnésie serait ajouté aux possessions de notre cité, ils aient les trois lots de terre comme gratification et qu'ils conservent l'exemption dont ils jouissent actuellement, que, pour tous ceux d'entre eux qui ne possèdent pas de lots de terre, on leur donne en gratification un lot de terre de cavalier pris sur ceux qui sont situés dans le voisinage de la place ; qu'il soit accordé à Timon et aux fantassins placés sous les ordres de Timon, qui avaient été détachés de la phalange et assignés à la garde de la place, le droit de cité et la même exemption que celle qui est accordée aussi aux autres et qu'ils résident dans la place ; qu'il soit accordé à Omanès et aux Perses sous les ordres d'Omanès et à ceux qui ont été envoyés de Smyrne pour la garde de la place, à savoir Ménéklès et ceux placés sous ses ordres, le droit de cité et les autres bienfaits qui ont été aussi attribués par vote aux autres venant de Magnésie ; et que le peuple veille à ce que leur soient donnés sur le trésor royal leurs rations et tous les autres approvisionnement qu'on leur donne ordinairement sur le trésor royal et que ce décret soit inscrit sur les stèles qui seront consacrées dans les temples par le peuple de Smyrne et ceux de Magnésie²¹ ; et que le même décret soit inscrit aussi dans les archives publiques.

Ce décret narre comment, après la guerre laodicéenne, la forteresse de Palaimagnésie passa sous le contrôle de Smyrne. Les garnisaires se virent intégrés au corps civique et leurs *kleroi* furent exemptés d'impôts. Certains contingents n'ayant pas de terre, le décret leur accorda des portions de cavalier. Parmi eux sont mentionnés « Omanès et [les] Perses sous les ordres d'Omanès » (l. 104-105). Toute la question est de savoir si ces Iraniens sont les descendants de colons installés dans la région à l'époque de la diaspora impériale ou si ils ont été recrutés en Orient à l'occasion de la guerre laodicéenne. Le fait que les Smyrniens consentent à les intégrer au corps civique au même titre que les autres garnisaires ne se comprend que si les Perses en question étaient implantés depuis longtemps et relativement bien intégrés à la vie civique, par exemple religieuse. P. Briant supposait, dans un article de 1985, que leurs ancêtres étaient « installés dans la Plaine Hyrcanienne à l'époque de Cyrus et sous ses successeurs »²².

²¹ L'ajout de l'ethnique du peuple mentionné est rendu nécessaire par le pluriel τοῖς ἰεγοῖς. Les stèles, au nombre de deux, étaient sans doute dressées dans les temples principaux de Smyrne et Magnésie.

²² P. BRIANT, « Les Iraniens d'Asie Mineure après la chute de l'Empire achéménide. À propos de l'inscription d'Amyzon », *Dialogues d'Histoire Ancienne* 11 (1985), p. 173.

Base de statue portant le nom Mithridatès

Inscription découverte, au nord de Karaag, par A. Fontrier.
Datation : époque romaine.

Editions : A. FONTRIER, *Μουσείον τῆς Εὐαγγελικῆ Σχολῆς* 5 (1885), p. 76 ; P. FOUCART, « Inscriptions d'Asie Mineure », *Bulletin de Correspondance Hellénique* 9 (1885), p. 394 ; *Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes IV*, n° 1343 ; J. KEIL – A. VON PREMERSTEIN, *Bericht über eine Reise in Lydien und der südlichen Aiolis*, Wien, 1908 ; T. IHNER, *Die Inschriften von Magnesia am Sipylos*, Wien, 1978, n° 32 ; *Tituli Asiae Minoris V*, 2, 1413.

ἡ Ορμοιτηνῶν κατοικία Τι. Κλ.
Κλειτιανὸν τὸν λογιστὴν,
ἄνδρα ἄριστον, πρωτεύον-
τα ἔν τε τῇ πατρίδι καὶ διάση-
5 μον ἐν τῇ ἐπαρχείᾳ, ἀρετῆ[ς]
[ἔ]νεκεν καὶ εὐνοίας τῆς πρὸ[ς]
[τὸ]ν δῆμον· ἐπιμεληθέντων[ν]
[τῆ]ς ἀναστάσεως τῶν περ[ι]
[Μι]θριδάτην Ὀφέλλιον.

La colonie des Ormoitènes (a érigé cette statue en l'honneur) du curateur Tibérius Claudius Cleitianus, un homme excellent, tenant le premier rang dans sa patrie et remarquable dans notre province en raison de sa vertu et de sa bienveillance envers le peuple ; Mithridatès Ophellios étant chargé de l'érection de la statue.

Cette inscription émane de la colonie des Ormoitènes qui se trouvait sans doute sur le territoire de Magnésie du Sipylos. A la ligne 9 est mentionné un certain Μιθριδάτην Ὀφέλλιον. Peut-être est-il nécessaire de corriger Ὀφέλλιον en Ὀφελίου et donc de restituer « Mithridatès fils d'Ophéllios ». Ce nom, attesté ailleurs en Asie mineure, par exemple à Ephèse, et surtout en Grèce continentale, est grec. Il est impossible de connaître l'origine ethnique de la famille de Mithridatès.

Mithridatès fils d'Isidôros à Paşaköy

Bloc de marbre, brisé dans sa partie supérieure, trouvée à Paşaköy par A. Fontrier. 104,5 x 55 x 20 cm. Hauteur des lettres : entre 2 et 2,2 cm. Datation : époque romaine.

Editions : A. FONTRIER, *Μουσείον τῆς Εὐαγγελικῆ Σχολῆς* 6, Smyrna, 1886, n°69n φλῆ (558) ; J. KEIL – A. VON PREMERSTEIN, *Bericht über eine Reise in Lydien und der südlichen Aiolis*, Wien, 1908 ; *Tituli Asiae Minoris V*, 2, n° 1405.

ἐποίησαν τὸ μνημ[εῖον]
[vac.] κατὰ διαθήκην
Μιθριδάτης Ἰσιδώρου
καὶ Σωσίπατρος Σωσιπάτρ[ου]

5 καὶ Σώσανδρος Μητροφάν[ους]
οἱ κληρονόμοι αὐτοῦ.

(...) Mithridatès fils d'Isidôros, Sôsipatros fils de Sôsi-
patros et Sôsandros fils de Métrophanès, ses héritiers,
ont fait le tombeau conformément au testament.

Cette nouvelle attestation dans cette région du nom Mithrida-
tès n'est guère plus claire que la précédente avec laquelle elle par-
tage plusieurs points communs. L'homme en question porte ici
également un patronyme grec et, de même que Mithridatès fils
d'Ophéllios, il semble appartenir à une couche de la société assez
aisée.

Autres attestations dans la plaine hyrcanienne

Décret honorant M. Antonius Bagôas

Inscription découverte par J. Keil et A. Von Premerstein, en
deux fragments, en remploi dans des maisons à Güridje, à une
quinzaine de kilomètres à l'est du site supposé d'Hyrcanis. Il s'agit
d'une stèle de marbre bleu s'élargissant vers le bas et munie d'un
fragment de fronton comportant le bas d'un profil ainsi que le
reste d'un acrotère. Dans l'espace libre de 34,5 cm. au dessus de
l'inscription figurait peut-être une couronne désormais disparue.
176 x 52-58 x 13 cm. Hauteur des lettres entre 1,7 et 2 cm. Data-
tion : I^{er} siècle de notre ère.

Editions : J. KEIL – A. VON PREMERSTEIN, *Bericht über eine zweite Reise in
Lydien*, Wien, 1911, n°10 (*Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes* IV 1357 ;
doublon IV, 1494 ; *Tituli Asiae Minoris* V, 2, 1322).

Ο δῆμος
ό . .]σζεδδίων Ἑλλ[η]νέ[ς
τε] κα[ὶ] Ῥω]μαῖοι ἐτείμ[η]σαν
Μᾶρκον Ἀ[ν]τώνιο[ν Βα]γώ[α]ν
5 τὸν ἑαυτῶν εὐεργ[έ]την
καὶ Μᾶρκον Ἀντών[ιο]ν Μ[ε]λίσ-
σου υἱὸν Βα[γ]ώαν [.
Ἐργεπιστατήσαντος Ζωί-
λον τοῦ Βακχίου τοῦ κα[ὶ] Ἀπολ-
10 λωνίου Διαδος

Le peuple (...) les Grecs et les Romains ont honorés
Marcus Antonius Bagôas leur bienfaiteur et Marcus
Antonius Bagôas fils de Melissos (...). Zoïlos fils de

Bakchios alias Apollonios Dias²³, ayant été surveillant de travaux publics.

Datée du début de notre ère, cette inscription est le décret d'une cité honorant deux individus : Marcus Antonius Bagôas, qualifié de bienfaiteur, et Marcus Antonius Bagôas fils de Melissos. Une lacune dans le texte nuit à la pleine compréhension de celui-ci. Toutefois, il semble que ces deux personnes, dont les noms sont identiques, soient apparentées (sans toutefois être frères puisque le second est caractérisé par son patronyme). Leur gentilice semble indiquer que leur famille a reçu la citoyenneté romaine à l'époque où Marc Antoine dirigeait l'Orient. Bagôas est un anthroponyme iranien qui connu pour avoir été porté par plusieurs eunuques.

Mithrés dans une inscription de Pınarcık

Bloc de marbre, brisé dans sa partie inférieure, trouvé par A. Fontrier à Pınarcık (Kenez) près de Thyatire. 40 x 35,5 x 43 cm. Datation : inconnue.

Editions : A. FONTRIER, *Μουσείον τῆς Εὐαγγελικῆ Σχολῆς 6*, Smyrna, 1886, n° 53n φλή (538) ; KEIL J. – VON PREMIERSTEIN A., *Bericht über eine Reise in Lydien und der südlichen Aiolis*, Wien, 1908 ; *Tituli Asiae Minoris* V, 2, n° 1032.

[Ε]πιμεληθέν[των τῆς ἀνα-]
 [γ]ραφῆς Μιθρέου[ς τοῦ - -]
 τίου, ΠΑΗΤΟΥΣ [τοῦ Ἀπολ-]
 λωνίου τοῦ [- -].

Mithrés fils de (...)tios, (Iiaètès ?) fils d'Apollonios fils de (...) étant chargés de l'inscription.

Cette inscription, seule partie conservée d'un texte plus long (peut-être un décret ?) consigne les noms des hommes chargés faire graver le document. L'un d'eux porte le nom de Mithrés²⁴. J. Keil et A. Von Premierstein se sont interrogés sur un lien possible entre ce Mithrés et le père d'Athénodôros dans une inscription de Sazoba que nous avons vu précédemment. Cela semble difficile à démontrer à cause de la lacune empêchant de lire le patronyme de Mithrés.

²³ Peut-être faut-il corriger ΔΙΑΔΟΣ en ΔΙΑΔΟΥ et lire ainsi « fils de Diados ».

²⁴ Comme dans l'inscription de Sazoba, je conserve la graphie Mithrés plutôt que Mithrès.

Conclusions et perspectives

A l'issue de cet article, nous pouvons constater que l'anthroponymie iranienne fut très présente dans cette partie de l'Asie mineure. On ne peut donc douter que l'implantation de populations hyrcaniennes y fut importante. Loin de disparaître après la bataille du Granique, la présence iranienne perdura longtemps aux époques hellénistiques et romaines (en particulier autour de centres culturels tels que celui décrit par Pausanias). L'étude globale de la colonisation iranienne dans la plaine hyrcanienne, et plus généralement dans l'ensemble de l'Asie mineure, reste à faire. Il sera alors nécessaire, à mon sens, de prendre en compte les données anthroponymiques tout autant que les mentions littéraires ou les traces archéologiques.

Les lieux de rédaction des lettres de Paul d'après la tradition manuscrite

par

Christian-B. AMPHOUX

CPAF, Université d'Aix-Marseille

Les épîtres du corpus paulinien ont été rassemblées au cours du 2^e s. pour former une collection de quatorze épîtres au début du 4^e s. : elles nous sont parvenues à travers ces premières éditions, nous ne connaissons pas directement le texte écrit (ou dicté) par l'apôtre Paul et nous n'avons que peu d'indices externes pour distinguer celles qui sont de lui et celles qui ont été écrites après lui. Dans la tradition manuscrite, une *subscriptio*, « souscription », est ajoutée à la fin de chaque lettre, attestée à partir du 5^e s., mentionnant non seulement les destinataires de la lettre qui s'achève et ceux de la lettre suivante, mais aussi, entre ces deux données, le lieu présumé de la rédaction et parfois le nom du ou des copistes qui ont écrit sous la dictée. Contrairement aux évangiles, aucune indication de date n'est fournie. Les souscriptions figurent avec leurs témoins dans l'apparat critique de C. Tischendorf¹, elles sont reprises dans le Nestlé² ; et pour le

¹ C. TISCHENDORF, *Novum Testamentum graece*, ed. 8^a critica maior, vol. 2, Leipzig, 1872.

latin, dans l'édition critique de Wordworth et White³. Nous n'avons pas consulté les données d'autres langues. On pourrait d'ailleurs douter de l'intérêt des souscriptions, introduites tardivement ; mais à l'examen, on constate que certaines indications de lieu semblent fiables et d'autres, non : les souscriptions ne sont pas à ignorer, mais elles demandent un examen critique. Pour certaines lettres, plusieurs lieux sont en concurrence : peut-on déterminer quel est le lieu de rédaction le plus probable de chaque lettre et rendre compte des autres lieux proposés ?

Les lieux indiqués dans les souscriptions

Tous les manuscrits ne présentent pas d'indications de lieu de rédaction ; et quand c'est le cas, pour les manuscrits les plus anciens, elles ont été ajoutées après la copie : c'est le cas pour le Vaticanus (B.03) et le Claromontanus (D.06), deux des plus anciens manuscrits à présenter des indications de lieu, et nous l'indiquons en ajoutant à la lettre qui les désigne un exposant (B¹, D¹), comme le fait le Nestle.

Voici d'abord les attestations de lieux de rédaction données dans les souscriptions.

Romains	εγραφη απο Κορινθου	B ¹ D ¹ L P 42 69 90 101 102 241 242 339 436 450 460 462 464 466 469 602 603 605 518 1881 1908 1923 1924 1927 1932 B _γ ⁴ d ¹ vg ^{L2R}
1 Corinthiens	εγραφη απο Εφεσου	B ¹ P 462 945 <i>pc</i> ; Euthalius ⁵
	εγραφη απο Φιλιππων	D ¹ D ^{abs1(6)} K L 1739 1881 B _γ ⁴ ; d ¹ e, vg ^{G.L.R}
2 Corinthiens	εγραφη απο Φιλιππων	B ¹ K L P 81 104 205 209 328 337 1739 1881 B _γ ⁴ ; d ¹ vg ^L
	écrite de Troas	vg ^R
	écrite de Macédoine	vg ^{H.T.U.Θ}
Galates	εγραφη απο Ρωμης	B ¹ K L P 42 69 81 1739 1881 1908 B _γ ⁴ ; c d ¹ , vg ^{G.H.Lmg.T.U.Θ}
	écrite d'Ephèse	vg ^R
Ephésiens	εγραφη απο Ρωμης	B ¹ K L P 69 82 328 1739 1881 1908 B _γ ⁴ ; c d ¹ vg ^{L.R}
Philippiens	εγραφη απο Ρωμης	B ¹ K L 6 69 1739 1881 B _γ ⁴ ; c d ¹ vg ^{H.Lmg.R.T.U.Z.Θ}
	εγραφη εξ Αθηνων ⁷	945
Colossiens	εγραφη (- A) απο Ρωμης	A B ¹ K L P 82 101 122 424 431 460 1739 1881 1907 1924

² NESTLE-ALAND, *Novum Testamentum graece*, 27^e éd., Stuttgart, 1993.

³ J. WORDSWORTH – H.J. WHITE – H.F.D. SPARKS, *Novum Testamentum Domini nostri Iesu Christi latine*, vol. 2, Oxford, 1941.

⁴ Nestle indique seulement 1881 *pc*.

⁵ Ephèse est le lieu indiqué dans la préface de l'éd. euthalienne, d'après Tischendorf.

⁶ D^{abs1} désigne le Sangermanensis, ancien manuscrit Ep, qui est une copie du Claromontanus (D).

⁷ La provenance d'Athènes est inconnue de l'apparat de Tischendorf.

		<i>Byz</i> ; <i>c</i> <i>d</i> ^l <i>vg</i> ^{H.L.mg.R.T.U.Θ}
1 Thess	εγγραφή απο Αθηνων	A B ¹ K L 1739 1881 <i>Byz</i> ; <i>vg</i> ^{L.mg.T.Θ}
	εγγραφή απο Κορινθου	81 <i>pc</i> ; Euthalius
	écrite de Laodicée	<i>d</i> ^l
	écrite de Rome	<i>e</i> (en début d'épître)
2 Thes	εγγραφή απο Αθηνων ⁸	A B ¹ K L P 81 1739 ^{ext} <i>Byz</i> ; <i>d</i> ^l <i>vg</i> ^{L.mg.R.T}
	εγγραφή απο Ρωμης	6 328 452 614 1739 ^{mg} 1912
Hébreux ⁹	εγγραφή απο (της) Ιταλιας	K P (0243) ¹⁰ 0285 101 102 404 425 431 460 464 1908 <i>Byz</i> ; <i>vg</i>
	εγγραφή απο Ρωμης	A
	εγγραφή απο Αθηνων	1911 (par erreur ?)
1 Timothée	εγγραφή απο Λαοδικειας	A K L 241 1739 1881 1908 <i>Byz</i> ; <i>c</i> <i>d</i> ^l <i>vg</i> ^{H.L.mg.T.U.Θ}
	εγγραφή απο Νικοπολεως	P 102
2 Timothée	εγγραφή απο Ρωμης	K P 6 464 1739 1881 <i>Byz</i> ; <i>d</i> ^l <i>e</i> , <i>vg</i> ^{L.mg}
	εγγραφή απο Λαοδικειας	A; <i>vg</i> ^{H.T.U.Θ}
Tite	εγγραφή απο Νικοπολεως	A H K L P 81 101 1739 1881 1908 1927 <i>Byz</i> ; <i>c</i> <i>d</i> ^l <i>e</i> , <i>vg</i> ^{H.L.mg.vg^{R.T.Θ}}
	εγγραφή απο Μακεδονιας	945
Philémon	εγγραφή απο Ρωμης	K L P 048 42 69 101 241 390 462 1739 1881 1908 1927 <i>Byz</i> ; <i>c</i> <i>d</i> ^l <i>e</i> , <i>vg</i> ^{H.L.mg.T.Θ}

Ajoutons quelques précisions sur les manuscrits cités.

Codex Vaticanus (B.03)

Bible grecque copiée vers 340 (C. del Vaticano, BAV, Vat. Gr. 1209), principal témoin du texte alexandrin de tout le Nouveau Testament¹¹; mais les souscriptions sont postérieures à la copie (7^e s. ?). Le Vaticanus est précédé, dans la tradition alexandrine, par le Papyrus de Chester Beatty II (P46), qui n'a pas de souscription; il est contemporain du Sinaiticus (S.01) qui n'en présente pas; et le Codex de Freer II (I.016) n'en a pas non plus. Aucun autre témoin alexandrin ne présente de souscription: celles-ci ne viennent donc pas de la tradition alexandrine. La fin du corpus, après Hb 9,14, est lacuneuse: la fin d'Hébreux (sans souscription) et l'Apocalypse ont été suppléées au 15^e s., mais il manque les Pastorales et Philémon.

Codex Alexandrinus (A.02)

Bible grecque copiée au 5^e s. (London, BL, Royal V-VIII), avec les indications de lieu en souscription pour certaines épîtres seulement (de Colossiens à Tite), de première main: c'est le premier témoin des souscriptions des épîtres de Paul. Dans ce manuscrit, le texte des évangiles est byzantin, avec des variantes alexandrines; le reste du Nouveau Testament présente un texte alexandrin; mais les souscriptions appartiennent à une autre tradition.

⁸ Le Vaticanus (B) est lacuneux pour la fin d'Hébreux et les épîtres suivantes.

⁹ L'Angelicus (L) est lacuneux pour la fin d'Hébreux.

¹⁰ L'oncial 0243 donne l'indication de lieu en inscription (au début d'Hébreux).

¹¹ P. ANDRIST (éd.), *Le manuscrit B de la Bible (Vat. Gr. 1209)* (Histoire du texte biblique 7), Lausanne, 2009.

Fragments 048 (palimpseste, texte inférieur)

Il reste de ce manuscrit fragmentaire du 5^e s. (type de texte mixte) quelques feuillets des Actes et des épîtres de Paul qui ont été effacées puis incluses parmi d'autres feuillets¹² (C. del Vaticano, Vat. Gr. 2061). La souscription de Philémon confirme que celles-ci sont ajoutées dès le 5^e s..

Codex Claromontanus (D.06/d75)

Manuscrit bilingue grec-latin des épîtres de Paul (Paris, BnF, gr. 107), copié au 6^e s. sur un modèle proche de deux autres bilingues, l'Augiensis (F.010/f.78) et le Boernerianus (G.012/g.77) et ayant servi de modèle au Sangermanensis (Dabs1/e.76), tous trois copiés au 9^e s. Ces manuscrits sont les témoins du texte « occidental » des épîtres de Paul : le corpus comprend les Pastorales, mais pas Hébreux. Les souscriptions sont ajoutées après la copie dans le Claromontanus, du côté grec pour les deux premières lettres seulement. Hébreux figure en annexe dans le manuscrit, séparé du corpus par une liste latine de livres bibliques et sans souscription.

Codex Coislinianus (H.015)

Manuscrit fragmentaire des épîtres de Paul copié au 6^e s., dont il reste 41 feuillets dispersés dans huit bibliothèques¹³, ayant un texte alexandrin, une seule souscription (Tite) et la division euthalienne des épîtres. Dans un colophon, le copiste signale que son modèle vient de la bibliothèque de Pamphile, à Césarée. On a donc un témoin d'une édition euthalienne avec texte alexandrin et une souscription.

Codex fragmentaire 0285

L'oncial 081, dont il reste 2 feuillets devenus des pages de garde dans un manuscrit de St Pétersbourg (GPB, Gr. 9), est désormais l'oncial 0285¹⁴, dont 20 autres feuillets ont été retrouvés dans le nouveau fonds du monastère Ste Catherine du Sinaï (MF 70) : ce sont des fragments d'un codex du 6^e s. contenant les épîtres du NT ; il reste une seule souscription, celle d'Hébreux.

Codex Mosquensis (K.018), Codex Angelicus (L.020), Codex Porphyrianus (P.025, palimpseste, texte inf.)

Trois onciaux du 9^e s. contenant les Actes et les épîtres et ayant des souscriptions à la fin des épîtres de Paul¹⁵. Le modèle de ces manuscrits n'est pas le même : L est le plus byzantin, K et P ont des variantes qui les distinguent du texte byzantin sans les rattacher aux types plus anciens. Tous trois présentent des lacunes.

Codex en onciales 0278 (palimpseste, texte supérieur, grec-arabe)

Ce manuscrit bilingue grec-arabe des épîtres de Paul, copié au 9^e s., dont il reste 120 feuillets avec des souscriptions (il en subsiste quatre), a été retrouvé dans le nouveau fonds du monastère Ste Catherine du Sinaï (MF 2), copié sur un écrit théologique effacé¹⁶. Le type de texte n'est pas connu.

Codex fragmentaire 0243

Il reste 9 feuillets (dont 7 à Venise et 2 à Hambourg) de ce recueil des épîtres de Paul¹⁷ copié au 10^e s., avec souscriptions à la fin des lettres.

¹² C.R. GREGORY, *Textkritik des NT*, vol. 1, Leipzig, 1900, p. 104 ; K. ALAND, *Kurzgefasste Liste der griechischen Handschriften des NT*, 2^e éd., Berlin – New York, 1994, p. 23.

¹³ GREGORY, *op. cit.*, p. 114-116 ; ALAND, *op. cit.*, p. 20. Le texte a été rassembler et édité par H. OMONT, *Notice sur un très ancien manuscrit grec en onciales des épîtres de saint Paul conservé à la Bibliothèque nationale*, Paris 1890.

¹⁴ ALAND, *op. cit.*, p. 43.

¹⁵ GREGORY, *op. cit.*, p. 101-102 ; ALAND, *op. cit.*, p. 20-22.

¹⁶ ALAND, *op. cit.*, p. 42.

¹⁷ GREGORY, *op. cit.*, p. 117-118 ; ALAND, *op. cit.*, p. 39.

Codex en semi-onciales 075 (commentaire en minuscules)

Manuscrit des épîtres de Paul avec commentaire¹⁸, copié au 10^e s., pourrait être classé parmi les minuscules, avec lesquels il offre une transition. Le manuscrit a encore quelques souscriptions, il est conservé à Athènes (BE, 100).

Les minuscules

Les éditions de Tischendorf et de Nestle-Aland citent, par ailleurs, une cinquantaine de minuscules, copiés du 10^e au 16^e s., choisis plus pour la particularité de leurs souscriptions que pour leur représentativité parmi plusieurs centaines de manuscrits ; en voici un aperçu encore plus bref que pour les onciaux :

1) 8 sont copiés au 10^e s. (82 338 450 602 605 **1739** 1912 1927), 14 au 11^e (42 **81** 101 **104** 241 252 424 466 **945** 1907 1908 1923 1924 1932), 8 au 12^e (122 242 337 431 436 452 462 618), 8 au 13^e (6 328 339 390 404 460 469 **614**), 4 au 14^e (209 425 603 1881), 3 au 15^e (69 102 205) et 2 au 16^e (90 1911) ; leur contenu varie : p (1907(K) 1908(K) 1911 1912 1923(K) 1924(K) 1927(K) 1932(K), dont plusieurs avec commentaire (K)) ; ap (**81** 101(K) 102 328 404 425 436 450 460(g-l-arb) 462 466 602 603 605(K) **614** 618 **1739** 1881) ; apr (42 82(K) **104** 337 424(K) 452 469) ; eap (6 90 122 252 390 431 **945**) ; eapr (69 209 241 242 339) ; et le 205 est le NT d'une bible grecque.

2) Les manuscrits en gras ont pour le corpus paulinien des variantes anciennes pré-byzantines, mais tous ont subi l'influence du texte byzantin ; les souscriptions font dans la plupart des cas partie de cette influence.

3) Liste des manuscrits cités (dans l'ordre du répertoire) : 6 42 69 81 82 90 101 102 104 122 205 209 241 242 252 328 337 339 390 404 424 425 431 436 450 452 460 462 466 469 602 603 605 614 618 945 1739 1881 1907 1908 1911 1912 1923 1924 1927 1932

Les minuscules illustrent la diversité de la tradition byzantine, avec quelques variantes sur le lieu de copie ; dans l'ensemble, ils confirment l'information donnée par les premiers onciaux, déjà confirmée par les onciaux tardifs.

Vieille latine

L'indication de lieu ne figure pas dans la Vieille latine, mais elle est ajoutée de seconde main dans *d*, recopiée dans *e* (d'après *d*) et dans *c* elle est de tradition vulgate.

c : codex Colbertinus, 13^e s., conservé à Paris (BnF, lat. 254) ; texte vulgate pour Paul ;

d : latin du codex Claromontanus (voir grec) ;

e : latin du codex Sangermanensis, copie du Claromontanus (voir grec) ;

Vulgate latine

Quelques manuscrits seulement attestent les indications de lieu dans les souscriptions, notamment l'édition de Théodulfe (9^e s.) et la branche représentée par l'Harleianus.

G : codex Sangermanensis (bible latine), 9^e s., conservé à Paris (BnF, lat. 11553) ;

H : codex Hubertianus, 8^e-9^e s., conservé à Londres (BL, Add. 24142)

L : codex Langobardus, 8^e s., conservé à Paris (BnF, lat. 335) ;

R : codex Reginensis, 7^e s., conservé au Vatican (BAV, Reg. Lat. 9) ;

T : codex Toletanus, 10^e s., conservé à Madrid (BN, Vit. 4 / Tol. 2. 1) ;

U : codex Ulmensis, 9^e s., conservé à Londres (BL, Add. 11852) ;

Z : codex Harleianus, 6^e s., conservé à Londres (BL, Harl. 1775) ;

Θ : codex Thedulfianus, 9^e s., conservé à Paris (BnF, lat. 9380).

¹⁸ GREGORY, *op. cit.*, p. 309 [min. 382] ; ALAND, *op. cit.*, p. 27.

Au total, 9 lettres présentent une variation du lieu de leur rédaction :

1 Corinthiens :	Ephèse ou Philippiques ;
2 Corinthiens :	Philippiques (Macédoine) ou Troas ;
Galates :	Rome ou Ephèse ;
Philippiques :	Rome ou Athènes ;
1 Thessaloniciens :	Athènes ou Corinthe ou encore Laodicée ou Rome ;
2 Thessaloniciens :	Athènes ou Rome ;
Hébreux :	Italie (Rome) ou Athènes (par erreur ?) ;
1 Timothée :	Laodicée (Phrygie) ou Nicopolis (Macédoine) ;
2 Timothée :	Rome ou Laodicée.

Le lieu de rédaction est consensuel dans seulement 5 lettres :

Romains :	Corinthe ;
Ephésiens :	Rome ;
Colossiens :	Rome ;
Tite :	Nicopolis ;
Philémon :	Rome.

En bref, les indications de lieux de rédaction des épîtres de Paul figurent, en grec comme en latin, dans les souscriptions, par introduction tardive dans une partie de la tradition manuscrite. Leur importance paraît donc limitée ; pourtant, à l'examen, nous allons voir qu'elles ne sont pas sans intérêt, mais que celui-ci est inégal et parfois indirect.

L'interprétation des souscriptions

Le rappel des voyages de Paul

Pour évaluer l'intérêt des lieux de rédactions des épîtres de Paul, il faut avoir en mémoire le parcours missionnaire de Paul, tel qu'il figure dans les Actes des apôtres¹⁹.

Un premier voyage de Paul a lieu avant la conférence de Jérusalem de 49 (Ac 15) et se déroule en Anatolie centrale (Ac 13-14) : aucune des villes où prêche Paul n'est mentionnée comme lieu de rédaction, ce voyage n'entre donc pas en compte comme le temps où Paul écrit ses lettres.

Les deux voyages de Paul autour de la Mer Egée (Ac 16-18 et 19-20) séparés par un retour de Paul à Antioche (Ac 18,22), précédés et suivis d'une étape à Jérusalem, ont un grand intérêt : Paul participe à la conférence de Jérusalem en 49, en qualité de représentant de l'Eglise d'Antioche ; et au printemps 58, il est arrêté à Jérusa-

¹⁹ Les données existantes ne suffisent pas pour établir une chronologie de la vie de Paul. Voir les introductions au NT, mais aussi, par exemple : M.-F. BASLEZ, *Saint Paul, artisan d'un monde chrétien*, Paris, 1991, p. 441-445 ; et S. LEGASSE, *Paul apôtre*, Paris – Saint Laurent (Québec), 2000², p. 13-24. Nous nous en sommes tenu à un choix plus traditionnel, fixant la conversion de Paul en 35, quatorze ans avant la conférence de Jérusalem en 49, son séjour à Ephèse de 55 à 57, puis son arrestation à Jérusalem au printemps 58 ; et son séjour à Rome, de 61 à 63.

lem, au terme de son deuxième voyage égéen (Ac 21). Les étapes de ces deux voyages correspondent à plusieurs lieux indiqués dans les souscriptions.

Une fois en prison, à Jérusalem, puis à Césarée (Ac 21-26), Paul comparait en justice et fait appel, ce qui lui vaut un transfert à Rome. Son voyage se fait alors par mer, il est l'occasion d'une tempête (Ac 27-28), et Paul arrive finalement à Rome, pour un séjour que les Actes ne racontent pas, le livre s'arrêtant sur l'arrivée de Paul. Cette ultime étape romaine correspond également à un des lieux invoqués pour la rédaction des lettres du corpus paulinien.

Au cours de son premier voyage égéen, Paul gagne l'Anatolie depuis Jérusalem par la Syrie et la Cilicie, puis il traverse différentes régions jusqu'à Troas, d'où il gagne la Macédoine et s'arrête à **Philippes**, où il baptise Lydie (Ac 16,11-15). Paul se rend ensuite à **Thessalonique**, où il rencontre l'hostilité de la communauté juive et poursuit sa route jusqu'à **Athènes** (Ac 17,16-34) et se rend à **Corinthe**, capitale romaine de la Grèce, où il passe dix-huit mois ; puis il retourne par mer à **Antioche**, en passant par Ephèse (Ac 18,18-22).

Le deuxième voyage part d'Antioche, Paul traverse à nouveau l'Anatolie et arrive à **Ephèse**, capitale de l'Asie romaine, où il passe deux ans (Ac 19,10). Puis il se rend en Grèce (= à Corinthe) en passant par la Macédoine (Ac 20,1-3), revient par terre à Philippes et gagne **Troas** où, au cours d'une fraction du pain, un jeune homme meurt et ressuscite (Ac 20,7-12) ; Paul s'embarque alors pour **Milet** après plusieurs brèves escales (Assos, Mitylène, Chios, Ac 20,13-15), et il y retrouve les anciens d'Ephèse ; puis il s'embarque pour **Césarée**, d'où il gagne à **Jérusalem**.

En somme, en deux voyages, Paul fait étape principalement dans dix villes distinctes, parfois plusieurs fois ; il séjourne plus d'un an dans deux des capitales régionales, Corinthe (1^{er} voyage) et Ephèse (2^e voyage).

Les lettres dans le ministère de Paul

L'exégèse des lettres du corpus paulinien attribue à Paul une partie seulement de ces lettres : pour la plupart des exégètes, cinq d'entre elles sont écrites par un disciple, il s'agit d'Ephésiens, des Pastorales (1-2 Timothée, Tite) et d'Hébreux. Deux autres lettres sont également suspectes d'être l'œuvre d'un héritier de Paul, 2 Thessaloniens et Colossiens. Il reste, en somme, sept lettres sur quatorze qui seraient l'œuvre authentique de Paul : Romains, 1-2 Corinthiens, Galates, Philippiens, 1 Thessaloniens et Philémon. Voyons donc d'abord, pour les lettres sûrement de Paul, si les lieux de rédaction indiqués dans les souscriptions sont fiables.

Romains se présente comme écrite à Corinthe, où Paul séjourne longuement lors de son premier voyage égéen, puis reste trois mois, lors du deuxième voyage. Le lieu indiqué est fiable.

L'exégèse a admis que cette épître majeure avait été écrite lors du séjour de Paul « en Grèce » (Ac 20,3), soit dans l'hiver 57-58²⁰.

1 Corinthiens serait écrite soit à Ephèse, soit à Philippiques, les témoins sont partagés. Or, Paul séjourne longuement à Ephèse lors de son deuxième voyage égéen ; plus brièvement à Philippiques, d'abord au début de son premier voyage – c'est là qu'il rencontre et baptise Lydie –, puis au cours du second, après Ephèse, en se rendant en Grèce (passant par la Macédoine) et en en revenant, pour gagner Troas et l'Anatolie. D'après son contenu, la lettre est écrite peu de temps avant celle aux Romains, donc soit pendant le séjour à Ephèse (Ac 19), soit juste après, quand Paul passe par la Macédoine pour aller en Grèce (Ac 20,1-2) ; autrement dit, entre 55 et 57. Mais les lettres suivantes vont permettre d'être plus précis.

2 Corinthiens serait écrite plutôt à Philippiques, peut-être à Troas : la rédaction à Philippiques au moment où Paul se rend en Grèce, lors de son deuxième voyage égéen, est la solution la plus probable, admise par l'exégèse ; mais le court passage de Paul rend peu vraisemblable qu'il ait écrit aussi 1 Corinthiens, soit deux longues lettres au même moment à la même communauté. En somme, 1 Corinthiens date du séjour à Ephèse, ce qui rend mieux compte de l'insistance de Paul sur Apollos, en début de lettre (1 Co 1-4). 2 Corinthiens daterait ainsi de 57.

Galates serait écrite depuis Rome, d'après la plupart des témoins, ou à Ephèse, selon un seul témoin latin. Rome ne convient pas pour cette lettre, tandis que le début du séjour à Ephèse irait très bien : Paul s'oppose à un faux évangile qu'il vient de découvrir en arrivant à Ephèse, et il met en garde ses correspondants. La lettre daterait en réalité de 55 et serait antérieure à 1 Corinthiens, écrite dans ces conditions en 56. La localisation à Rome de Galates doit donc recevoir une autre explication.

Philippiques serait écrite plutôt à Rome ou encore à Athènes, mais aucune de ces deux villes ne s'accorde avec le contenu, qui correspond à une période de captivité ; le plus probable est que Paul a écrit cette lettre, en une ou plusieurs fois, à Césarée, en attente d'un transfert vers Rome, donc vers 59. Il faut donc aussi rendre compte du lieu de rédaction indiqué.

1 Thessaloniens serait écrite à Athènes ou Corinthe ; des témoins latins ajoutent deux autres lieux moins crédibles ; Laodicée ou Rome. La lettre est considérée comme la toute première de Paul, car elle contient une allusion au retour de Jésus avant la fin de la génération (4,13-17), idée à laquelle Paul renonce ensuite et qui est présente dans la prédication des apôtres de Jérusalem, d'après plusieurs témoignages. Cet accord entre Paul et les apôtres correspond à son premier voyage égéen, au cours duquel il passe par Thessalonique, puis se rend à Athènes avant un long séjour à Corinthe. Il est donc probable que la lettre a bien été écrite soit à

²⁰ Voir par exemple la note de la TOB à Actes 20,3.

Athènes, soit au début du séjour à Corinthe, au cours du premier voyage égéen de Paul, vers l'an 50.

Philémon, enfin, est attribuée à Paul, ce billet serait écrit depuis Rome et correspond par son contenu à la période où Paul s'y trouve, avec une nouvelle mention de Marc et Luc (v. 25), soit entre 61 et 63.

Envisageons à présent les deux lettres dont l'attribution à Paul est encore souvent admise.

2 Thessaloniens serait écrite, selon les témoins, à Athènes ou à Rome ; mais aucun de deux lieux ne convient : Paul ne peut pas écrire deux lettres aux mêmes destinataires lors de son court passage à Athènes, en développant des idées différentes ; et le contenu de la lettre ne correspond pas à sa période romaine. L'attribution à Paul est donc contestée, comme celle de Colossiens ; pourtant, cette lettre correspond à une étape de la vie de Paul, celle dont il fait état dans Galates²¹, en relatant la division des tables, à Antioche, entre Judéo- et pagano-chrétiens. Le constat ne peut avoir lieu qu'au moment où Paul revient à Antioche, à l'issue de son premier voyage égéen, et cet « incident » est sans doute l'une des causes de son départ pour un deuxième voyage autour de la Mer Egée. On peut donc envisager l'authenticité de cette lettre en l'associant au passage de Paul à Antioche, vers 54 ; mais il reste à expliquer la fausse indication de lieu qui lui est donnée.

Colossiens serait écrite à Rome, d'après tous les témoins ; un doute subsiste sur son auteur, mais nous verrons qu'un argument documentaire va dans le sens de l'authenticité de l'épître ; et le contenu de la lettre correspond bien à la période romaine de Paul, avec la mention de Marc et Luc comme ses continuateurs (4,10-14), soit entre 61 et 63.

Passons à présent aux lettres dont l'attribution à Paul est peu vraisemblable.

Ephésiens n'est pas de Paul pour plusieurs raisons : d'abord, elle fait état d'une organisation de la communauté qui correspond à la génération d'après Paul ; ensuite, elle suit un schéma qui est un décalque de Colossiens²². Cette similitude entre les deux épîtres suffit à expliquer que le lieu de rédaction de la deuxième soit repris à la première. Mais quelle est la réalité ? Ephésiens fait partie d'un groupe de lettres qui ont d'abord servi à accompagner un écrit évangélique et qui ont ensuite été diversement intégrés au

²¹ Galates 2,11-14. Paul met en cause la responsabilité de Pierre et Jacques dans cette division.

²² On lit, par exemple, dans l'introduction de la TOB à Ephésiens : « On constate, à propos d'Ephésiens, que tous les détails ayant trait aux données historiques sont presque littéralement empruntés à Colossiens. De plus, l'apôtre ne connaît pas personnellement les destinataires (1,15) : il ne peut donc s'agir de l'Eglise d'Ephèse, où Paul a fait un séjour prolongé (...) La relation Ephésiens/Colossiens constitue une des énigmes du Nouveau Testament. Cette énigme n'a pas encore trouvé d'explication satisfaisante ».

Nouveau Testament ; et dans ce cadre, elle est l'œuvre probable d'Aristion, écrivant depuis Smyrne à l'Eglise d'Ephèse vers 80 : Papias lui attribue des « Récits des paroles du Seigneur », autrement dit une rédaction évangélique²³. Le chef de l'Eglise d'Ephèse est alors Jean l'apôtre, assisté d'un autre Jean dit « le Presbytre », autre maître de Papias, qui lui attribue des « traditions » particulières²⁴, soit une part probable à la rédaction de l'évangile selon Jean.

Hébreux fait partie du même groupe de lettres qu'Ephésiens : elle intègre une collection de citations de l'Ancien Testament appliquées à Jésus qui a probablement existé avant la lettre et pouvait être à Rome au temps où Paul s'y trouve, ce qui peut expliquer le lieu de rédaction indiqué ; et un détail au début du chap. 10, permet de dater la lettre d'avant 70 : selon Clément d'Alexandrie, elle serait de Luc et aurait servi à accompagner son premier livre²⁵.

1 Timothée serait écrite à Laodicée ou Nicopolis, **2 Timothée**, à Rome ou Laodicée, et **Tite**, à Nicopolis : en dehors de Rome pour 2 Timothée, qui reste une hypothèse possible, les autres lieux ne correspondent pas aux étapes des voyages de Paul, ce qui renforce l'opinion que ce sont des lettres d'un autre auteur, attribuée à Paul lors de leur intégration au corpus.

Au total, nous avons situé neuf des quatorze lettres du corpus paulinien dans la chronologie du ministère de Paul, dans l'ordre suivant :

- 1 Thessaloniens, écrite à Athènes ou Corinthe, vers l'an 50 (premier voyage égéen) ;
- 2 Thessaloniens, écrite à *Antioche* [et non Athènes ou Rome], vers l'an 54 (entre les deux voyages égéens) ;
- Galates, écrite au début du séjour à *Ephèse* [et non Rome], en 55 ou 56 (deuxième voyage égéen) ;
- 1 Corinthiens, écrite au cours du séjour à Ephèse, en 56 ou 57 (deuxième voyage égéen) ;
- 2 Corinthiens, écrite à Philippes, en 57 (deuxième voyage égéen) ;
- Romains, écrite à Corinthe, hiver 57-58 (deuxième voyage égéen) ;
- Philippiens, écrite en prison à *Césarée* [et non Athènes ou Rome], vers 59 (captivité de Paul) ;
- Colossiens, écrite à Rome, entre 61 et 63 (fin du ministère de Paul) ;
- Philémon, écrite à Rome, entre 61 et 63 (fin du ministère de Paul).

Pourquoi certains lieux sont-ils exacts et d'autres, fantaisistes ?

Pour les cinq autres lettres, écrites vraisemblablement après Paul, on doit rendre compte de leur attribution à Paul (sauf Hébreux) et du lieu indiqué comme celui de la rédaction.

²³ Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique* 3, 39,14. Voir C.-B. AMPHOUX, « La grande lacune du Codex de Bèze », *Filologia neotestamentaria* 17 (2004), p. 3-25, spécialement p. 15.

²⁴ Voir Eusèbe, même passage que n. 22.

²⁵ Art. cit. (n. 23), spécialement p. 15.

La constitution du corpus paulinien

C'est au cours de son second voyage égéen, entre 55 et 58, que Paul écrit les lettres dont la théologie va devenir celle des chrétiens, en particulier 1 Corinthiens et Romains. Mais la pensée de Paul n'est pas immédiatement reçue : il faut attendre la fin des années 60, puis la destruction du temple en 70, pour que son influence marque la rédaction de nouveaux écrits qui serviront de sources à la rédaction finale des évangiles. On a supposé que certaines lettres de Paul étaient alors déjà rassemblées²⁶. Mais aucune trace de tels corpus n'existe avant le début du 2^e s.

Clément de Rome, dans sa lettre écrite depuis Rome aux Corinthiens vers 95, est le premier à citer explicitement une lettre de Paul : « Reprenez la lettre du bienheureux apôtre Paul : que vous a-t-il d'abord écrit, au commencement de l'évangile²⁷ ? » (47,1-2) ; puis il rappelle ce que Paul dit à propos de « Céphas et Apollos²⁸ » (47,3 : cf. 1 Co 1-4) et l'hymne à l'amour (49 : cf. 1 Co 13). Antérieurement, il a évoqué la mort rédemptrice (« le sang du Christ... versé pour notre salut », 7,4) et repris la phrase de Gn 15,6 « Abraham eut foi en Dieu et elle lui fut comptée comme justice » (10,6), commentée par Paul (Rm 4-7), pour substituer la foi à la loi comme chemin de salut. Clément connaît, en somme, au moins ces deux lettres de Paul et rien n'indique encore qu'elles soient réunies en un corpus avec d'autres lettres. Mais on peut noter que, pour ces deux lettres, les lieux de rédaction indiqués en souscription sont fiables : ce sont deux lettres datant du deuxième voyage égéen de Paul, 1 Corinthiens étant écrite avant Romains.

Ignace d'Antioche, dans sa lettre aux Ephésiens écrite peu avant les autres, vers 110, groupe cinq allusions à des lettres pauliniennes (chap. 8-10) : (1) le mot « râclure » (8,1) est repris de 1 Corinthiens 4,13 ; (2) le couple « charnels / spirituels » (8,2)

²⁶ D. TROBISCH, *Die Entstehung der Paulusbriefsammlung. Studien zu den Anfängen christlicher Publizistik* (Novum Testamentum et Orbis Antiquus 10), Göttingen, 1989 / *The First Edition of the NT*, Oxford, 2000, considère que Paul a le premier réuni quatre de ses lettres, Romains, 1-2 Corinthiens et Galates. F. Vouga signale cette hypothèse et envisage la constitution de deux collections « après la mort de l'apôtre » (voir D. MARGUERAT (éd.), *Introduction au NT*, 2^e éd., Genève, 2001, p. 150). Mais ces conjectures de premières collections n'ont pas d'appui documentaire. Prudemment, R. E. BROWN (*Que sait-on du NT ?*, Paris, 2000) élude la question de la réunion des lettres pauliniennes.

²⁷ L'expression apparaît en Phl 4,15 pour renvoyer au début du ministère de Paul (premier voyage égéen) ; elle est aussi une reprise du titre d'une source évangélique « Commencement de l'évangile de Jésus Christ », qui deviendra le début de Marc (1,1).

²⁸ Il est admis que Céphas soit une manière de désigner Pierre comme représentant des apôtres ; ce qui l'est moins c'est l'identité d'Apollos, dont il est clair qu'il représente le groupe des Hellénistes ; à cause d'Apollonios, variante « occidentale » d'Apollos en Ac 18,24, c'est-à-dire Apolloni(os), le deuxième élément étant l'anagramme du nom de Jean (Oni- / Ioan-), il faut se demander, en complément de la savante étude de P.F. BEATRICE (« Apollos of Alexandria and the Origins of the Jewish-Christian Baptist Encratism » dans *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt* II.26.2, Berlin - New York, 1995, p. 1232-1275), si Apollos ne désigne pas l'apôtre Jean, qui disparaît de la direction de la communauté primitive après le départ des Hellénistes (Ac 8).

reprend Romains 15,27 ; (3) « les pierres du temple préparées pour la construction » (9,1) reprennent l'idée de construction, développée en Ephésiens 2,19-22 ; (4) « priez sans cesse » (10,1) est une reprise de 1 Thessaloniens 5,17 ; enfin, (5) « soyez fermes dans la foi » (10,2) reprend Colossiens 1,23. La lettre d'Ignace présente d'autres groupements d'allusion qui se prêtent à une lecture métonymique : par la disposition que l'on observe dans chaque groupe, Ignace indique comment réunir les écrits qui constituent, de son point de vue, la « tradition des apôtres », dont Eusèbe garde la mémoire qu'il jugeait essentiel de la fixer par écrit²⁹. Ainsi, en quelques mots, par une savante métonymie, Ignace suggère de constituer un corpus de cinq lettres, dans le cadre d'un projet littéraire plus vaste, qui sont, dans l'ordre :

1 Corinthiens – Romains – Ephésiens – 1 Thessaloniens – Colossiens

Le corpus des lettres de Paul est alors simplement suggéré, il devra comprendre cinq lettres : (1) *deux lettres longues* (1 Corinthiens, Romains), déjà citées par Clément de Rome, qui contiennent la part essentielle de la pensée de Paul ; (2) *une lettre centrale* (Ephésiens), qui n'est pas de Paul, mais qui a son autorité et est déjà connue des destinataires de la lettre d'Ignace ; (3) *deux lettres courtes* (1 Thessaloniens, Colossiens), l'une datant du début du ministère de Paul et l'autre, de la période finale. La présence de Colossiens dans ce premier groupe d'épîtres constitue un argument documentaire pour considérer cette épître comme étant bien de Paul. Or, les quatre lettres qui prennent ainsi place dans le ministère de Paul ont en souscription un lieu de rédaction fiable ; et pour la lettre centrale, le lieu indiqué est celui de Colossiens, qui lui a servi de modèle. On voit apparaître une première raison de la disparité des lieux de rédaction indiqués : certains ont un fondement historique probable, d'autres reposent sur une analogie.

Dans ses lettres suivantes, Ignace fait encore allusion à 2 Corinthiens et Philippiens, deux lettres qui suggèrent un élargissement du corpus en projet, sans indiquer de place aux nouvelles venues, mais amplifiant le premier noyau d'une lettre longue et d'une courte ; en respectant la structure précédente, cela donne : 3 lettres longues – 1 *lettre centrale* – 3 lettres courtes, soit :

1 Corinthiens – 2 Corinthiens – Romains/Ephésiens/1 Thes – Colossiens – Philippiens

L'indication de lieu des deux lettres est analogique de celle qui les précède : 1 Corinthiens, d'un côté, Colossiens, de l'autre ; pour la première, l'indication de lieu est historiquement fiable, les deux lettres aux Corinthiens semblent bien écrites au cours du deu-

²⁹ « Et tandis qu'il voyageait à travers l'Asie, il affermissait les Eglises... et les pressait de tenir fermement à la tradition des apôtres que, pour plus de sécurité, il estimait nécessaire de fixer encore par écrit » (Eusèbe, *Hist. eccl.* 3, 36,4). Un jeu sur les noms propres permet d'associer « Burrhus » à la tradition d'Antioche et « Onésime » à celle d'Ephèse. Voir D. ROUGER – C.-B. AMPHOUX, « Le projet littéraire d'Ignace d'Antioche dans son *épître aux Ephésiens* », Mél. J.K. Elliott, à paraître en 2013.

xième voyage égéen de Paul, lors du séjour à Philippes ou un peu avant ; pour la seconde, en revanche, l'analogie masque la réalité, qui est probablement le rassemblement de plusieurs billets écrits par Paul quand il est en prison à Césarée. Les deux lettres ont un rapport avec Philippes, qui est peut-être le lieu où ces lettres ont été gardées avant d'être portées à la connaissance d'Ignace, toujours vers 110. La localisation de la rédaction par analogie s'étend donc à ces deux nouvelles lettres.

Polycarpe de Smyrne est le continuateur d'Ignace et le probable réalisateur du corpus qu'il suggère, en cinq ou sept lettres ; mais une telle édition ne nous est pas parvenue ; or, comme nous allons le voir, Polycarpe pourrait être à l'origine du rassemblement des dix lettres du corpus de Marcion.

Marcion, à Rome vers 140, publie le premier corpus attesté des lettres de Paul, qui comprend dix lettres, et précède de peu la rupture de l'éditeur avec l'Eglise romaine et la naissance de sa propre Eglise. Le corpus de Marcion, reconstitué par A. von Harnack³⁰, est le suivant :

<i>Galates</i> – 1-2 Cor – Romains – 1-2 Thess/Eph/Col – Philippiens - <i>Philémon</i>
--

On retrouve dans ce corpus les sept lettres que nous venons de voir, avec les allusions d'Ignace, et trois nouvelles lettres, Galates, 2 Thessaloniens et Philémon. L'ensemble est disposé de manière à former autour d'Ephésiens, désormais adressée « aux Laodicéens », une proposition remarquable qui s'inspire de celle des cinq lettres au groupement suggéré par Ignace. Au lieu de deux lettres longues et de deux plus courtes, de part et d'autre d'une lettre centrale, on a une *proportion du simple au double inversée*, par le nombre de lettres et celui des communautés destinataires :

6 lettres à 4 communautés / 1 lettre centrale / 3 lettres à 2 communautés

Or, Marcion n'est pas partisan de cette rhétorique savante, qui groupe les écrits d'une manière significative et que l'on observe dans le texte « occidental » du Nouveau Testament. Marcion est à la recherche d'un langage simple, il révisé en particulier l'évangile de Luc dans ce sens, il n'est donc pas l'inventeur de cette disposition, mais il reprend probablement une proportion établie avant lui, qu'il est le premier à attester et qu'il a pu aménager à sa façon.

La *proportion du simple au double inversée* vient compléter une double proportion que l'on peut observer dans la bible grecque, comprenant la *proportion d'égalité* et la *proportion du simple au double*, qui a pour origine une spéculation de la philosophie grecque : entre le monde de Dieu et celui qui est matériel, Dieu a institué un lien, une « âme », et lui a donné la structure de l'octave, c'est-à-

³⁰ A. VON HARNACK, *Marcion. Das Evangelium vom fremden Gott*, Beilage III : « Das Apostolikon Marcions », Leipzig, 1924², p. 40*-176*.

dire la double proportion en question³¹. Les nombres qui lient la quarte et la quinte à l'octave, découverts par Pythagore, réalisent cette double proportion qui forme, dans l'école pythagoricienne, la structure de l'octave. Autrement dit, la double proportion signifie par sa présence un lien entre Dieu et le monde terrestre ; autrement dit, elle donne aux livres qu'elle lie le statut d'Écriture sacrée. Et la *proportion du simple au double inversée* apparaît dans la bible grecque chrétienne en complément de la double proportion, pour ajouter à ce statut l'idée de réconciliation avec Dieu, attachée à la venue du messie. Ainsi, Daniel se trouve ajouté à la fin du corpus des Prophètes³².

Le corpus de Marcion serait, en somme, d'abord constitué par Polycarpe, l'éditeur probable d'un double corpus, à Smyrne, vers 120-130 : celui des quatre évangiles dans l'ordre Matthieu – Jean – Luc – Marc, formant autour de la Femme adultère (introduite dans Jean en 7,53-8,11) une double proportion : *d'égalité*, pour les paroles de Jésus, et *du simple au double*, pour les parties narratives³³ ; et celui des lettres pauliniennes, disposées dans la *proportion du simple au double inversée*, pour compléter la double proportion précédente³⁴.

L'indication du lieu de rédaction est clairement analogique pour 2 Thessaloniens, qui serait écrite à Athènes, selon la tradition byzantine, qui situe également à Athènes 1 Thessaloniens ; il en est de même pour Philémon, qui serait écrite à Rome comme Colossiens, avec laquelle elle a en commun la mention de Marc et Luc parmi les continuateurs de Paul ; pour la première, l'analogie masque le lieu, qui est plutôt Antioche qu'Athènes (voir plus haut) ; alors que le billet à Philémon est probablement bien écrit à Rome. Mais pour Galates, l'analogie ne suffit pas à expliquer l'indication de Rome comme lieu de rédaction qui n'a pas de fondement historique ; il faut donc trouver une autre explication. Le corpus de Marcion place en tête les quatre lettres du deuxième voyage égéen dans leur ordre chronologique probable ; et les trois lettres qui suivent Galates ont une localisation fiable : pourquoi n'en est-il pas de même pour Galates ? Doit-on admettre une relation entre la position de Galates en tête du corpus publié par Marcion et le fait que cette édition se fasse à Rome ? Dans cette

³¹ Voir C.-B. AMPHOUX, « L'âme du monde du *Timée* de Platon : une composante de la rhétorique biblique », dans A. BALANSARD – G. DORIVAL – M. LOUBET (éd.), *Prolongements et renouvellements de la tradition classique*, Mél. D. Pralon, t. 2 (Textes et documents de la Méditerranée antique et médiévale), Aix-en-Provence, 2011, p. 121-132.

³² Les Prophètes ont une disposition nouvelle : les XII – Esaïe – Jérémie – Baruch – Lamentations – Lettre de Jr – Ezéchiel – Daniel ; les XII font le double de la longueur de Daniel grec (avec ses amplifications) ; Esaïe et Jérémie font ensemble deux fois la longueur d'Ezéchiel ; et Baruch a deux fois la longueur de la Lettre de Jérémie, de part et d'autre du livret central des Lamentations. Telle est, en particulier, la disposition attestée dans le Codex Vaticanus (B), après la double proportion observable dans les livres précédents.

³³ Voir C.-B. AMPHOUX, « La place de l'épisode de la Femme adultère (Jn 7,53-8,11) », Mél. J. Pelaez, à paraître.

³⁴ Voir art. cit. [note 23].

éventualité, le lieu de rédaction serait introduit par Marcion pour signifier que son édition s'est faite à Rome ; et ce lieu se serait transmis comme étant celui de la rédaction de Galates.

Deux passages du texte « occidental » permettent de faire l'hypothèse que le lieu transmis pour la rédaction de Galates est en réalité celui de l'édition de Marcion : en Mt 2,11, les présents des mages à Jésus ont un deuxième sens, ils indiquent le cheminement de l'écriture de l'évangile qu'ils commencent, et *σμύρνα*, la « myrrhe », est aussi le nom de la ville de Smyrne, où est publiée l'édition des évangiles, avec l'ordre et le texte « occidental », par Polycarpe ; de même, en Ac 2,9, la présence de l'article devant « Asie », dans une liste où les autres régions sont sans article, équivaut à un possessif, « notre Asie », indiquant ainsi que c'est dans cette région que l'édition qui inclut ce livre a été faite, autrement dit plus précisément à Smyrne par Polycarpe. Le procédé de « signer » une édition n'est donc pas inconnu, Marcion le reprend sans doute à la génération qui le précède. Au total, la chronologie des lettres n'est pas parfaitement respectée, mais le corpus de Marcion place, avant la lettre centrale, les lettres écrites au cours des deux voyages égéens, et après elle, celles qui suivent l'arrestation à Jérusalem ; pour une chronologie parfaite, il faudrait pour cela que le corpus commence par 1-2 Thessaloniens et que Philippiens précède Colossiens. Un tel corpus a-t-il été réuni avant lui et réorganisé pour placer en tête les lettres dont il partageait la théologie, à commencer par Galates ? On peut en faire l'hypothèse.

Quoi qu'il en soit, les lettres les plus anciennement rassemblées ont des indications de lieu historiquement fiables, puis celles des lettres ajoutées seraient analogiques, enfin la première du corpus publié par Marcion porterait le lieu de son édition et non de la rédaction de la lettre. Une logique lie ainsi les lieux de rédaction transmis et l'histoire de la formation du corpus.

Le Codex Claromontanus et trois autres bilingues grecs-latins plus tardifs³⁵ présentent un deuxième groupement des lettres de Paul, avec 13 lettres, dont les Pastorales, mais pas Hébreux :

Ro – 1-2 Co – Gal / **Eph** / Col – Phl – 1-2 Th – 1-2 Tm – Tt – Phm

Dans ce corpus élargi, la disposition demeure organisée autour de l'épître aux Ephésiens (qui a retrouvé ses premiers destinataires) : quatre lettres la précèdent, où Romains, la principale de toutes les lettres, se trouve désormais en tête, suivie d'une lettre double et de Galates ; et huit lettres la suivent, avec deux doubles au milieu : la volonté de l'éditeur est de disposer les lettres dans la *proportion du simple au double* (et non plus la proportion du simple au double *inversée*). Le sens du corpus a donc changé : le corpus antérieur, réalisé vers 120-130 et repris par Marcion, s'expliquait

³⁵ Les codex Augiensis, Boernerianus et Sangermanensis sont du 9^e s., voir plus haut.

comme le complément de celui des évangiles, dans la logique du projet d'Ignace ; le corpus amplifié s'explique, quant à lui, comme le complément de celui du Codex de Bèze, qui ajoute à la double proportion des évangiles (voir plus haut) une *proportion du simple au double inversée*, constituée par les quatre évangiles, d'un côté, et deux livres (Actes, Apocalypse), de l'autre, de part et d'autre d'un groupe de lettres, lui-même formant une *proportion du simple au double inversée*³⁶. Ce groupement peut être daté vers 160, il correspond à une édition de la fin de la vie de Polycarpe³⁷, et il forme, avec un premier corpus contenant les évangiles et d'autres livres du Nouveau Testament, un groupement de 26 des 27 écrits néotestamentaires, il ne manque que Jude. Dans le corpus paulinien amplifié, les lettres déjà réunies changent de disposition, mais la tradition de leur lieu de rédaction se transmet, y compris pour Galates ; et un témoin latin atteste que le probable lieu de rédaction ne s'est pas complètement oublié.

Il reste à rendre compte des lieux invoqués pour la rédaction des nouvelles lettres : ces lieux (Laodicée, Nicopolis) ne se trouvent pas sur le parcours des voyages de Paul ; mais ce sont peut-être les lieux où elles ont bien été écrites ; cette fois, c'est probablement le véritable auteur qui est masqué, par l'attribution à Paul ; et le lieu indiqué est historiquement probable. Ajoutons, pour 2 Timothée, qu'une partie de la tradition dit écrite à Rome, que cette mention pourrait correspondre à un billet ou une lettre de Paul qui serait une première rédaction de la lettre que nous lisons désormais.

Le Papyrus de Chester Beatty II (P⁴⁶), copié vers 200, atteste un troisième groupement que l'on peut dater d'après le Canon de Muratori³⁸, autrement dit après 180 : il comprend le corpus de Marcion avec Hébreux après Romains, mais pas les Pastorales, et les lettres sont réorganisées dans le sens décroissant de leur longueur :

Ro – He – 1-2 Co – Gal – Eph – Col – Phl – 1 Th... [2 Th – Phm]

Dans ce manuscrit, il manque les sept feuillets extrêmes du début (Ro 1-5) et de la fin : ceux-ci comprenaient la fin de 1 Thessaloniens, puis la place suffisante pour 2 Thessaloniens et Philémon, mais pas pour les Pastorales (1-2 Timothée – Tite). Ce groupement a une probable origine alexandrine³⁹, à tout le

³⁶ Voir art. cit. [note 23].

³⁷ La lettre de Polycarpe, jointe à celles d'Ignace dans le corpus des Pères apostoliques, présente un groupement de citations d'écrits du Nouveau Testament qui correspond à ce stade : les Pastorales sont citées au milieu des épîtres de Paul, et Hébreux l'est juste avant les épîtres catholiques, auxquelles elle est probablement associée.

³⁸ Rédigé vers 180, le Canon de Muratori atteste les lettres de Paul avec Hébreux et sans les Pastorales. Sur la date du Canon, voir C.-B. AMPHOUX, « Le canon du NT avant le 4^e siècle », *Filologia neotestamentaria* 21 (2008), p. 9-26.

³⁹ Eusèbe (*Hist. eccl.* 5, 10,4) prête à Pantène un rôle actif à la tête de l'école chrétienne d'Alexandrie : ce rôle pourrait comprendre une édition des évangiles vers 175, avant le Canon de Muratori et avant le traité de Celse sur le « Véri-

moins égyptienne. Il associe pour la première fois Hébreux au corpus paulinien, alors que celle-ci n'est pas explicitement attribuée à Paul, mais elle contient un ensemble de citations qui était peut-être déjà constitué du temps de Paul. Hébreux est connue de Clément de Rome, comme d'autres lettres non pauliniennes, en particulier 1 Pierre. Et l'on peut faire l'hypothèse que le lieu de rédaction généralement indiqué, l'Italie, est plutôt celui de la collection de citations appliquées à Jésus que celui de toute la lettre.

Le Codex Sinaïticus et le Codex Vaticanus (8.01, B.03), deux bibles grecques copiées entre le Concile de Nicée (325) et 350, sont les premiers témoins du corpus complet des lettres de Paul qui s'impose en grec, à partir du 4^e s. : il comprend au total quatorze lettres, avec Hébreux avant les Pastorales, Philémon fermant ainsi le corpus :

Ro – 1-2 Co – Gal – Eph – Phl – Col – 1-2 Th – He – 1-2 Tm – Tt – Phm

Cet ordre est aussi celui des bibles grecques du 5^e s. (A.02, C.04). Il faut attendre le 9^e, pour que l'ordre actuel avec Hébreux en fin de corpus apparaisse, en concurrence avec l'ordre du 4^e s.

Conclusion

Les lieux de rédaction figurant dans les souscriptions des lettres de Paul, sur les manuscrits grecs et latins, fournissent des données concernant l'histoire de la formation du corpus ; et tous sont, à ce titre, dignes d'intérêt.

Les quatre premières lettres dont le groupement est suggéré dans la lettre d'Ignace d'Antioche aux Ephésiens, écrite vers 110, sont 1 Corinthiens, Romains, 1 Thessaloniens et Colossiens : elles ont un lieu de rédaction historiquement fiable, qui concorde avec leur date probable : 1 Corinthiens, à Ephèse (plutôt que Philippi), écrite vers 57, et Romains, à Corinthe, fin 57 à début 58, au cours du deuxième voyage égéen de Paul ; 1 Thessaloniens, à Athènes, vers 50, au cours du premier voyage égéen ; et Colossiens, à Rome, entre 61 et 63, à la fin de la vie de Paul.

La lettre centrale suggérée par Ignace pour la réunion de ces lettres est Ephésiens, qui a les mêmes destinataires que la lettre d'Ignace ; elle est l'œuvre d'un disciple de Paul qui utilise Colossiens pour modèle : le lieu de rédaction indiqué (Rome) est analogue de celui de Colossiens ; en réalité, selon mon hypothèse, ce

table Logos » ; et une édition du corpus paulinien, peu après 180, suivie par une édition du psautier qui en subit l'influence : voir C.-B. AMPHOUX – G. DORIVAL, « Des oreilles, tu m'as creusées' ou 'Un corps, tu m'as ajusté' ? A propos du Ps 39 (40 TM), 7 », dans P. BRILLET-DUBOIS – E. PARMENTIER (éds.), *Philologia*, Mél. M. Cazevitz (Collection M.O.M. 35, série littéraire et philosophique 9), Lyon, 2006, p. 315-327.

serait l'œuvre d'Aristion, prédécesseur de Polycarpe, et elle serait écrite à Smyrne, vers 80-90.

Deux nouvelles lettres apparaissent dans les autres lettres d'Ignace, toujours écrites vers 110, et leur lieu de rédaction indiqué s'explique encore par l'analogie : 2 Corinthiens serait écrite à Philippiques, lieu attribué à 1 Corinthiens ; et Philippiens, à Rome, d'après Colossiens. Pour la première, le lieu indiqué est historiquement fiable, la lettre daterait de 57 ; pour la seconde, le lieu probable est au contraire masqué, la lettre serait écrite vers 59, à Césarée, peut-être en plusieurs fois.

Trois nouvelles lettres apparaissent dans le corpus de Marcion : pour 2 Thessaloniens et Philémon, c'est encore par l'analogie qu'on peut expliquer les lieux indiqués ; pour la première, l'analogie avec 1 Thessaloniens masque le lieu probable, qui est Antioche, soit une lettre écrite entre les deux voyages égéens, vers 54 ; pour Philémon, le lieu est historiquement fiable, car le contenu concorde avec Colossiens, la rédaction se situe donc à Rome, entre 61 et 63. Pour la troisième lettre, Galates, l'analogie ne suffit pas à expliquer que sa rédaction soit localisée à Rome, car elle prend place en début de corpus : ni historique ni analogique, ce lieu est l'héritage probable de celui de l'édition des lettres de Paul par Marcion. On conserve des indications de lieu comparables dans le texte « occidental » des évangiles et des Actes.

Les lettres pastorales, 1-2 Timothée et Tite, entrent dans le corpus seulement vers 160 et ne s'y fixent pas encore définitivement : les lieux de rédaction sortent du trajet missionnaire de Paul et ont peut-être un rapport avec leur véritable auteur, plus tardif que Paul, mais non identifié ; les villes de Laodicée et Nicopolis sont donc peut-être des lieux historiques de rédaction ; quant à l'indication de Rome parfois donnée pour 2 Timothée, elle est soit une analogie, soit la trace d'une première rédaction faite à Rome par Paul.

L'épître aux Hébreux, enfin, rejoint un corpus sans les Pastorales vers 180, à Alexandrie, et prend place juste après Romains : la lettre ne porte pas le nom de Paul dans son adresse, elle est clairement l'œuvre d'un paulinien ; et le lieu indiqué, non pas une ville, mais un pays, l'Italie, pourrait s'appliquer à la constitution du florilège de citations de la bible juive que contient la lettre, plutôt qu'à la rédaction finale de l'épître : selon mon hypothèse, celle-ci serait l'œuvre de Luc, écrivant à la fin des années 60, plutôt à Antioche qu'en Italie.

On voit, par ces valeurs différenciées du lieu figurant dans les souscriptions des lettres du corpus paulinien, que chaque mention de lieu a son intérêt, car toutes sont en rapport avec l'histoire de la constitution du corpus des épîtres de Paul. Ce sont des données documentaires qui corrigent l'idée reçue que le corpus est constitué dès la fin du 1^{er} s. et qui sont importantes à ce titre.

Expertise paléographique du ms. Syr Bagdad 210 en vue de sa datation

Dadisho Qatraya. Commentaire sur le Paradis des Pères

Par

Ayda Kaplan

Centre d'Études sur les Chrétiens d'Orient, Bruxelles

Le manuscrit syriaque Bagdad 210, conservé à l'Archevêché de l'Église de l'Est, à Bagdad, contient, entre autres, le *Commentaire sur le Paradis des Pères* de Dadisho du Qatar (DQC).

Cette œuvre majeure fait actuellement l'objet d'études philologiques en vue d'en publier une édition critique complète avec d'une part une traduction anglaise et d'autre part une traduction française. Depuis 2002, David Phillips s'est attelé à l'édition critique de ce commentaire et à la traduction française. Il collabore parallèlement avec Bob Kitchen pour l'édition et la traduction anglaise.

Le matériel qu'il a récolté en vue de l'édition critique a fait l'objet d'un article publié en 2012 dans le premier numéro du

Babelao¹. Dans cette étude, le manuscrit qui nous occupe porte le sigle G. Ce codex est le témoin le plus complet et le plus ancien du commentaire de Dadisho sur le *Paradis des Pères*. Comme la majorité des manuscrits conservés, ce codex a perdu sa reliure de même que quelques folios en tête et en queue. S'il avait eu un colophon, celui-ci a également disparu. En l'occurrence, le manuscrit n'est pas daté.

Dans son catalogue des manuscrits de Bagdad, l'archevêque Mar Giwargis Saliwa le décrit comme très ancien et le date de plus de 1000 ans sans toutefois étayer l'origine de cette hypothèse².

L'objet du présent article est de s'assurer de l'ancienneté de ce manuscrit et de proposer une datation à partir de l'expertise paléographique de son écriture.

La méthode qui sera suivie ici est celle qui a été développée dans le cadre de notre thèse de doctorat sur la paléographie syriaque³. Elle propose d'observer séparément les différents éléments de l'écriture (fiche paléographique) pour ensuite les comparer avec des planches de manuscrits datés. Ces éléments sont (a) la dynamique de la composition, (b) la forme des lettres et leurs empattements, (c) le module et le « poids » de l'écriture considérés ensemble, (d) les *ductus*, (e) les liaisons des lettres, (f) les angles des lettres et (g) le style de l'écriture.

Toutes les données historiques, codicologiques, philologiques et ornementales recueillies seront également exploitées en vue d'une datation approximative du manuscrit.

Le Commentaire sur le Paradis des Pères

Les informations développées dans ce point ont été relevées dans l'article de D. Phillips cité ci-dessus⁴. L'intérêt est de présenter succinctement le contenu du Ms Bagdad 210 afin de mieux saisir l'importance de son étude dans l'édition critique en cours et de mettre en exergue les éléments qui seront utiles à son analyse paléographique.

Le *Commentaire sur le Paradis des Pères* est conservé dans neuf manuscrits⁵.

¹ D. PHILLIPS, « The Syriac Commentary of Dadisho'Qatraya on the Paradise of the Fathers: towards a critical Edition », *BABELAO* 1 (2012), p. 1-23 (<http://www.uclouvain.be/408559.html>) (= PHILLIPS, *Dadisho'Qatraya*).

² G. SALIWA, *Mkbtutat maktaba mutraniya knissaat al-sbarq fi Bagdad*, Bagdad, 2003, p. 306.

³ A. KAPLAN, *Paléographie syriaque. Développement d'une méthode d'expertise sur base des manuscrits syriaques de la British Library (V^e-X^e siècles)*, Louvain-la-Neuve, 2008 [Thèse de doctorat à l'UCL, inédite] (= KAPLAN, *Paléographie syriaque*) et A. KAPLAN, *La paléographie syriaque: proposition d'une méthode d'expertise dans Cahiers d'Études Syriaques* [sous presse].

⁴ PHILLIPS, *Dadisho'Qatraya*, p. 11-12.

⁵ PHILLIPS, *Dadisho'Qatraya*, p. 10-18.

A : BL Add 17264
 B : BL Add 17263
 C : BL Or 2311
 D : BL Add 14589
 E : Cambridge UL Or 1314
 F : Paris BN Syr 201
 G : Bagdad 210 (Archevêché de l'Église de l'Est)
 g : BL Add 17175
 h : Vat Syr 126

Six manuscrits (ABCGgh) contiennent le commentaire « en entier » et trois renferment seulement quelques fragments (DEF). On distingue deux recensions, une longue (désignée par le sigle DQC) et un épitomé (désigné par le sigle DQE). Les manuscrits dont le sigle est majuscule (ABCDEFG) relèvent de la version longue tandis que ceux dont il est minuscule relèvent de la version abrégée (gh). Même la version longue est plus ou moins lacunaire. Le manuscrit le plus complet est le Ms Bagdad 210/G.

Le *Commentaire sur le Paradis des Pères* se présente sous la forme d'un dialogue de questions-réponses entre deux interlocuteurs : un maître et ses disciples (« les frères »). Les questions que posent les frères concernent les faits et les dires des Pères du Désert, et les réponses donnent au maître l'occasion de traiter et développer des thèmes plus généraux. Dans le manuscrit qui nous occupe, le maître est explicitement nommé Dadisho, l'auteur du commentaire, ce qui n'est pas le cas dans les autres manuscrits conservés où il est qualifié d'« ancien », de « maître » ou de « moine ». Cette dénomination précise du maître assure que le manuscrit a très certainement été copié dans la branche syro-orientale de l'Église syriaque, dite « nestorienne », et à laquelle appartient Dadisho du Qatar⁶.

Nous ne savons pas grand-chose sur la vie de Dadisho, qui est surtout connu à travers ses œuvres : le commentaire sur Abba Isaïe, les *Discours sur la solitude*, la *Lettre à Abkosh* et son *Commentaire sur le Paradis des Pères*.

Originaire de la région du golfe⁷, il aurait vécu aux alentours de la seconde moitié, voire de la fin du 7^e siècle⁸. Il était moine de tradition dite « nestorienne », où il est qualifié de visionnaire et de théologien. Le manuscrit de Bagdad possède deux explicits (f^o 46v et f^o 169v) qui achèvent respectivement les deux parties du commentaire. Ces explicits mentionnent clairement Dadisho

⁶ D. Phillips souligne le fait que, dans l'exemplaire qu'il a utilisé, le copiste du ms BL Add 17264/A, de tradition syro-occidentale, le nom de Dadisho a été volontairement effacé dans le colophon. Voir PHILLIPS, *Dadisho'Qatraya*, p. 9-10.

⁷ A. SCHER, « Notice sur la vie et les œuvres de Dadišô' Qatraya », *Journal asiatique* (Série 10) 7 (1906) (= SCHER, *Dadišô' Qatraya*), p. 103-112 et S. BROCK, « Syriac writers from Beth Qatraye », *Aram periodical* 11-12 (1999-2000), p. 93-94.

⁸ SCHER, *Dadišô' Qatraya*, p. 111.

comme l'auteur du livre et le présentent comme un visionnaire, un gnostique et un théologien du monastère de Rabkennare. Il aurait successivement habité dans le monastère de Rabkennare, le monastère des Saints-Apôtres et dans celui de Rabban Shabbour⁹.

L'œuvre est divisée en deux parties : la première reprend les trois premiers livres de Enanisho sur le Paradis (Histoire Lausaque de Pallade, une autre collection de Pallade et l'Histoire des moines d'Égypte attribuée à Jérôme) répartis en 108 questions-réponses (DQC I). La deuxième partie contient les quatre livres sur le Paradis, répartis dans notre manuscrit, qui est le témoin le plus complet, en 291 questions-réponses (DQC II).

Le manuscrit de Bagdad est divisé comme suit :

ff°1r°-46v°: DQC I, [2]¹⁰-108

ff° 46v°-169v° : DQC II, 1-291

ff°169v°-173v°: Dadisho' Qatraya, *Lettre à Abkosh*

ff°173v°-175v°: Rabban Aphnimaran, *Les chapitres* (jusqu'au n°34)

Les questions et réponses du commentaire ne sont pas numérotées.

La notice codicologique du manuscrit Bagdad 210

Le manuscrit est écrit sur parchemin. Il mesure 245 mm de haut et 160 mm de large. Il a perdu sa reliure et il est incomplet au début et à la fin. Le codex est actuellement composé de 175 folios non paginés. La présence régulière de signatures initiales et finales indique que, à l'origine, le volume était composé de 20 cahiers, généralement des quinions réguliers. Il commence avec la signature initiale du cahier 3 et se termine par la signature finale du cahier 20. La mise en page des signatures, entourées d'un décor élémentaire, est parfaitement homogène dans tout le manuscrit. Elles sont indiquées au rouge de minium au centre des marges inférieures et sont encadrées sur les quatre côtés d'un décor en points pleins et vides : au-dessus et en dessous de la lettre-chiffre apparaît une ligne de trois points ; un vide entre deux pleins. À droite et à gauche la ponctuation est organisée en croix ; deux points vides entre quatre points pleins. Cette signature centrale est en outre répétée horizontalement sur les extrémités de la marge inférieure, le long des réglures des colonnes de texte marquées à la mine de plomb et qui se prolongent dans la marge de queue.

⁹ Voir SCHER, *Dadišō' Qatraya*, p. 109, n. 1. Les deux premiers étaient situés dans les montagnes de Beth Huzzaye et le troisième près de la ville de Shush-tar.

¹⁰ Le manuscrit est incomplet en son début, il commence avec la question n°2.

Des titres courants sont notés au rouge de minium au centre des marges supérieures, au milieu des cahiers (généralement les 5^e et 6^e folios) et à leur fin (dernier folio d'un cahier et premier folio du cahier suivant). Les mots du titre sont séparés par deux petits points horizontaux et trois croix en « X ». Aux extrémités, les deux croix en « X » se prolongent par un petit crochet tourné vers la gauche tandis que les bras de la croix centrale alternent avec quatre petits points.

L'angle supérieur droit de chaque folio est en outre marqué d'une petite croix liée à gauche à un petit trait vertical suivi de deux petits points en ligne horizontale. Elle est généralement tracée à l'encre brune, comme le reste du texte, sauf en présence des titres courants, où elle est dessinée au rouge de minium. Quatre points disposés en croix peuvent exceptionnellement remplacer cette « signature ».

La régularité dans la mise en page de ces éléments assure que le manuscrit a été copié dans un même scriptorium.

Quelques signets et traces de signets sont encore visibles le long des tranches des folios contenant des titres rubriqués.

Un bandeau décoré (169v) souligne l'explicit de la deuxième partie du commentaire sur le *Paradis des Pères* (DQC II) et surplombe le titre de la *Lettre à Abkosh*. Il est formé d'une tresse de cœurs couchés en alternance de couleur : rouge, jaune et brun, et de deux dards pointés aux extrémités.

Les caractéristiques paléographiques du Bagdad 210/G

Le texte est écrit en une seule colonne de 34 à 36 lignes. Les marges en portique (une ligne de tête et deux lignes de marges) de la justification, tracées à la mine de plomb, sont encore visibles. Quatre piqûres déterminent également les limites de la justification. La première ligne de texte est généralement écrite sous le linteau mais elle peut aléatoirement apparaître soit au-dessus du linteau soit le traverser. Quelques légères réglures à la mine de plomb sont encore visibles sous certaines lignes.

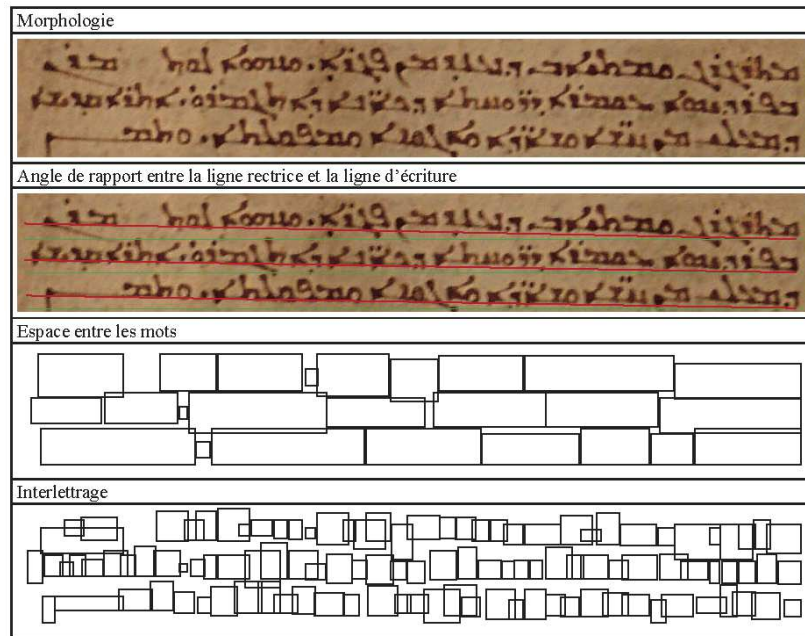
La mise en page¹¹ se présente comme suit : 15+115+30 x 20+195+30 (f^o 77r) et l'unité de réglure¹² mesure entre 5,4 et 5,7 mm.

¹¹ La méthode de description des réglures et de la mise en page est empruntée à J. LEMAIRE, *Introduction à la codicologie* (Publications de l'Institut d'études médiévales. Textes, Études, Congrès, 9), Louvain-la-Neuve, 1989, p. 109-125 (= LEMAIRE, *codicologie*). Les mesures sont prises horizontalement (marge de couture + colonne + entrecolonne + colonne) x les mesures prises verticalement (marge de tête + colonne de texte + marge de queue).

¹² LEMAIRE, *codicologie*, p. 122 : « L'unité de réglure est le nombre souvent fractionnaire, donné en millimètres, qui définit l'espacement approximatif

Le texte est écrit en brun et les explicits et les rubriques (formule d'introduction pour les questions-réponses) sont au rouge de minium, comme les titres courants et les signatures des cahiers.

La dynamique de la composition



La justification du texte est très régulière sur les quatre côtés. Quelques débordements des queues du *'e* et du *shin* sont visibles à droite et il arrive que les hastes à long fût de la première ligne soient légèrement plus hautes que dans le reste de la page. Pour respecter la marge gauche de justification, limitée par les réglures, le copiste a recours à plusieurs procédés. Ces techniques s'appliquent généralement aux derniers mots de la ligne d'écriture. Le procédé le plus fréquent est l'allongement des traits de liaisons entre les dernières lettres du dernier mot. Un autre procédé consiste à varier le module de ces lettres qui peuvent être soit plus grandes soit plus petites. Le changement du module, surtout pour les lettres présentant des hastes à long fût, s'accompagne souvent d'une variation des *ductus* et des angles. Le copiste utilise aussi une fioriture en forme de tige à volute. Cette fioriture apparaît le plus souvent en queue de ligne mais curieusement elle est aussi dessinée en tête de ligne. L'élargissement de l'espace entre les derniers mots de la ligne est un autre moyen de justification utilisé par le copiste pour obtenir des colonnes régulières.

Chaque ligne comprend 7 à 9 mots et une moyenne de 35 lettres.

compris entre deux lignes tracées. Ce nombre théorique s'obtient en divisant la hauteur de la colonne par le nombre d'espacements compris dans cette colonne, autrement dit par le nombre de lignes de réglures moins un (le linteau) ».

L'interligne est très régulier et le rapport entre la ligne rectrice et la ligne d'écriture varie de 0,2° à 0,5°¹³.

La dynamique de la composition est rythmée par la justification homogène des colonnes et par celle de l'interligne. Les pages sont pleines mais le texte respire néanmoins grâce au « blanc » de l'interligne et des marges vierges.

Les formes des lettres¹⁴

L'écriture du Bagdad 210 présente un caractère formel et courant.

	ا	ب	س	د	هـ	و	ز	ح	ط	ي	ك	ل	م	ن	هـ	و	ز	ح	ط	ي	ك	ل	م	ن	هـ	و	ز	ح	ط	ي	ك	ل	م	ن	
Monumentale	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x	x
Courante							x								x		x		x	x	x														

La majorité des lettres ont une forme monumentale / *estrangelo*, mais la présence régulière de formes plus cursives pour le *waw*, le *he*, le *beth* et les *dolath* et *rish* est caractéristique de l'écriture courante, plus communément appelée *serto*. La présence régulière et simultanée de formes monumentales pour certaines lettres (majoritaires) et de formes courantes pour d'autres est caractéristique de ce que nous appelons désormais l'écriture monumentale semi-courante.

L'aspect de l'écriture est marqué par la présence régulière d'empattements en forme de goutte renversée ou de gros point.

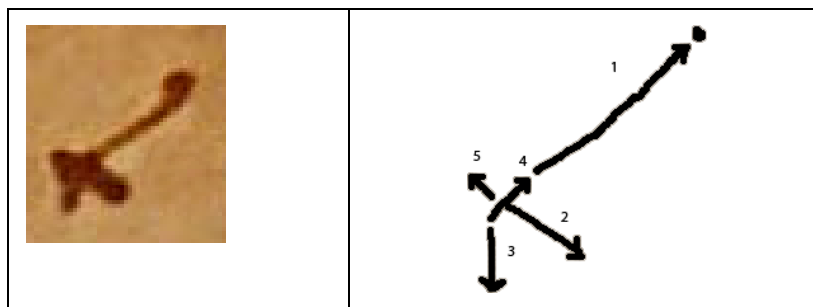
Le module et le « poids » de l'écriture

L'écriture est plate et de petit module. La hauteur des lettres moyennes est de 2-3 mm et celle des lettres à long fût est de 4-5 mm. Le rapport modulaire de l'écriture est régulier.

Le « poids » de l'écriture : les pleins et les déliés sont de forces et de proportions différentes. L'écriture dégage simultanément une impression de pesanteur et de légèreté.

¹³ Cette mesure ne tient pas compte de la déformation du parchemin.
¹⁴ Voir dans cet article, p. 12-14.

Les Ductus



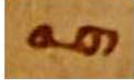


Le relevé des *ductus* est par nature conjectural. En revanche, nous pouvons dire avec plus de certitude que le tracé des lettres est fragmentaire

Les liaisons des lettres

Dans les liaisons formelles, les lettres se lient sur la ligne rectrice par juxtaposition, et parfois par fusion des traits. Les ligatures sont plates.

Le *semkath* ne s'attache normalement pas par la gauche mais une forme liée apparaît simultanément. Le *teth* et le *taw* se lient sur la ligne rectrice mais ils peuvent exceptionnellement présenter une liaison par leur sommet. Sur la ligne rectrice, le *teth* se lie par fusion des traits avec les lettres le précédant.

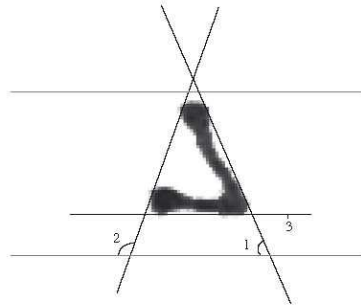
Les liaisons informelles sont les liaisons à gauche des lettres (*olaph*, *dolath* / *rish*, *he*, *waw*, *zain*, *semkath*¹⁵, *sodhe* et *taw*) qui normalement ne se lient pas de ce côté. En effet, cette règle n'est pas rigoureusement respectée ici et des ligatures, matérialisées par un trait horizontal tracé sur la ligne rectrice, attachent ces lettres par la gauche. Ce genre de liaison qui paraît étrange pour l'écriture syriaque est tout à fait régulier et caractéristique dans l'écriture syro-palestinienne. On notera par ailleurs que les ligatures informelles apparaissent pour les mêmes liaisons simultanément avec des ligatures formelles.

		
1 ^{er} r du cah. 17, lig.31	10 ^e v du cah. 19, lig. 17	1 ^{er} r du cahier 11, lig. 24

Les angles

Le *lomadh* s'inscrit dans un triangle isocèle, dont les angles mesurent respectivement (1) 65-80°, (2) 105°-110° et (3) 0°.

¹⁵ La liaison à gauche du *semkath* varie selon la variante formelle : dans la forme *estrangelo* ou monumentale, elle ne se lie pas à la lettre suivante, alors que dans l'écriture *serto* ou courante, elle s'attache normalement par la gauche.



Le style

L'écriture du manuscrit Bagdad 210 est une écriture monumentale semi-courante plate et angulaire de petit module. De caractère formel, elle est à la fois fine et lourde.

L'homogénéité graphique qu'elle présente à travers tout le manuscrit, de même que la régularité dans la mise en page amène à attribuer la copie de ce manuscrit à un seul copiste.

Une proposition de datation du manuscrit Bagdad 210/G

Maintenant que le style graphique du codex Bagdad 210 est identifié et que ses spécificités sont mises en exergue, il nous reste à proposer une date pour sa copie.

Le procédé de datation consiste à comparer les caractéristiques paléographiques relevées pour ce codex avec celles de manuscrits présentant la même écriture et qui sont clairement datés. Pour cette fin, les éléments d'ordre codicologique, philologique, historique et ornemental peuvent être exploités.

Selon A. Scher, Dadisho du Qatar aurait vécu vers la seconde moitié et la fin du 7^e siècle¹⁶. Cette date constitue en l'occurrence un *terminus post quem* pour le *Commentaire sur le Paradis des Pères* dont Dadisho est l'auteur, et qui est contenu dans le Bagdad 210.

Si l'on regroupe, sur la seule base de leur écriture, les manuscrits contenant le *Commentaire sur le Paradis des Pères*, il en ressort le regroupement suivant : les manuscrits BL Add 17264/A, BL Add 17263/B, BL Or 2311/C, BL Add 14589/D et Paris BN Syr 201/F sont en écriture courante formelle dite *serto*. Le manuscrit Cambridge UL Or 1314/E, daté du 19^e siècle est en écriture orientale, en usage encore aujourd'hui dans l'Église de l'Est. Le manuscrit BL Add 17175/g est en écriture courante semi-

¹⁶ SCHER, *Dadišo' Qatraya*, p. 111.

monumentale. Le manuscrit Vat Syr 126/h¹⁷ est le seul qui présente, comme le Bagdad 210, une écriture monumentale semi-courante, en trois colonnes de texte. Ce manuscrit n'est malheureusement lui-même pas daté, et ne peut servir à dater le Bagdad 210.

Dans le groupe de manuscrits datés de la British Library, et que nous avons précédemment étudié¹⁸, l'écriture monumentale semi-courante est utilisée dans les manuscrits dès le 7^e siècle.

Ci-dessous sont signalés les manuscrits datés en écriture monumentale semi-courante :

- BL Add. 14 460 (600)¹⁹
- BL Add. 17 110 (600)²⁰
- BL Add. 14 471 (615)²¹
- BL Add. 17 134 (675)*²²
- Or. 8731 (734)*²³
- BL Add. 17 172 (819-830)*²⁴
- BL Add. 14 485 (824)*²⁵
- BL Add. 12 152 (837)*²⁶
- Folios 140r à 205v du BL 12 153 (845)²⁷
- BL Add. 17 193 (874)*²⁸
- BL Or. 8730 (876-877)²⁹

¹⁷ S.E. ASSEMANUS – J.S. ASSEMANUS, *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae Codicum Manuscriptorum Catalogus*, III, Rome, 1758-59 [réimpr. Paris, 1926], p. 156-178 et PHILLIPS, *Dadisho Qatraya*, p. 17-18.

¹⁸ KAPLAN, *Paléographie syriaque*.

¹⁹ W. WRIGHT, *Catalogue of the Syriac Manuscripts in the British Museum acquired since the year 1838*, I-III, London, 1870-1872 (= WRIGHT, *Catalogue*), I, p. 52-53 et III, pl. XI et W.H.P. HATCH, *An Album of Dated Syriac Manuscripts*, Boston-Massachusetts, 1946 [réimpr. New-Jersey, 2002] (= HATCH, *Album*), p. 211, pl. CLX. Le manuscrit est partiellement écrit en écriture monumentale semi-courante. La planche publiée dans l'*Album* de Hatch est en écriture monumentale.

²⁰ WRIGHT, *Catalogue*, I, p. 116-119.

²¹ WRIGHT, *Catalogue*, I, p. 53-54 et HATCH, *Album*, p. 212, pl. CLXI

²² WRIGHT, *Catalogue*, I, p. 330-339 et III, pl. V-VI et E. TISSERANT, *Specimina codicum orientalium*, Bonn, 1914, p. xxiii, pl. 24

²³ HATCH, *Album*, p. 102, pl. LI, A. VAN ROEY – H. MOORS, « Les Discours de Saint Grégoire de Nazianze dans la littérature syriaque. II. Les manuscrits de la version "récente" », *Orientalia Lovaniensia Periodica* 5 (1974), p. 79-125 (= VAN ROEY – MOORS, *Grégoire de Nazianze*, II), p. 80-84 et A. DE HALLEUX, « Rabban Benjamin d'Édesse et la date du ms. B.L., Or. 8731 », in R. LAVENANT (éd.), *IV. Symposium Syriacum* (Orientalia Christiana Analecta 229), Rome, 1984, p. 445-451 (= DE HALLEUX, *Benjamin d'Édesse*), p. 448.

²⁴ WRIGHT, *Catalogue*, II, p. 759-762 et HATCH, *Album*, p. 114, pl. LXIII.

²⁵ WRIGHT, *Catalogue*, I, p. 146-149 et HATCH, *Album*, p. 115, pl. LXIV.

²⁶ WRIGHT, *Catalogue*, II, p. 497-499 et HATCH, *Album*, p. 117, pl. LXVI.

²⁷ WRIGHT, *Catalogue*, II, p. 423-428 et HATCH, *Album*, p. 118 et 152, pl. LXVII (la planche publiée dans l'*Album* de Hatch est en écriture monumentale) et CI, et A. KAPLAN, « Les copistes du manuscrit syriaque BL Add. 12 153 (Homilies of Gregory of Naziance) », *Orientalia Christiana Periodica* 77/2 (2011), p. 327-349 (= KAPLAN, *Add. 12 153*)

²⁸ WRIGHT, *Catalogue*, II, p. 989-1002. En partie en écriture monumentale semi-courante

²⁹ VAN ROEY – MOORS, *Grégoire de Nazianze*, II, p. 89-90.

- BL Add. 12 138 (899)*³⁰
- BL Add. 12 139 jusqu'au f. 84r (1000)*³¹

L'échantillonnage de manuscrits que nous avons étudiés comprenait les volumes datés du 5^e au 10^e siècle. Le *terminus* en amont ne correspond pas à celui de l'écriture monumentale semi-courante qui a été utilisée, selon l'*Album* de Hatch, jusqu'au 16^e siècle³². Des éléments d'ordre codicologique (dimensions du parchemin et mise en page) et paléographique assurent cependant que le Bagdad 210 n'est pas postérieur au 10^e siècle.

Dans ce groupe, les sigles marqués d'une étoile ont en outre, comme le Bagdad 210, un caractère angulaire. Parmi ces manuscrits, l'écriture du BL Or. 8731, daté par colophon de 734, présente les caractéristiques les plus proches de l'écriture du Bagdad 210.

Le BL Or. 8731 contient la première partie des Discours de Grégoire de Nazianze. Lors de recherches antérieures, nous avons eu l'occasion de regarder ce manuscrit de près et d'en relever certains éléments codicologiques.

Écrit sur parchemin, le codex a fait l'objet de restaurations récentes. Il mesure 275 mm x 180 mm et est recouvert d'une nouvelle reliure. Il est composé de 87 folios paginés et de onze cahiers. Le nombre de folios par cahier est irrégulier : le premier cahier comporte six folios, les cahiers 2, 3 et 4 sont des quaternions, les cahiers 5, 6, 7 et 8 sont des quinions, le cahier 9 contient neuf folios et les cahiers 10 et 11 comportent chacun quatre folios. Le manuscrit possédait des signatures³³ mais seules quelques-unes sont encore visibles.

Le texte du BL Or. 8731 est écrit sur deux colonnes. Chaque colonne comporte 45 à 50 lignes. La mise en page, relevée sur le folio 22r, se présente comme suit : 22+63+10+63+13 x 18+210+38 et l'unité de réglure mesure entre 4,2 et 4,6 mm. Les colonnes sont pleines et régulières. Il n'y a pas de débordements dans les marges. Comme le Bagdad 210, le copiste a utilisé plusieurs procédés pour justifier les colonnes de texte : il varie le module et les angles des lettres, il allonge les traits de liaison du dernier mot de la ligne, et moins fréquemment, il élargit l'espace entre le dernier mot et le reste de la phrase. L'interligne est également régulier.

Pour ce qui est de la morphologie des lettres, on notera d'emblée que ce manuscrit présente, en son folio 27, une écriture courante semi-monumentale. Une expertise paléographique plus pointue de l'ensemble du manuscrit est nécessaire pour détermi-



























³⁰ WRIGHT, *Catalogue*, I, p. 101-108 et III, pl. XIII et HATCH, *Album*, p. 217, pl. CLXVI.















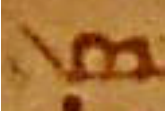














³¹ WRIGHT, *Catalogue*, I, p. 154-159 et III, pl. X et HATCH, *Album*, p. 128, pl. LXXVII

³² HATCH, *Album*, p. 145, pl. XCIV.

³³ Ces signatures ne correspondent pas aux numéros des cahiers cités ci-dessus dans la description.

ner si tout le manuscrit est de la main d'un seul copiste, Barhad-beshabbo cité dans le colophon et sur lequel nous reviendrons plus loin dans cet article. Cette observation ne compromet toutefois pas notre démarche de comparaison avec le Bagdad 210 car la majorité des folios, y compris le colophon, sont en écriture monumentale semi-courante.

	Bagdad 210	BL Or. 8731
<i>Olaph</i>		 
<i>Beth</i>		
<i>Gomal</i>		
<i>Dolath</i>		
<i>He</i>		
<i>Waw</i>		
<i>Zein</i>		
<i>Heth</i>		
<i>Teth</i>		
<i>Yudh</i>	 	
<i>Koph</i>		
		

<i>Lomadh</i>		
<i>Mim</i>		
		
<i>Nun</i>		
		
		
<i>Semkath</i>		
		
<i>'e</i>		
<i>Phe</i>		
<i>Sodhe</i>		
<i>Qoph</i>		
		
<i>Rish</i>		
<i>Shin</i>		
		



L'écriture du BL Or. 8731 est plus cursive que celle du Bagdad 210 : dans le premier cas, les lettres *dolath* / *rish* sont régulièrement tracées en forme de virgule, caractéristique de la forme courante formelle dite *serto*. De forme monumentale, l'*olaph* apparaît aussi sous la forme d'une simple haste. Certaines lettres finales comme le *qoph* ou le *semkath* ne s'arrêtent pas sur la ligne rectrice mais se prolongent par une terminaison rectiligne montante.

	א	ב	ג	ד	ה	ו	ז	ח	ט	י	כ	ל	מ	נ	ס	ע	פ	צ	ק	ר		
Monumentale	x	x	x	x	x	x		x	x	x	x	x	x	x	x					x	x	x
Courante								x							x		x					x

Les lettres semblent se lier par fusion des traits, et les traits de liaisons sont plats et légèrement brisés. Les lettres *teth* et le *taw* se lient sur la ligne rectrice et le *semkath* s'attache régulièrement par la gauche comme c'est la norme dans l'écriture courante formelle / *serto*. Il existe aussi des liaisons informelles qui attachent par la gauche des lettres qui normalement ne se lient pas de ce côté. Certaines de ces liaisons informelles sont le résultat du caractère serré de l'écriture, d'autres sont de véritables traits de liaison similaires à celles du Bagdad 210.

Au sujet des angles, on notera une nette différence dans l'inclinaison du *nun* final isolé qui est couché dans le Bagdad 210 et qui est au contraire dressé, presque à angle droit, dans le BL Or. 8731.

L'écriture du BL Or. 8731 est également de petit module. La hauteur des lettres moyennes est de 2 mm et celle des lettres à long fût est de 4 mm.

Les pleins et les déliés sont aussi de forces et de proportions différentes. L'écriture dégage une impression de légèreté et un caractère hétéroclite.

L'écriture du BL Or. 8731 est comme celle du Bagdad 210 une écriture monumentale semi-courante de module moyen. Elle présente un caractère plus cursif et moins formel que celle de notre manuscrit mais les deux écritures sont du même style.

Le colophon du BL Or. 8731 (f. 87r, col. B) enseigne que Barhadbeshabbo, un diacre et moine étranger du couvent de Saint Matthieu dans la montagne d'Alfef (Mor Mattay du Mont des Milliers), a terminé la copie de ce manuscrit le mardi 27 janvier en 1045 de l'ère Séleucide, c'est-à-dire l'an 734 AD. La copie a été

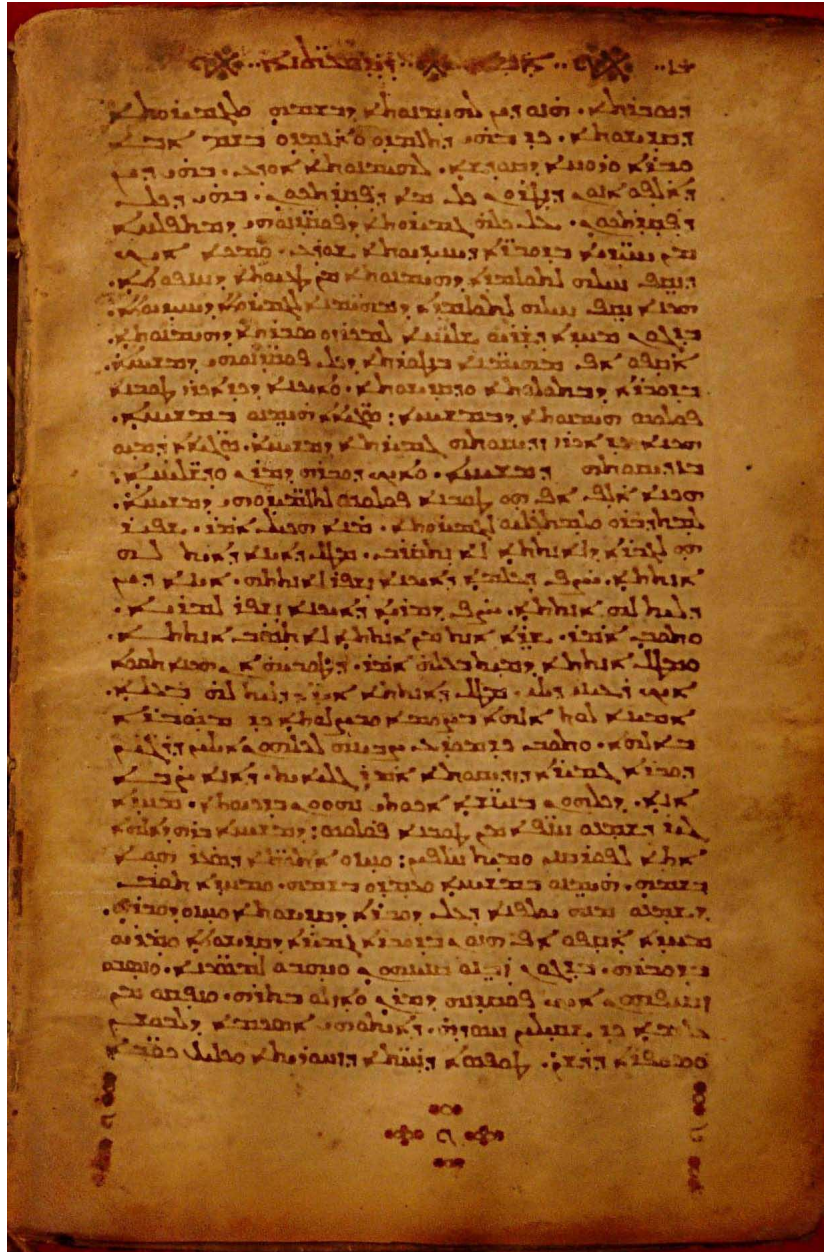
réalisée au monastère de Beth Malke / St Eusèbe, dans le sanctuaire de Saint Siméon le Stylite, lorsque Rabban Mor Benjamin était dans ce couvent de Beth Malke. C'est par le zèle de ce dernier et à partir de son exemplaire que fut copié le BL Or. 8731.

La date précise de ce colophon est cependant remise en cause par une analyse très concluante menée par A. de Halleux³⁴ sur Rabban Benjamin, cité par ailleurs dans d'autres colophons du 9^e siècle. Bien que la date du BL Or. 8731 ne présente pas de « corrections » visibles, A. de Halleux date ce manuscrit de l'an 834 AD au lieu de 734 AD.

Les rapprochements graphiques entre le BL Or. 8731 et le Bagdad 210 nous amènent à dater ce dernier de la première moitié du 9^e siècle. Cette datation est en outre étayée par les parallèles paléographiques et codicologiques que présente le Bagdad 210 avec d'autres manuscrits datés du 9^e siècle et énoncés plus haut, et notamment le BL Add. 17 172, daté par colophon de 819-830³⁵. Le point commun entre le Bagdad 210 et les autres manuscrits datés du 9^e siècle est la différence marquée entre les pleins et les déliés qui atteste de l'usage d'un outil d'écriture spécifique à cette période.

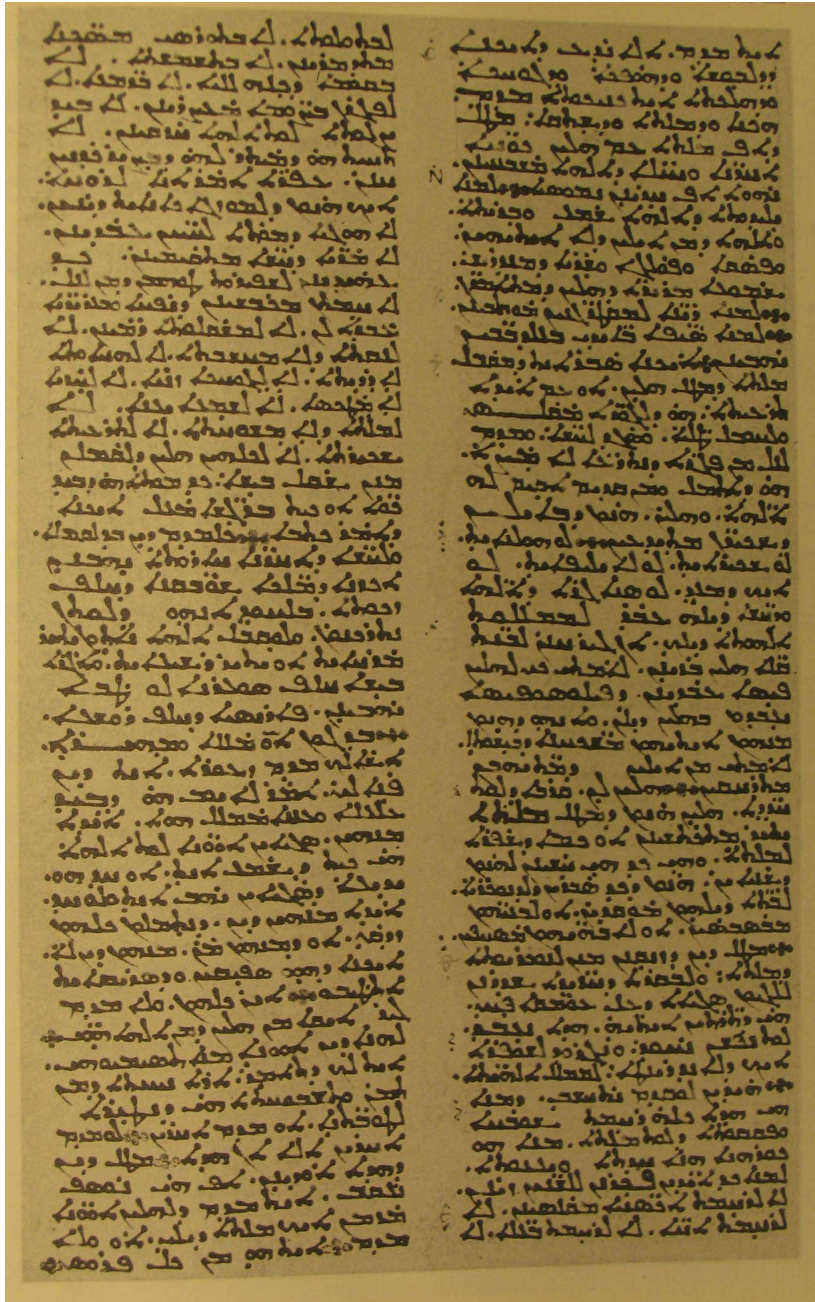
³⁴ DE HALLEUX, *Benjamin d'Édesse*, p. 448.

³⁵ KAPLAN, *Paléographie syriaque*, p. 442 et 462.



1. Archevêché de l'Église de l'Est, Ms Syr 210 (verso du 10^e f. du cahier 6). Bagdad

Source et © : Archbishopric of the Church of the East, Baghdad-Iraq.



2. British Library Or. 8731 (734 ou 834 AD), f. 64.

Source : HATCH, *Album*, p. 102, pl. LI.

© British Library

Un solo manuscrito en dos bibliotecas: el comentario de Raši a la Biblia

Por

M^a Teresa Ortega Monasterio

Centro de Ciencias Humanas y Sociales

CSIC, Madrid

El mundo del patrimonio escrito de los judíos en la Península Ibérica es complejo y extenso. El legado existente en la actualidad en bibliotecas españolas no es grande, pero sí significativo tanto en lo que a calidad textual se refiere, como en cuanto que es reflejo de una sociedad multicultural en la que se produce. En dichas bibliotecas existen manuscritos en caracteres hebreos pertenecientes a un amplio espacio de tiempo, que va desde el siglo XIII hasta el XIX, de materias muy dispares, estando todas comprendidas en el ámbito de los estudios judíos¹.

¹ Sobre las colecciones de manuscritos hebreos en bibliotecas españolas, puede verse M.T. ORTEGA MONASTERIO, « Spanish Biblical Hebrew Manuscripts », *Hebrew Studies* 45 (2004), p. 163-174; IBID., « Hebrew Collections in Spain: Catalogues and Inventories », in J.P. MONFERRER-SALA – H.G.B. TEULE – S. TORALLAS TOVAR (eds.), *Eastern Christians and their Written Heritage*, (Eastern Christian Studies 14) Louvain, 2012; IBID., « Historia y formación de las colecciones de manuscritos hebreos en España », in E. ALFONSO – J. DEL

Aunque el género más representativo puedan ser las Biblias, tanto por su calidad como por su belleza, podemos afirmar sin temor a equivocarnos que los comentarios bíblicos le siguen en importancia. No hay que olvidar que la Biblia era el eje central de la vida judía desarrollada en territorios peninsulares durante toda la Edad Media y ello da lugar a un sinfín de copias de los comentarios más afamados y de los autores más destacados. Los manuscritos conservados en España que copian comentarios bíblicos son, en su gran mayoría, copias sefardíes, como puede apreciarse en los catálogos existentes². Sin embargo, encontramos algunas excepciones: en la biblioteca de la Abadía de Montserrat existen varios manuscritos de procedencia oriental con comentarios bíblicos y otro de origen italiano. Pero existen además dos manuscritos de origen askenazí que, aunque se conservan en dos bibliotecas distintas, forman parte de una sola unidad como veremos a continuación.

Uno de los numerosos manuscritos que copian el comentario de Raši a la Torah es el que se conserva en dos bibliotecas españolas: la biblioteca del museo Lázaro Galdiano de Madrid³ y la Biblioteca Colombina de Sevilla⁴. Y ambas bibliotecas comparten el manuscrito debido a que se encuentra dividido en dos bloques: el primero de ellos contiene el comentario al Pentateuco, además de algunos folios sueltos de los libros de Reyes, Esdras y Crónicas y el segundo contiene el comentario al resto de la biblia hebrea. El estado de conservación de ambos es bueno, aunque presentan algunas diferencias. Mientras que el conservado en el museo Lázaro Galdiano está en excelente estado de conservación, encuadernado en pasta con cortes dorados y lomo con texto en letras doradas con el título *M. S. Hebreo*, el de Sevilla tiene algunos folios de difícil lectura; en el fol. 307v hay una nota manuscrita en la que se indica que Antonio Galván restauró la encuadernación de época en la primavera de 1992 y confeccionó la caja estuche para su conservación⁵. Los cuadernos son en su mayoría secciones excepto el cuaderno 13, que es un ternión, y el último, que es un folio suelto, faltando el resto del cuaderno con el final del texto del manuscrito. La composición de cuadernos del manuscrito es la

BARCO – M.T. ORTEGA MONASTERIO – A. Prats (eds.), *Biblias de Sefarad*, Madrid, 2012, p. 149-175.

² Las catalogaciones más recientes son las realizadas por F.J. DEL BARCO, *Catálogo de Manuscritos Hebreos de la Comunidad de Madrid*, 3 vols. Madrid, 2003-2006; IBID., *Catálogo de manuscritos hebreos de la Biblioteca de Montserrat*, Barcelona, 2008.

³ Número de inventario 15.646.

⁴ Signatura 56-1-16. Para una descripción detallada del manuscrito, véase F.J. DEL BARCO DEL BARCO, *Catálogo de Manuscritos Hebreos de la Comunidad de Madrid*, vol. 2, Madrid, 2004, p. 150-151; F. CANTERA BURGOS, « Nueva serie de manuscritos hebreos en Madrid », *Sefarad* 19 (1959), p. 36-42 y E. ALFONSO – J. DEL BARCO – M.T. ORTEGA MONASTERIO – A. PRATS (eds.), *Biblias de Sefarad*, Madrid, 2012, N° Catálogo 47 y 48, p. 369-375.

⁵ Se trata de Antonio Galván Cuéllar, junto con su hermano José, prestigiosos encuadernadores artísticos del siglo XX con taller en Cádiz. Por sus manos han pasado valiosos ejemplares de las más importantes bibliotecas españolas.

siguiente (se indican en negrita los folios que corresponden al documento conservado en el Museo Lázaro Galdiano)⁶:

- 1: VI (3ª guarda inicial + ff. **1**, 2-11).
- 2-5: VI (ff. 12-23, 24-35, 36-47, 48-59).
- 6: VI (ff. 60-67, **68**, 69-71).
- 7: VI (ff. 72-83).
- 8: VI (**ff. 84-95**).
- 9: VI (ff. 96-99, **100-103**, 104-107).
- 10: VI (ff. 108-118, **119**).
- 11-12: VI (ff. 120-131, 132-143).
- 13: III (ff. 144-149).
- 14-24: VI (ff. 150-161, 162-173, 174-185, 186-197, 198-209, 210-221, 222-233, 234-245, 246-257, 258-269, 270-281).
- 25: VI (**ff. 282-293**).
- 26: VI (ff. 294-305).
- 27: I (f. 306) incompleto, falta el final del comentario a Crónicas. [Dos bifolios + un folio suelto de guardas finales].

El manuscrito mantiene la foliación original en números arábigos, correspondiente a la época en que el códice estaba completo. El primer folio de la parte conservada en el Museo Lázaro Galdiano aparece con el número 67, y corresponde al fol. 1 del manuscrito completo, pudiéndose apreciar con claridad que la numeración ha sido corregida⁷. La indicación de *parašá* o del libro bíblico correspondiente escrita al principio de cada cuaderno, puede considerarse la única indicación de cuaderno. Si hubo otra, ha sido cortada al encuadernar el manuscrito, aunque no es probable dado que la parte del códice conservada en Sevilla tampoco la tiene. Se aprecia el punteado en la parte externa de cada folio y el pautado a punta seca, más visible en el verso.

Este códice en su conjunto, como ya se ha venido señalando en otras ocasiones, presenta una serie de características muy determinadas. Por un lado, no tiene colofón, por lo que no sabemos la fecha exacta de composición, pero está generalmente aceptado que es del siglo XIII. Por su escritura, está claro que es de factura asquenazí; probablemente el escriba procedía del norte de Francia, donde la obra de Raši era muy conocida y difundida. Se trata de una letra semicursiva muy cuidada. Está escrito a dos columnas en la mayoría de las páginas, de 47 líneas cada una. Solamente se escriben a línea tirada los fragmentos que se encuentran en páginas que reproducen ciertos tipos de decoraciones, como ocurre en los fols. 100v (final de Deut) o 284v (final de Esdras), o en los folios en los que se incluyen diagramas, que algunos autores identifican con un mapa⁸. Estos diagramas aparecen en dos ocasiones:

⁶ Agradezco esta información al Dr. Javier del Barco, quien pudo consultar personalmente el manuscrito de la Biblioteca Colombina.

⁷ Véase E. GUTWIRTH, « Cruzando sacras fronteras: sobre el manuscrito de Rashi », *Revista de Arte* 322, enero-marzo, (2008), p. 75, nota 7.

⁸ Cantera se refiere a él como 'cuadro geográfico' mientras que Gurwirth lo califica de 'mapa' (véanse los dos artículos citados). Este último autor se basa

en Num 34, 3-12 y en Ez 45, 1-8 y Ez 48. En el primer pasaje se dan una serie de nombres geográficos de lugares, regiones y límites de Israel dispuestos dentro de varios espacios rectangulares⁹. En el segundo, se citan las posesiones de los sacerdotes, levitas, la ciudad y los príncipes y al final del libro de Ezequiel se especifica la distribución del territorio. Más adelante daremos más detalles de estos diagramas, referidos a sus decoraciones.

Sabemos que el manuscrito completo se encontraba ya en el siglo XVIII en Sevilla, y que ya le faltaban algunos folios donde podría haber estado el colofón. Pérez Bayer se refiere a él en su *Viaje arqueológico desde Valencia a Andalucía y Portugal*. El martes 8 de octubre de 1782 refiere el autor su visita a la biblioteca de la «santa iglesia». El canónigo magistral, Don Marcelo Daye, le enseña algunos de los tesoros, entre ellos, dos manuscritos hebreos: uno es una «insigne Biblia Hebrea», añadiendo que fue donado por el rey Alfonso el Sabio a la catedral de Sevilla, así como que a este rey se lo había regalado San Luis, rey de Francia¹⁰. Y el otro, un «libro Rabino sin puntos, uno y otro excelentemente escritos en pergamino», refiriéndose sin duda a este ejemplar. Lo describe en los siguientes términos:

«...contiene la exposición de la Biblia de R. Salomón Iarchi, esto es, Lunar, por ser, como algunos quieren, natural de Puente Lunel, en Lengadoc. A este laman comúnmente los hebreos Raschi, y otros Rasi, una y otra dicción compuesta de las iniciales de Rabí Salomón Iarchi, esto es, ר ש י ... Su carácter, digo el del códice, es rabino perfectísimo, y tan igual que sorprende, y lo mismo parece una línea que otra, y lo mismo es la tinta. Fáltale al fin alguna hoja (pocas) en que tal vez se hallaría el nombre del escritor, el lugar y el año donde y en que se escribió. En la portada, por bajo de un cuadrilongo o apaisado escrito en caracteres arábigos trabados y cruzados entre sí con mil rasgos y gallardías de pluma y floreados los espacios entre línea y línea con un trabajo verdaderamente ímprobo, hay dos círculos escritos en letra hebrea cuadrada con puntos, la cual, en mi juicio, es posterior al año mil cuatrocientos de Jesucristo.»

A continuación, copia el texto en hebreo. Y añade:

en su similitud con otros mapas de Raši en otros manuscritos y en la terminología ya utilizada por otros autores.

⁹ Existen mapas o diagramas similares en muchas copias de comentarios de Raši. Por poner algún ejemplo, citaremos algunos de la BnF (Heb. 154, 155, 156, 161), British Library (Harley 5708), Biblioteca estatal de Baviera en Munich (Cod. Heb. 5), o Vaticana (Vat. Ebr. 94).

¹⁰ Algunos fragmentos de este texto de Pérez Bayer han sido citados por todos los autores que han escrito sobre este manuscrito, como los ya mencionados.

«Parece que el que escribió esto no guardó la ortografía ni aún la propiedad de la escritura y sintaxis hebrea...»

A partir de este texto podemos deducir dos hechos importantes para este trabajo: por un lado, nos da un indicio más de la trayectoria de la Biblia, antes de terminar en Sevilla¹¹. Bien podemos dar como seguro que ambos manuscritos, la Biblia y el comentario de Raši, vinieran juntos, lo que nos corroboraría la procedencia inicial de su escritura: Francia. Y, por otro lado, vemos que en ese momento el manuscrito se encontraba completo en Sevilla, ya que hace alusión al folio 1r (que describimos a continuación) con su decoración y nota en hebreo sobre su composición. Solamente faltaban, como dice, algunos folios que corresponden con toda seguridad a los que siguen faltando actualmente en el último cuaderno del manuscrito, donde se supone que debía estar el nombre del copista.

Museo Lázaro Galdiano

Esta porción del manuscrito comprende los siguientes folios: 1, 68, 84 a 95, 100 a 103, 119 y 282 a 293. Hemos aludido antes a una corrección en la numeración del manuscrito, que corresponde al folio 1. Actualmente tiene el número 67, pero era originariamente el primero y estaba numerado con el número uno. La persona que cambió la numeración no debía saber hebreo, ya que se limitó a poner el número anterior al primer folio numerado que tenía delante, en este caso el 68. Dicho folio constituye la portada y, contiene una ornamentación de clara procedencia andalusí. Un marco rectangular que comprende toda la página encuadra dos arcos de herradura muy cerrados con un círculo interior. Bajo estos dos círculos, otro recuadro rectangular enmarca cuatro líneas de escritura cursiva hebrea de carácter arabizante donde se da el título del libro y su autor y, bajo este rectángulo se insertan otros dos arcos lobulados. En su interior se inscribe un texto en dos columnas con información sobre el manuscrito, que dice: זה פירוש רבינו שלמה ז"ל צרפתי הכתוב למעלה בכתיבה משרקי הוא זה הספר והוא מקנת כספו של האדון ה למעולה אל ארתדיאנו די שריש ישמרוהו אל ¹²... El texto hebreo continúa en el folio siguiente. Toda la decoración de este folio es de marcado tipo andalusí, tanto por sus formas geométricas en los enre-

¹¹ Actualmente, no consta ninguna biblia manuscrita hebrea en el catálogo de la Biblioteca Colombina.

¹² «Lo escrito arriba en escritura misraquí es: este libro es un comentario de Rabenu Salomón, bendita sea su memoria, Şarfatí, y fue comprado con el dinero del muy ilustre señor arcediano de Jerez, que Dios le guarde, amén. Y él ordenó ensalzar este libro como él...».

jados inscritos en los círculos, como por los colores, las cenefas, su diseño y especialmente en la letra cursiva mencionada. De hecho, encontramos diseños muy similares en muchos manuscritos árabes o aljamiados escritos en la Península Ibérica a partir del siglo XV. Los marcos exteriores, como los motivos que aparecen en el margen izquierdo y las decoraciones florales de los cuatro vértices, se pueden encontrar con frecuencia¹³.

En el resto de esta porción del manuscrito abundan las iluminaciones. Tenemos varios ejemplos. En el fol. 85v, la decoración de principio del libro de Deuteronomio en אלה הדברים con la indicación de la *paraśá* 44 aparece, a la derecha del panel ornamental sobre esas dos primeras palabras y entre las dos columnas de texto, un elemento con forma de granada y motivos florales andalusíes en rojo, verde y ocre. Lo mismo ocurre en el fol. 68r (2r), que también incluye motivos de granada en dorado, con perfiles en verde y rojo.

En otros folios los inicios de la decoración solamente se iluminan en rojo, pero con el mismo estilo: 92r שופטים *paraśá* 48; 93v כי תצא *paraśá* 49; 95r ויהי כי תבא *paraśá* 50. En el fol. 285r, que contiene el principio del comentario a Crónicas, volvemos a encontrar la decoración en rojo y verde.

Hay ocasiones en las que la iluminación ocupa más de medio folio, reproduciendo motivos de igual estilo andalusí. Los motivos entrelazados densos y complicados son típicos de la decoración mudéjar tardía, y son claro reflejo de las decoraciones de las páginas tapiz de los manuscritos árabes. Tenemos ejemplos en el fol.101r, al principio del libro de Josué, donde la ornamentación se ilumina en rojo y dorado, formando paneles en las dos palabras iniciales del libro y en el título del mismo, así como unas cenefas con motivos geométricos de entrelazados en ángulo recto sobre la parte superior de la columna derecha del texto y entre las dos columnas. Se añade un motivo floral exento en forma de granada en el margen exterior, iluminada en verde y rojo. O en el fol.119r al principio de Reyes: en este caso el motivo es ligeramente distinto en estilo a los anteriores, introduciendo nuevos y complicados diseños e incluyendo colores gris y rojo. La palabra מלכים aparece escrita en dorado e inscrita en la viñeta.

También el fol. 100v (22v), al final del comentario a Deuteronomio, reproduce un motivo andalusí de más de media página, aunque en esta ocasión se dibuja exento, no inscrito en rectángulo como en otras ocasiones. La decoración que aparece en el fol. 284v corresponde al mismo estilo: se trata de un círculo inscrito en un rectángulo que corresponde al final del libro de Esdras. En la parte inferior aparece como decoración una imitación de letras árabes de tipo cúfico en sepia¹⁴. La decoración que aparece en el

¹³ Véanse algunos de los manuscritos recogidos en la serie <http://manuscripta.bibliotecas.csic.es> como el Junta 56 o el Junta 47.

¹⁴ Estos motivos de origen oriental, pero muy adaptados a los modelos de Al-Ándalus, son recurrentes en manuscritos copiados en la Península Ibérica a

margen derecho guarda similitudes con las reproducidas en Coranes, sobre todo de los procedentes del Magreb o de la Península Ibérica, imitando el cierre de las encuadernaciones de carpeta típicas de estos manuscritos árabes¹⁵.

En los fols. 84 r y v aparecen los ‘mapas’ a los que más arriba nos referíamos. En el fol. 84 v el color rojo aparece en dos tonos: uno muy vivo y otro mucho más apagado. El más vivo rodea con una línea al resto, estando el texto central dentro de un recuadro. En el fol. 84r hay un motivo rectangular de entrelazado en rojo y negro que parece hecho posteriormente de forma independiente, tanto por la tinta como por el motivo. Sobre la disposición de los textos de estos mapas, no voy a añadir más a lo ya descrito por E. Gutwirth. Pero sí debo señalar que su similitud con el manuscrito de la BnF Heb. 154 es casi total: la información del diagrama y la disposición de los textos hebreos en él son casi idénticas¹⁶. Es decir, la diferencia esencial entre los dos radica, sobre todo, en la decoración del manuscrito del museo Lázaro Galdiano. Sin embargo, si comparamos estos mapas con los que aparecen en el manuscrito de Munich (Bayerische Staatsbibliothek, Heb 5) fechado en 1233, comprobamos que sus textos presentan algunas variantes, faltando algunas de las palabras en el de Madrid¹⁷.

En otras partes del manuscrito, como en el fol. 88r, en la segunda columna aparece una decoración muy frecuente en otros manuscritos sefardíes de los siglos XIV y XV, aunque de estilo más sencillo, como puede ser el G-II-8 de El Escorial¹⁸ o incluso

partir del siglo XIII. Podemos encontrar numerosos ejemplos, como en el manuscrito Heb 22 de la BnF, copiado en Castilla en el siglo XIII, o en el Heb 32 de la misma biblioteca, de principios del siglo XV.

¹⁵ También conocidas como “pages fermoir”, este modelo de decoración ya es usual en Coranes orientales a partir del siglo X, sobre todo. Tenemos ejemplos de estas decoraciones en varios ejemplares, como un Corán de la Biblioteca Real de Marrakesh, manuscrito n° 4, fols. 4v y 5, copiado en el siglo XIV; en el Corán MS A 6755 de la Biblioteca de la Universidad de Estambul, fol. 3r, copiado en Córdoba en 1143 o en el n° 25 de los manuscritos de la JAE de la biblioteca Tomás Navarro Tomás (CSIC), fol. 1v y especialmente en un Corán copiado en el Magreb en 1326, el manuscrito 1740 de la biblioteca de El Escorial, fol. 1v.

¹⁶ En el fol.84v hay una variante textual con respecto al manuscrito de la BnF, después del texto situado en el centro del diagrama, acerca de la montaña *Hor*, al final, tras כמו תפוח גדול, se añade: קטן על גבי תפוח גדול.

¹⁷ Los mapas de este manuscrito de Munich han sido detalladamente descritos en B. NARKISS, « Rashi's Maps », in E. SCHILLER (ed.), *Zev's Vilnay Jubilee Volume*, Jerusalem, 1984, p. 435-439 (en hebreo). En este trabajo no se cita el códice conservado en España. Tampoco se cita en ninguno de los tres estudios de Gruber sobre los diagramas que aparecen en este comentario: M.I. GRUBER, « What happened to Rashi's Pictures? », *Bodleian Library Record*, 14, 2 (1992), p. 111-124; « Light on Rashi's Diagrams from the Asher Library of Spertus College of Judaica », *The Solomon Goldman Lectures* 6 (1993), p. 73-85; y « Notes on the Diagrams in Rashi's Commentary to the Book of Kings », *Studies in Bibliography and Booklore* 19 (1994), p. 29-41.

¹⁸ Para ver una descripción de esta excelente biblia y detalles sobre su texto e iluminaciones, véase F.J. DEL BARCO DEL BARCO, *Catálogo de Manuscritos Hebreos de la Comunidad de Madrid*, vol. 1, Madrid, 2003, p. 124-126 y M.J. DE

la Biblia de Kennicott (Bodleian Library, Oxford, Kenn. 1). En este caso se señala la *parašá* 46, en el libro del Deuteronomio (Deut 7,12), con las palabras *והיה עקב הסלת ואתחנן*. Lo mismo ocurre en el fol.89v, en la *parašá* 47: en la decoración predominan los tonos rojo y violeta y se trata de unos paneles enmarcando las palabras y con una serie de prolongaciones hacia abajo o hacia arriba, de trazos muy finos¹⁹.

Biblioteca Colombina de Sevilla

La parte del manuscrito conservada en la Biblioteca Colombina de Sevilla no es continuación del anterior. Muy pocos autores lo citan o describen sus características. T. Metzger se refiere a él de forma muy sucinta y tampoco aparece reseñado en la lista editada por Blondheim de manuscritos que reproducen comentarios bíblicos de Rashi²⁰. Comienza esta parte del códice con el texto que sigue al primer folio de texto de la parte conservada en el Lázaro Galdiano. La primera *parašá* que aparece es *נ* (Gen 6, 9). Parece claro que hay partes del manuscrito de Sevilla que fueron llevadas a Madrid, escogidas basándose fundamentalmente en las decoraciones²¹ y, una vez allí, fueron encuadernadas formando un volumen y sin importar la continuidad del texto, dando lugar a que el comentario no pueda leerse de forma seguida, ni en un ejemplar ni en otro. El hecho de que la parte del museo madrileño haya sido numerada correlativamente y por separado da lugar a nuevas equivocaciones en el orden. Sin embargo, esto nos ayuda a comprobar que, tanto la decoración de la parte sevillana como la de la madrileña, corresponden a la misma mano del mismo artista.

Los fols. 185v y 188r contienen sendos diagramas sobre las posesiones de los sacerdotes, levitas, la ciudad y los príncipes así como la distribución del territorio en el templo. El primero ocupa

AZCÁRRAGA SERVET *et al.*, *El Manuscrito Hebreo Bíblico G-II-8 de la Biblioteca de San Lorenzo de El Escorial*, Madrid, 2000.

¹⁹ Otros manuscritos sefardíes de fines del siglo XIV o del XV presentan este tipo de decoraciones. Por poner algún ejemplo, podemos citar los siguientes: Heb 95 de la BnF, copiado en Castilla a fines del siglo XIV, con decoración hispano mudéjar; Heb 1137 de la BnF, del siglo XV realizado en Provenza o Heb 593 de la BnF, procedente de Marruecos del fines del siglo XV.

²⁰ T. METZGER, « Exégèse de Rashi et Iconographie biblique juive au Moyen Age », in G. DAHAN – G. NAHON - E. NICHOLAS (éds.), *Rashi et la culture juive en France du Nord au Moyen Age* (Collection de la Revue des Etudes Juives, 17), Louvain, 1997, p. 203-221 y D.S. BLONDHEIM, « Liste des manuscrits des Commentaires bibliques de Rashi », *Revue des Etudes Juives* 91(1931), p. 71-101 y 154-174.

²¹ De hecho, la mayoría de las páginas conservadas en Sevilla carecen de decoraciones, si exceptuamos los encabezamientos y los folios 130v, 185v, 188r y 208v, mientras que el primer folio del manuscrito, el más ricamente decorado, se incluye en el bloque del Museo Lázaro Galdiano. Parece que la persona que separó los folios destinados al museo le daba especial valor a estas páginas iluminadas, sin tener en cuenta el texto del comentario.

un recuadro insertado en la parte inferior de la columna derecha de la escritura, ligeramente fuera de ella y el segundo de ellos ocupa las tres cuartas partes de la página.

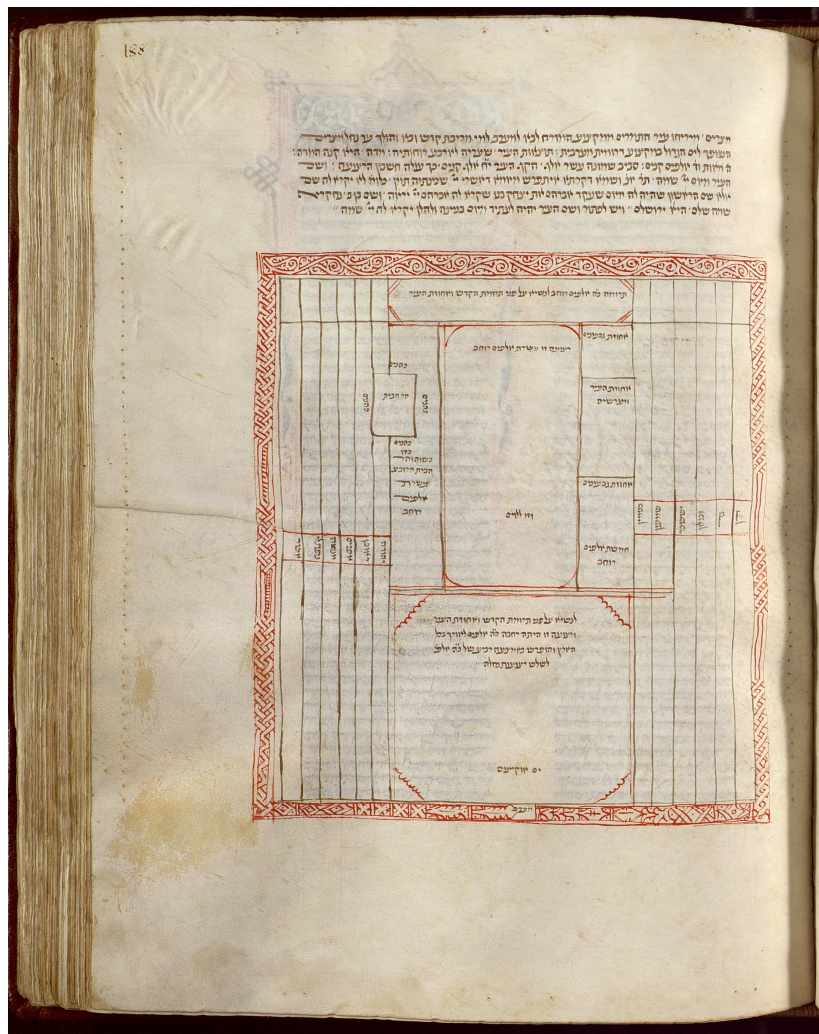
El diagrama del fol. 185v inserto en el comentario a Ez. 45 es de forma rectangular, dividido en tres franjas horizontales. La parte central es más ancha y está, a su vez, dividida en otras tres, siendo la izquierda aproximadamente el doble de ancha de las otras dos. Aparecen reseñadas las posesiones de la ciudad, de los levitas, y de los sacerdotes, alrededor de un cuadro central que representa el *Har habáyit*. La parte superior corresponde a la porción del príncipe y la inferior a la de la ciudad.



Biblioteca Colombina, ms. 56-1-16, fol. 188r.

El diagrama sobre la distribución del territorio del templo que aparece al final del comentario a Ezequiel, tras el capítulo 48 (fol. 188r), representa el reparto del país entre las doce tribus. Sus nombres se deberían escribir a ambos lados del diagrama, siete a un lado y cinco al otro, según el orden en que aparecen en el texto

bíblico de Ezequiel, (Ez 48, 1 a 7 y 23 a 27) y como aparecen en el Heb 154 de la BnF. Sin embargo, en este diagrama aparecen Judá, Rubén, Efraim, Manasés, Naftalí y Aser a la izquierda, mientras que Gad se escribe con las otras cinco a la derecha. A la izquierda se inscribe el *Har Habayit* en un rectángulo con los sacerdotes (*kohanîm*) a los cuatro lados. En la parte central se señala la parte que se reserva como ofrenda y las que se destinan a los sacerdotes; finalmente, en la parte baja del diagrama se especifican los dominios atribuidos a los príncipes (Ez 48, 21). Como en los demás manuscritos, el oriente se sitúa en la parte superior del cuadro. Mientras que en los demás manuscritos los diagramas se dibujan de forma muy rudimentaria, en este caso se rodean de un marco decorado con una cenefa con entrelazados de influencia mudéjar.



Biblioteca Colombina, ms. 56-1-16, fol. 188r.

T. Metzger encuentra similitudes en la reproducción de los diagramas y en la tinta utilizada del manuscrito de la Biblioteca Colombina con el autor de los 4 mapas que se reproducen en los manuscritos Heb 154, Heb 156 (ambos de la BnF), Harley 5708 (de la British Library) y Cod. Heb 220 (de la Österreichische Na-

tional Bibliothek de Viena)²². Heb 154 está fechado en 1298 y los demás son coetáneos. A estos hechos se suma la afirmación de G. Sed-Rajna²³, acerca de que los cuatro diagramas principales de Raši (los que ilustran los libros de Números y Ezequiel) aparecen en los manuscritos del siglo XIII o comienzos del XIV, de factura poco sofisticada, con variantes mínimas entre ellos. También afirma que los diagramas que representan el tabernáculo y la *menorah* no aparecen en copias tempranas. Es decir, este es también el caso del códice que nos ocupa.

Por lo tanto, aceptando estas semejanzas, junto con la similitud entre ambos manuscritos de los diagramas del libro de Números antes aludidos (fols. 84r y v), así como la ausencia de la representación de la escala de Jacob en Génesis 28,12, y la afirmación de T. Metzger de que «existe un manuscrito de finales del siglo XIII o principios del XIV que contiene los dos mapas de Ezequiel»²⁴ (como ocurre en nuestro documento), el manuscrito de Madrid y Sevilla debe datarse también a fines del siglo XIII, hecho que contradice la datación más temprana que apunta Gutwirth. Por otra parte, la escritura del códice también es muy similar al Vat. Ebr. 94, datado en el mismo siglo XIII.

El origen de estos diagramas se ha atribuido al propio Raši por los autores ya citados (Metzger, o Sed-Rajna), basándose en una carta suya dirigida a los rabinos de Auxerre y contenida en el manuscrito de la Preussischer Staatsbibliothek de Berlín Or. Fol. 122. A raíz de esa carta, la teoría más aceptada es que estos diagramas ya formaban parte del texto original de Raši y que fueron reproducidos en las distintas copias de sus manuscritos. Los estudiosos también se han basado en el comentario de Rashbam para atribuirlos a Raši²⁵. Sin embargo, las ilustraciones más antiguas que existen de estos diagramas son posteriores a la época de Raši, por lo que nos es imposible saber hasta qué punto reproducían las aludidas por él en esa carta. Lo más probable es que no estuvieran siquiera incluidos en los primeros manuscritos de los comentarios de Raši, sino que se hubieran incorporado en las copias más tardías, aunque tampoco aparecen en muchos de los primeros impresos, como sucede con el incunable Heb 94b del Jewish Theological Seminary²⁶. Sin embargo, parece que otros ejemplares les die-

²² Véase T. METZGER, « Exégèse de Rashi et Iconographie biblique juive au Moyen Age », in G. DAHAN – G. NAHON – E. NICHOLAS (eds.), *Rashi et la culture juive en France du Nord au Moyen Age*, Louvain, 1997, p. 203-221.

²³ G. SED-RAJNA, « Some further Data on Rashi's Diagrams to his Commentary on the Bible », *Jewish Studies Quarterly* 1/2 (1993-94), p. 149-157.

²⁴ T. METZGER, *op. cit.* p. 211.

²⁵ *Rashbam* en su comentario a Num. 34,2 y acerca del reparto de la tierra de Israel, escribe: «Mi abuelo, nuestro maestro, lo explicó [este texto] y dibujó los límites». Véase M.I. LOCKSHIN (ed.), *Rashbam's commentary on Leviticus and Numbers: an annotated translation*, Providence: Brown University, 2001, p. 295. Sin embargo, T. Metzger, en el artículo citado, no le da importancia a este texto en ningún momento.

²⁶ Impreso en Zamora en la imprenta de Samuel ibn Musa en 1487? Hay distintas teorías sobre su datación, véase S. IAKERSON, *Catalogue of Hebrew Incu-*

ron importancia e insertaron algunos de ellos, como ocurre en el Heb94a del mismo JTS (fol. 73r)²⁷. En este caso, el diagrama es un dibujo a mano muy tosco y rudimentario, y también reproduce la *menorah* antes mencionada en el fol. 36v.

Pero tanto si los dibujos estuvieron en aquellas primeras copias o no, no puede ser coincidencia que haya diagramas similares en otros comentarios bíblicos cristianos de la época. Quizás pueda ser que el propio Raši imitara, al introducirlos como explicaciones en sus textos, otros manuscritos anteriores cristianos. En concreto, se le ha vinculado con un comentario a Ezequiel hecho por Richard de San Víctor, monje del siglo XII que llegó a ser prior de la abadía de San Víctor de París en 1162, quien hace representaciones similares en varios manuscritos latinos²⁸. Los comentaristas cristianos, a partir del siglo XII, enriquecen sus textos en buena medida con las fuentes de la exégesis judía, sobre todo a partir de Raši y la escuela por él creada. La interpretación judía de esta corriente, basada en el sentido literal del texto hebreo de la Biblia y en la gramática y la tradición judía, influye notablemente en muchos autores cristianos. En palabras de G. Dahan, «le début du XII siècle est, à en juger par des nombreux témoignages, une époque d'intenses échanges au sujet de la Bible entre chrétiens et juives»²⁹. Precisamente esta época representa un periodo de transición, en el que los comentaristas cristianos recurren con frecuencia a las obras de los comentaristas judíos, y de ello existen numerosos ejemplos³⁰. No hay que olvidar que los eruditos dedicados al estudio de la Biblia eran una élite entre las personas de cierto nivel intelectual, muy escasos, y que las corrientes religiosas fluían entre todos ellos de forma natural, más aún si consideramos que todos pertenecían al mismo ámbito geográfico. Por lo tanto, no sería de extrañar que el modelo de unos diagramas explicativos llegara a ser un elemento didáctico importante y hubiera servido para ilustrar varios manuscritos de distintos autores, tanto cristianos como judíos. En cuanto al tipo y a la disposición de los diagramas, algunos autores como B. Kedar afirman que tampoco Raši fue el primero que los ideó, ya que se han encontrado paralelos en otros mapas cristianos, a los que Raši habría tenido acceso, como son el que aparece en la versión latina de San Jerónimo del

tabula from the Collection of the Library of the Jewish Theological Seminary of America, vol. 2. New York – Jerusalem, 2005, n° 97, p. 375.

²⁷ Fechado en 1487 en la imprenta de Soncino. Véase S. IAKERSON, *Catalogue of Hebrew Incunabula from the Collection of the Library of the Jewish Theological Seminary of America*, vol. 1. New York – Jerusalem, 2005, n° 32, p. 124-127.

²⁸ Véase G. SED-RAJNA, « Some further Data on Rashi's Diagrams to his Commentary on the Bible », *Jewish Studies Quarterly* 1/2 (1993-94), p. 149-157. En las páginas 155 a 157 esta autora se refiere en concreto a dos manuscritos de la BnF: lat. 3438 y lat. 1791.

²⁹ G. DAHAN, *L'exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval. XII^e- XIV^e siècle*. Paris, 1999, p. 102.

³⁰ Véase, por ejemplo, G. DAHAN, *op. cit.*, especialmente el capítulo III y G. DAHAN, *Les intellectuels chrétiens et les juifs au moyen âge*, Paris, 1999.

Onomasticon de Eusebio de Cesarea, o en otros posteriores de los siglos XI y XII³¹.

El manuscrito incluye otros diagramas de menor tamaño y más sencillos, incluidos en un espacio en blanco entre dos líneas de texto. Esto ocurre en Jueces 21,19 (fol. 108v), a propósito de la situación de Šiloh. Aparecen los nombres de Šiloh, Líbano, Betel, Siquem, la calzada y el oriente encuadrados por unos marcos de tres líneas, con trazo muy rudimentario. Estos seis términos se citan en el texto del versículo para situar el enclave. En el fol. 121r, en el comentario a 1 Re 6,31 se dibuja en el margen izquierdo un ángulo con el vértice hacia arriba que representa la entrada al interior del templo de Salomón. Estos y otros motivos aparecen con frecuencia en los manuscritos de los comentarios de Raši, de forma más o menos esquemática, como en este caso; las omisiones de estas ilustraciones más destacadas en este códice son el dibujo de la *menorah* en Ex 25,31, la escala de Jacob de Gen 28,12, la corona en 1 Re 1,39 y el dibujo del efod en Ex 28,6³².

Por último, el folio 208v (BC), al terminar el comentario a Profetas y antes de comenzar el de Hagiógrafos, tiene un motivo decorativo de más de media página con un círculo con entrelazados geométricos, inscrito en un marco con cenefa, en un estilo similar a los anteriores aunque con notables variaciones en su diseño. Da la impresión de que al separar los folios o cuadernos que se llevaron a Madrid se intentó tomar la mayor parte de las iluminaciones principales del manuscrito, sin tener en cuenta para nada, como ya he señalado, la continuidad del texto. De hecho, este folio es el único que queda en Sevilla con decoración significativa, debido quizás a ser el único folio con iluminaciones en el bloque comprendido entre los cuadernos 14 a 24 del códice (66 folios), por lo que pudo fácilmente pasar desapercibido. Otras decoraciones de menor tamaño aparecen al inicio de las *parašhiyyot*, también con motivos de entrelazados geométricos similares a las ya descritas de influencia mudéjar, como ocurre por ejemplo en los fols. 14v o 19r. En ocasiones, parece que la decoración se ha hecho sobre un espacio en el que no estaba previsto insertarla al diseñar la página del manuscrito.

³¹ Véase B.Z. KEDAR, « Rashi's Map of the Land of Canaan, ca. 1100, and its cartographic Background », in R.J.A. TALBERT – R.W. Unger (eds.), *Cartography in antiquity and the Middle Ages: fresh perspectives, new methods*, Leiden, 2008, p. 154-168.

³² Hay otros motivos menos frecuentes que sólo se reproducen en algún manuscrito, como las uvas de Canaán de Núm. 13,23.

Conclusión

Haciendo un repaso sobre la decoración e ilustraciones de este comentario y tras este breve recorrido por todas ellas comparándolas con otros manuscritos similares, podemos afirmar que se aprecian claramente varias etapas en su composición. La primera, es la composición del comentario propiamente dicha. El escriba de origen askenazí lo copia no sabemos exactamente dónde y probablemente a finales del siglo XIII, incluyendo los diagramas explicativos que ya existían en otros comentarios de Raši y que, probablemente, fueron diseñados por él mismo. La segunda etapa corresponde a las iluminaciones. Se realizan como complemento del texto y ya en territorio de Sefarad añadiendo, en los casos de los diagramas, una función decorativa a la primitiva función didáctica: todas ellas son de un estilo andalusí, tanto en los motivos como en las disposiciones. La decoración de las palabras iniciales de los libros bíblicos es una de las características más importantes de las iluminaciones que se hacen en la Península Ibérica, sobre todo desde mediados del siglo XIV y todo el XV, en muchos casos extendiéndose a los márgenes de la página, como ocurre en este manuscrito. También los motivos de entrelazados utilizados son muy característicos de los manuscritos ibéricos de finales del siglo XIV y XV³³. Se utilizan distintas tintas de colores, y se incluye en la obra una primera página muy ornamentada con un texto indicando que el manuscrito ha sido adquirido por el arcediano de Jerez. Dada la similitud, como hemos apuntado anteriormente, con otros manuscritos sefardíes del XV, se podría pensar en esta fecha aproximada para estas iluminaciones.

Sin embargo, no todas estas ilustraciones se realizan en una sola vez. Como ejemplo, hemos visto que la decoración del folio 84r tiene un motivo de entrelazado en rojo y negro que puede apreciarse hecho en una fase distinta del resto. Las tintas son mucho más oscuras y los colores mucho más intensos que el resto del cuadro. En esta época, las decoraciones adoptan los usos de las regiones donde se producen, repitiéndose los motivos y utilizando las corrientes estilísticas de las decoraciones de manuscritos cristianos en muchos casos. La utilización en este manuscrito de elementos típicos andalusíes no es de extrañar, teniendo en cuenta tanto la movilidad de los escribas e iluminadores por los territorios de Sefarad, que llevan su estilo a distintas regiones, como la posibilidad de iluminadores que trabajaran tanto en manuscritos hebreos como cristianos, incorporando en muchos casos elementos mudéjares.

³³ Véase, por ejemplo, los motivos del manuscrito Parm. 2674 (De Rossi 850) fechado en 1469 o Parm. 677 fechado en 1473, ambos producidos en Lisboa; también el Cod. 37 A 2, una biblia de Monte Olivetto Maggiore, del siglo XIV y el Heb 32 de la BnF copiado en España en el siglo XV.

Finalmente, tenemos otros detalles que destacan como independientes del resto del manuscrito: aparecen cuatro notas marginales explicativas del texto y que amplían o especifican aspectos del comentario en los fols. 86v, 88r y 88v, es decir, en la parte conservada en Madrid. Todas ellas son de la misma mano, en letra semicursiva sefardí y tinta negra. Este tipo de letra es muy común en manuscritos sefardíes de los siglos XIV y XV que contienen otros comentarios bíblicos³⁴. Podemos afirmar que fueron añadidas aproximadamente en la misma época que la decoración. Nos encontramos pues, ante uno más de los ejemplares manuscritos compuestos en varias etapas y en varias regiones distintas, circunstancia especial que nos ha permitido aventurarnos a puntualizar algunos detalles en la historia de su composición.

Bibliografía

- M.J. DE AZCÁRRAGA SERVERT *et al.*, *El Manuscrito Hebreo Bíblico G-II-8 de la Biblioteca de San Lorenzo de El Escorial*, Col. Scriptorium, Madrid, 2000.
- F.J. DEL BARCO, *Catálogo de Manuscritos Hebreos de la Comunidad de Madrid*, 3 vols. Madrid, 2003-2006.
- F.J. DEL BARCO, *Catálogo de manuscritos hebreos de la Biblioteca de Montserrat*, Barcelona, 2008.
- D.S. BLONDHEIM, « Liste des manuscrits des Commentaires bibliques de Rashi », *Revue des Etudes Juives* 91 (1931), p. 71-101 y 154-174.
- F. CANTERA BURGOS, « Nueva serie de manuscritos hebreos en Madrid », *Sefarad* XIX (1959), p. 36-42.
- G. DAHAN, *L'exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval. XII^e-XIV^e siècle*. Les Éditions du Cerf, Paris, 1999.
- G. DAHAN, *Les intellectuels chrétiens et les juifs au moyen âge*, Paris, 1999.
- M.I. GRUBER, «What happened to Rashi's Pictures? », *Bodleian Library Record*, 14, 2 (1992), p. 111-124.
- M.I. GRUBER, « Light on Rashi's Diagrams from the Asher Library of Spertus College of Judaica », *The Solomon Goldman Lectures* VI (1993), p. 73-85.
- M.I. GRUBER, «Notes on the Diagrams in Rashi's Commentary to the Book of Kings», *Studies in Bibliography and Booklore* 19 (1994), p. 29-41.

³⁴ Por citar algún ejemplo, el comentario a Génesis y Éxodo de Abraham ibn Ezra, manuscrito n° 8 de la Biblioteca de la Universidad Complutense de Madrid, del siglo XV, el *Sefer ha-Miklol* de David Qimḥi, manuscrito n° 20 de la misma biblioteca, también del siglo XV, o el manuscrito 5467, fechado en 1348 que copia el comentario a Profetas Anteriores de David Qimḥi.

- E. GUTWIRTH, « Cruzando sacras fronteras: sobre el manuscrito de Rashi », *Revista de Arte* 322, enero-marzo (2008), p. 67-76.
- S. IAKERSON, *Catalogue of Hebrew Incunabula from the Collection of the Library of the Jewish Theological Seminary of America*, New York – Jerusalem, 2005.
- B.Z. KEDAR, « Rashi's Map of the Land of Canaan, ca. 1100, and its cartographic Background », in R.J.A. TALBERT – R.W. UNGER (eds.), *Cartography in antiquity and the Middle Ages: fresh perspectives, new methods*, Leiden, 2008, p. 154-168.
- M.I. LOCKSHIN (ed.), *Rashbam's commentary on Leviticus and Numbers: an annotated translation*, Providence: Brown University, 2001.
- T. METZGER, « Exégèse de Rashi et Iconographie biblique juive au Moyen Age », in G. Dahan – G. Nahon – E. Nicholas (eds.), *Rashi et la culture juive en France du Nord au Moyen Age* (Collection de la Revue des Etudes Juives 17), Louvain, 1997, p. 203-221.
- B. NARKISS, « Rashi's Maps », in E. SCHILLER (ed.), *Zev's Vilnay Jubilee Volume*, Jerusalem (1984), p. 435-439 (en hebreo).
- M.T. ORTEGA-MONASTERIO, « Hebrew Collections in Spain: Catalogues and Inventories », in J.P. MONFERRER-SALA – H.G.B. TEULE – S. TORALLAS TOVAR (eds.), *Eastern Christians and their Written Heritage* (Eastern Christian Studies 14) Louvain, 2012.
- M.T. ORTEGA-MONASTERIO, « Historia y formación de las colecciones de manuscritos hebreos en España », in E. ALFONSO – J. DEL BARCO – M.T. ORTEGA MONASTERIO – A. PRATS (eds.), *Biblias de Sefarad*, Madrid, 2012, p. 149-175.
- G. SED-RAJNA, « Some further Data on Rashi's Diagrams to his Commentary on the Bible », *Jewish Studies Quarterly* 1/2 (1993-94), p. 149-157.

RESUMEN – Existen numerosos manuscritos hebreo que copian el comentario de Rashi a la Biblia. Pero hay un ejemplar en España que reúne unas características especiales. El códice se encuentra dividido en dos fragmentos conservados en dos bibliotecas distintas: la del museo Lázaro Galdiano de Madrid y la Biblioteca Colombina de Sevilla. Un estudio sistemático de ambos fragmentos al mismo tiempo y la comparación de varias de sus decoraciones e ilustraciones con otros manuscritos similares permiten hacer algunas puntualizaciones a los estudios parciales ya hechos sobre el códice, realizado en varias fases y en épocas distintas, reflejo de diversas tradiciones culturales existentes en la Europa judía medieval.

ABSTRACT – An important number of manuscripts reproduce Rashi's commentary on the Torah. Among them, we can find in Spain a codex with particular characteristics: the codex is divided in two parts kept in two different libraries: the Lázaro Galdiano museum in Madrid and the Colombina Library in Seville. A systematic study of both fragments at one side and the comparison between its decorations and illuminations with those of other similar manuscripts allows us to make some considerations and remarks to the partial studies published until now. The codex, written in different stages and different periods, reflects diverse cultural traditions existing in Iberian Peninsula during the Middle Ages.

PALABRAS CLAVE – Manuscritos hebreos, codicología, comentarios bíblicos

KEY WORDS – Hebrew Manuscripts, Codicology, Biblical commentaries

Some Aspects of the Religious Organization of St. Thomas Christians during the Pre-colonial Period

By

Thomas Durant

Namur, Belgique

The religious organization of the St. Thomas Christians in the pre-colonial period is often discussed as a secondary matter. The reasons are numerous, but the main one seems to be the lack of reliable historical sources needed to seriously tackle the question. Nevertheless, we will try, using historical sources and concepts of social anthropology, to see things differently and to defend a hypothesis from *Louvain-la-Neuve* often neglected by academic literature. Thus, we will try to present an overview of the social and religious organization of Indian Christians.

It should, however, be specified that our ambition is limited. Firstly, for historical reasons, we shall only consider the southern Indian subcontinent and particularly, Kerala. Next, it should be noted that the arrival of the Portuguese in the fifteenth century brought many political and religious changes. The Christian

religious organization was significantly modified, which is why this article will focus on the period from early Christianity to the arrival of European settlers.

In the first part of this article, we will try to trace the origin of the first Christians in India. In the second part, we shall present some elements specific to their social and religious organization.

The arrival of Christians in India

The arrival of the first Christians in India is a subject which is extensively covered by scientific literature. It has seen two major assumptions. The first being that the apostle Thomas, with or without Bartholomew, was the first to preach Christianity in India. The second postulates that Christianity came three centuries later with the migration of merchants and missionaries from the Church of Persia.

An apostolic origin?

This first hypothesis is that the apostle Thomas, a disciple of Jesus, founded the first Christian community in India. It is defended by many researchers¹ and the oral tradition of Indian Christians themselves. Several sources come to reinforce this hypothesis. We'll create a distinction between the ancient sources and later sources.

Among the ancient written sources, first let us note the Gospel of John, which mentions the existence of an apostle named Thomas². His life and his martyrdom would be recounted in The Acts of Judas Thomas, an apocryphal literature from the third century³. Even if we can distinguish several different traditions, the numerous miraculous passages cast doubt on the historical value of this document⁴. However, research has been conducted on the plausible elements of the story. This leads us to believe that Thomas preached in northern India (in the kingdom of the Parthian king Gundaphar) before travelling to the South, on the Coromandel Coast, where he supposedly suffered the martyrdom⁵. Other written sources (St. Gregory Nazianzus, St. Ephrem of Edessa, St. Ambrose, ...) also bind the apostle Thomas

¹ For more information : M. MUNDADAN, *History of christianity in India*, Bangalore, 1984, p. 21.

² Jn 11,16

³ Y. TISSOT, *Les actes de Thomas, exemple de recueil composite*, in F. BOVON *et al.* (eds.), *Les actes apocryphes des apôtres*, Genève, 1981, p. 223-232. For more information about the text: M. GEERARD, *Clavis Apocryphorum Novi Testamenti*, Turnhout, 1992, n° 245.i (recensio syriaca) and 245.ii (versio graeca).

⁴ A. PORATHOOR, art. "The acts of Thomas", in *The st. Thomas christian encyclopaedia of India*, vol. 2, Trichur, 1973-2010, p. 24-27.

⁵ MUNDADAN, *History*, p. 26.

with India⁶. Some researchers offer the hypothesis that the author's weak geographical knowledge have misled them⁷. We do not follow this argument, travel over land has been known since the time of Alexander the Great at least⁸. In addition to this, knowledge of the monsoons necessary for the sea travel had been growing in the West since the first half of the first century⁹.

As for ancient Indian sources, the literature is not nearly as rich. Firstly, the climate of the time was not suitable for the drafting of written documents¹⁰. Secondly, many texts were destroyed at the synod of Diamper. We do possess some archaeological remains; however it seems difficult to use the method of carbon-14 dating on some of them¹¹. Nevertheless, the most optimistic estimate that some stone crosses may date back to the second century¹².

Indian oral tradition is particularly rich, but it seems difficult to date it with any confidence before the fifteenth century¹³. However, nothing prevents us from believing that its origin goes back further. This tradition is composed of many hymns and songs in praise of St. Thomas, including for example: *Thomas parvam*, the song *Veeradian*, the song of Rabban Thomas, the *Margamkali dance* and many more amongst many others¹⁴. The correspondences between the oral tradition and the acts of Judas Thomas are numerous¹⁵. Some archaeological remains reinforce some of these traditions, but we will return to that later.

Among the later Western sources, we find, for example, Marco Polo who mentions what could be the tomb of the apostle Thomas¹⁶. The arrival of the Portuguese also heralded a rich production of written documents. However, prudence is in order for many elements may have been modified or omitted either for ideological reasons or through simple ignorance. This rich production can be explained by the enthusiasm of the Portuguese towards the worship of saints and relics¹⁷. Three traditions may be

⁶ For the complete references of these authors and many more: A.E. MEDLYCOTT, *India and the Apostle St Thomas*, London, 1905.

⁷ H. COMES, art. "Did St. Thomas really come to India", in *The st. Thomas christian encyclopaedia of India*, vol. 2, Trichur, 1973-2010, p. 23-24.

⁸ V. VITHAYATHIL, art. "Mission and life of St. Thomas in India", in *The st. Thomas christian encyclopaedia of India*, vol. 2, Trichur, 1973-2010, p. 2-5.

⁹ P. MALEKANDATHIL, "St. Thomas Christians and the Indian Ocean: 52AD to 1500AD", *Christian Orient* 5 (2001), p. 175-202.

¹⁰ J. MADEY, "La chrétienté de Saint-Thomas en Inde : Eglise catholiques et orthodoxes", *Irénikon* 65 (1992), p. 24-41.

¹¹ E.R. HAMBYE, art. "Excavations at S. Tome-Mylapore", in *The st. Thomas christian encyclopaedia of India*, vol. 2, Trichur, 1973-2010, p. 5-7.

¹² R.E. FRYKENBERG, *Christianity in India : from beginnings to the present*, Oxford, 2008, p. 99.

¹³ FRYKENBERG, *Christianity in India*, p. 99-100.

¹⁴ P.J. PODIPARA, art. "The indian apostolate of St. Thomas", in *The st. Thomas christian encyclopaedia of India*, vol. 2, Trichur, 1973-2010, p. 7-12.

¹⁵ PODIPARA, "The indian apostolate of St. Thomas", p. 9.

¹⁶ M. POLO, *Le devisement du monde : le Livre des merveilles*, Paris, 1996, p. 400.

¹⁷ MUNDADAN, *History*, p. 54.

distinguished from these writings: that of Malabar, that of the Eastern Church, and finally that of Mylapore¹⁸. Firstly, they all agree on the fact that the apostle Thomas experienced martyrdom in India and that his tomb is located on the coast of Coromandel. Archaeological remains of this have also been found and the size of brick indicates that it dates back to before the second century¹⁹, while the pieces of spear found inside strengthen the tradition of Malabar²⁰. Without duplicating the debate on this tomb, it should be noted that there are still arguments that cast doubt on its authenticity²¹. Secondly, the three traditions assert that a Christian community existed on the Coromandel coast that, following a natural disaster or disagreement (religious or not), migrated to the coast of Malabar²². This community was on the decline until the arrival of traders and immigrants from the Church of Persia.

As we have seen, some evidence suggests that the apostle Thomas (or other Christians) could have reached India from the first century A.D. However, not all the elements in our possession justify such an assumption. We will now examine whether these are sufficient to reject the idea of an Indian Christianity before the fourth century.

A divergent view

To present the elements that cast doubt on the apostolic presence, we will take one of the articles by Comes in *st. Thomas Christian Encyclopedia of India*²³. Whenever possible, we will try to nuance the elements advanced.

The first argument concerns the prestigious oral tradition. As we have already mentioned, it is difficult to verify its existence in versions that have survived before the fifteenth century. Moreover, as we shall later see, a famous founder was necessary to strengthen the identity of the first Christian groups. We allow for true idea that history has therefore been amended accordingly.

A second argument advances that it is unlikely that a disciple of Christ, except Peter, could have left Jerusalem before 50. According to oral tradition, Thomas arrived in 52 on the subcontinent. Even if covering such a distance by land was possible in two years, Comes highlights that the many Jewish communities on the road to India would have occupied the apostle for at least a lifetime²⁴. However, nothing prevents us from thinking that the apostle joined India by sea²⁵, or even if it is

¹⁸ MUNDADAN, *History*, p. 40-41.

¹⁹ G. SCHURHAMMER, art. "The tomb of Mailapur", in *The st. Thomas christian encyclopaedia of India*, vol. 2, Trichur, 1973-2010, p. 5.

²⁰ PODIPARA, "The indian apostolate of St. Thomas", p. 9.

²¹ MUNDADAN, *History*, p. 59.

²² MUNDADAN, *History*, p. 75.

²³ COMES, "Did St. Thomas", p. 23.

²⁴ COMES, "Did St. Thomas", p. 23.

²⁵ MALEKANDATHIL, "St. Thomas Christians", p. 175-177.

less likely, that he made two trips to India²⁶, precisely because some Jewish communities were already present at Muziris (now known as Cranganore) at that time²⁷.

Another element pointed out by Comes refers to the similarities between the liturgy of the Christians of the East and that of the Indian Christians²⁸. The author hypothesizes that the liturgy of the East could not have imposed itself so quickly. We will go into more depth about the scope of these similarities, let us note for now that the synod of Diamper, for example, substantially changed a centuries old liturgy in very little time.

Comes also cites a list of Christian authors who do not mention the existence of Christians in India. However, we will remain cautious vis-à-vis these authors. While Tertullian does not mention India, he does say, though, that Christians were present in Parthia²⁹. Similarly, Origen says that Christians were absent in *Ariake*³⁰, supposedly a region near Bombay, but we do not know if this assertion is limited to this region or to the whole of India.

Finally, on the side of history and its interpretation, it was only from the third century onwards that a *large* Christian community was organized to the east of the Tigris, *a fortiori*, the progression of Christianity would have taken place even later in India³¹. However, according to Indian and Portuguese tradition, the Christian community, before the fourth century, was on the decline. Thus, our hypothesis does not completely contradict this interpretation of history.

The arrival of the Christians of the East

As we have seen, many elements suggest that Christianity developed in India from the first century. However for some researchers all is dubious until the arrival of immigrants from the Church of the East in 345. After this date, the Christian presence in India is firmly attested by tablets of copper and tablets of stone³².

According to tradition, no less than 400 Christian immigrants, divided into 72 "royal" families, were led by the Judeo-Christian

²⁶ A.K. THOMAS, *The Christians of Kerala : a brief profile of all major churches*, Kottayam, 1993, p. 17.

²⁷ T. PUTHIAKUNNEL, art. "Jewish colonies of India paved the way for St. Thomas", in *The st. Thomas christian encyclopaedia of India*, vol. 2, Trichur, 1973-2010, p. 26-27. F. HOUTART – G. LEMERCINIER, *Genesis and institutionalization of the indian catholicism*, Louvain-la-Neuve, 1981, p. 6.

²⁸ COMES, "Did St. Thomas", p. 23.

²⁹ *Adversus Iudaeos*, VII, 4 (in E. KROYMANN, *Tertullianus. Opera [Corpus Christianorum. Series Latina 2]*, Turnhout, 1954, p. 1354).

³⁰ COMES, "Did St. Thomas", p. 23.

³¹ COMES, "Did St. Thomas", p. 23.

³² FRYKENBERG, *Christianity in India*, p. 107. For more information about these tablets: see note 45.

Thomas Kinayi³³ to Muziris in 345³⁴. Note however that all Portuguese sources date the arrival of Thomas Kinayi well after the fourth century³⁵. This may be due to a confusion of names or to the fact that some of the Indian oral tradition was constituted well after the arrival of Thomas Kinayi³⁶. The Christians then enjoyed unprecedented prosperity, with land and various other privileges being granted to them. These are documented in the tablets listed above. The date of this migration is also consistent with the persecution suffered by the Christians of the East after the conversion of the Roman Empire, the Sassanid enemy, to Christianity³⁷. In addition, this migration could also have been a way of communicating the conclusions of the Council of Nicaea, regarding in particular the hierarchy of the Church, to the Churches in Persia and Great India³⁸.

Five centuries later the city of Quilon, having become one of the largest ports in the region, hosted a major migration led by the brother-bishops Mar Sapor and Mar Prot³⁹. Like Cranganore, tablets provide testament to the lands and privileges granted to the Christians⁴⁰.

If we have tablets of copper regarding these two waves of migration, nothing prevents us from thinking that smaller waves of migration took place on a regular basis. Let us note that these migrations were probably made with the blessing of the Church of Persia. Many sources, all dating after the fourth and fifth centuries, suggest that this Church exercised a certain influence on Indian Christians⁴¹.

Conclusion

In this first section, we tried to trace the arrival of the first Christians on the Indian subcontinent. It is by design that we focus on the apostolic hypothesis. Indeed, many elements suggest that it is plausible and this choice is not without consequences for the rest of our development. Borrowing a famous phrase from Indian Christians themselves to summarize our position: "*Show me the evidence for Peter going to Rome, and I shall show you the evidence for Thomas coming to India*"⁴².

³³ Sometime called "Thomas of Cana", for a complete discussion about this name: J. KOLLAPARAMBIL, *The babylonian origin of the southist among the St Thomas christians*, Roma, 1992, p. 1-21.

³⁴ FRYKENBERG, *Christianity in India*, p. 108-109.

³⁵ MUNDADAN, *History*, p. 91-93.

³⁶ KOLLAPARAMBIL, *The babylonian origin*, p. 23.

³⁷ MUNDADAN, *History*, p. 84.

³⁸ KOLLAPARAMBIL, *The babylonian origin*, p. 65.

³⁹ MUNDADAN, *History*, p. 111.

⁴⁰ MUNDADAN, *History*, p. 111.

⁴¹ S.H. MOFFET, *A history of Christianity in Asia*, New-York, 2003-2005, p. 266.

⁴² FRYKENBERG, *Christianity in India*, p. 102.

The organization of Indian Christians

In this second section we will begin with the integration of Christians of St. Thomas into Indian society. Then we will look at their specifically religious organization. However, before beginning, we should note that the Christians were not necessarily a unified group in Kerala during the pre-colonial period. Among the distinctions, we can make out different groups. On one hand those who claimed to be descendants of the first to be converted by the apostle, and which were known as *Vatakkumbhagar* or Northerners, and on the other hand, those who claimed to be the descendants of Thomas Kinayi group and were called *Tekekumbhagar* or Southerners⁴³. These names transcribe the geographical reality of the organization of these groups. Thus, the first occupied the north of the urban area, while the latter occupied the south⁴⁴. We cannot underestimate the symbolic importance of this difference which reflects a frank opposition. An analysis of myths suggests that such conflicts are related to differences in worship. According to this, the northerners, closer to the Brahmanic culture, were more likely to alter their rituals and their lifestyle than the southerners, who were closer to the Eastern Church⁴⁵.

The integration of Christians into Indian society

Foremost, we have to remember that Indian society is a compartmentalized society. It is composed of different endogamous groups kept separate by highly symbolic social practices. Thus, each individual must know who he can approach, who he can help, who he can eat with, how he should dress, how to talk, etc.⁴⁶ All of these practices are determined by birth (*jat*) within an extended family, which itself is part of a lineage. Each lineage tends to refer back to a common ancestor. This subdivision was maintained at the arrival of the Christians of the East. However, according to the tablets of stone and copper discovered, the Southern Christian group was relatively quickly integrated into the Keralan society⁴⁷. Indeed, the rulers allowed them numerous symbolic and financial privileges. These were far from negligible and helped them occupy a particularly high social position. This rapid integration of this group of merchants by the rulers is related to their major economic role. Indian leaders depended largely on income related to the taxation of trade. But they had neither the experience nor the knowledge of astronomy

⁴³ KOLLAPARAMBIL, *The babylonian origin*, p. XXIII - Introduction.

⁴⁴ At least in the cities of Quilon and Cranganore

⁴⁵ HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 36.

⁴⁶ FRYKENBERG, *Christianity in India*, p. 35.

⁴⁷ We found two tablets at Cranganore (372 and 774) and two tablets at Quilon (849). Quilon is a major port in the ninth century. For the details of these tablets: HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 9-14.

needed⁴⁸ to effectively manage trade with large external powers⁴⁹. If this role was already important in the fourth century, it would grow to become a crucial element in the ninth century. Indeed, their location on the Indian coast made them a first choice stopover for travelers undertaking long journeys such as Persia to China. Again, the Christians' experience in foreign trade plays an important part, but the willingness of leaders to weaken the rival religions such as Buddhism and Jainism is also an un-negligible factor⁵⁰. On their side, Christians had been seeking greater support from the rulers to compete with the arrival of Muslim traders⁵¹.

Social life

The details of this integration had many implications for the organization of the groups of Indian Christians. They received the status of *manigranam*. This title, described by Houtart⁵², provided significant business benefits, such as the right to buy and sell all types of products. If the *manigranam* were sometimes perceived as merchant guilds⁵³, they were also real social, political and religious entities⁵⁴. They were composed of several extended families, themselves composed of several units whose names vary depending on locations (*kara*, *tawards* or *muris*). These units consisted of a father, a mother, the father's younger brothers and all of their children, except married girls, because marriage was virilocal. They lived under one roof and had their property in common. These groups were exogamous, however endogamy was confined to the boundaries of a given *manigranam*, Christians from different *manigramam* could therefore not marry each other. Let us note that it is religion and the reference to a common ancestor, usually famous (the apostle Thomas, Thomas Kinayi, Mar Sapor and Mar Prot...), which legitimized the association of extended families. So much so that being a Christian primarily meant belonging to a well defined social group and designating membership to a religion was purely secondary.

According to the tablets, in return for various privileges granted to the *manigranam*, they did suffer the burden of paying taxes. According to Houtart⁵⁵, it is at this level, through two separate assemblies (*yogams*), that were organized to involve all of the extended families: relations with political authorities, a part of justice, religious organization,... The first assembly, *pothu-yogam*,

⁴⁸ P. MALEKANDATHIL, *Maritime India: Trade, Religion and Polity in the Indian Ocean*, New Delhi, 2010, p. 43.

⁴⁹ HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 18-19.

⁵⁰ MALEKANDATHIL, *Maritime India*, p. XVII - Introduction.

⁵¹ K.S. KURIAN, *Cultural Identity Crisis of Thomas Christians, The Harp* 21 (2006), p. 323-336.

⁵² HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 21-26.

⁵³ MALEKANDATHIL, "St. Thomas Christians", p. 193-194.

⁵⁴ HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 21.

⁵⁵ HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 23.

was composed of the heads of family, the priests and the religious property managers. The powers of this assembly were both temporal, particularly through justice, and spiritual. The second assembly, *sadharana yogam*, had a more pragmatic role and took charge of, among many other things, the organization of religious festivals. Finally, each manigranam was headed by a *jathikkeu kaethavian*, later called "Archdeacon" by the Portuguese⁵⁶. Let us note, however, that this status shows that the stake of a *manigranam* goes far beyond economics. As we see, a *manigranam* constitutes a kind of artificial clan or even a *varna*⁵⁷. Hence, we understand that groups of new arrivals had to integrate into Indian society by and for themselves, and thus form a distinct *manigranam*. A particularly eloquent example of this is illustrated with the brother-bishops who received this title only 26 years after their arrival⁵⁸.

We do not yet know if this social structure was applied in the fourth century; the word *manigranam* didn't appear on the oldest tablet⁵⁹. It is likely that a similar structure was quickly implemented to achieve this form through an acculturation of the Christians to the culture of the elite. This acculturation was widely promoted by the ruling powers through the symbolic and cultural elements granted to Christians since 345. Moreover, it would have been difficult for the Indian social system to enduring a variation in the structure of its different elements⁶⁰. Let us note already that the social structure would not be the only element acculturated, indeed, numerous social and cultural practices were modified in the fashion of the culture of the elite. These practices are listed and partially described in the acts of the synod of Diamper⁶¹.

We do not know in fact if this type of structure was also applied to northerners, but it seems that we can assume it. Indeed, this structure was, as we have said, very close to the Indian structure. Now, in keeping the assumption that we defend, the northerners were the descendants of the first families of Brahman converted by the apostle Thomas. Hence, their structure should have been similar. Moreover, we know that both groups enjoyed an elevated social status⁶².

Professional life

As we have seen, the southerners quickly integrated themselves and played a major economic role. The latter was further strengthened from the ninth century onwards. Several

⁵⁶ Literally: the lord of the nation.

⁵⁷ MALEKANDATHIL, *Maritime India*, p. XVII - Introduction.

⁵⁸ MALEKANDATHIL, *Maritime India*, p. 40.

⁵⁹ HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 9-10.

⁶⁰ HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 25.

⁶¹ For an excellent synthesis of these : P. PALLATH, "St. Thomas Christian Church before Sixteenth Century : A model for Inculturation", *Ephrem's Theological Journal* 6 (2002), p. 3-32.

⁶² HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 28.

factors were crucial. Among them we have to mention, once again, their experience, their suitable geographic location, their knowledge of astronomy and the willingness of their rulers to weaken rival religions. However, we can not underestimate the importance of financial income derived from the taxation of commerce. These revenues were crucial to the political powers that had to cope with conflicts generated by neighboring kingdoms⁶³. All of this greatly facilitates the perception of *manigranam* as a merchant guild. However, as we have seen, these entities also had an important political and religious role. These groups of extended families were closer to the concept of *jati*⁶⁴. The latter refers to endogamous groups, usually named according to the profession to which they are associated and whose membership is defined by birth (*jati*)⁶⁵. The social status of the group is not determined in advance and then depends on its size and on its economic role in the region concerned⁶⁶. For Southerners, it's obvious that the profession would have been traders⁶⁷.

According to Malekandathil⁶⁸, the northerners, meanwhile, specialize in the cultivation of pepper, although it could have been already their sector of activity before their conversion by the apostle. Many churches were built in the fertile areas of the interior of Kerala. Indeed, between the fourth and seventh centuries, a little less than 20 major churches were built near the irrigable areas. Some links, based on their share beliefs, would then have been created between southerners and northerners with the formers selling the latter's production. Many changes, climatic, economic and political took place from the ninth century. These changes would push the northerners to quickly adapt and to deploy their activity more deeply to the hinterland. Once again, it is the building of churches that allows us to follow the northerners among the fertile areas of the time. As we have seen, a new wave of migration, led by the brother-bishops, arrived in Quilon in the ninth century. At that time, Quilon was economically more dynamic than Cranganore. Thus the commercial alliance between northerners and southerners was probably renewed. However, this period of financial prosperity would soon be challenged by the arrival of Muslims on the Indian coast. From the thirteenth century onwards, the Southerners weathered a crisis directly related to competition, while the northerners faced natural disasters. Consequently, the latter adapted their activities and continued to extend in the direction of the most fertile areas. Let us note that even today the name of St. Thomas Christians is associated with the production of pepper

⁶³ MALEKANDATHIL, *Maritime India*, p. 42.

⁶⁴ HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 21.

⁶⁵ R. DELIÈGE, *Les castes en Inde aujourd'hui*, Paris, 2004, p. 29-30. M. STUTLEY – J. STUTLEY, *A dictionary of Hinduism*, London, 1977, p. 128.

⁶⁶ DELIÈGE, *Les castes en Inde aujourd'hui*, p. 30.

⁶⁷ MALEKANDATHIL, *Maritime India*, p. 44.

⁶⁸ MALEKANDATHIL, "St. Thomas Christians", p. 175-202.

and spice⁶⁹. Besides this activity, the northerners also seemed, like the *nayars*, to be excellent soldiers⁷⁰.

It should be noted that this type of business alliance, based on shared beliefs, was not at all improbable. Indeed, this same pattern occurred when the Portuguese arrived in Kerala ; Indian Christians tried to compete with Muslim merchants through this kind of alliance⁷¹.

Religious structure

After briefly introducing the integration and organization of Indian groups in the Keralan society, we will now discuss their specifically religious organization. To do this, we will try to draw conclusions based on the evidence we have put forward so far. That done, we will discuss the links between Indian Christians and the Church of Persia. Finally, we will quickly discuss the role of a historical figure known as the "Archdeacon of all India."

No global religious institution

Throughout our progress, we have attempted to highlight the existence of different closed groups. As we have seen, they were diverse. Each group integrated itself by itself and some even had different ethnic backgrounds. If shared beliefs probably played a role to the promotion of contacts between these groups, we do not think, however, that this was done through a global religious institution. We will quickly introduce some elements that suggest this to be the case.

Firstly, Indian society, as we have said, encouraged the partitioning of different groups. Portuguese sources are unanimous in saying that northerners and southerners were in conflict, to the point of building different churches for one and the other⁷². This conflict could be both social and racial⁷³, northerners wishing to integrate fully into the Hindu hierarchy, especially following the Aryanization of the eighth century⁷⁴. Southerners, meanwhile, placed more emphasis on their ethnic purity and were more reluctant to make changes vis-à-vis their rite of origin, namely that of the Church of Persia⁷⁵.

Secondly, no western sources that we know of mention the existence of an ecclesiastical structure. Travelers, in any case, should have at least known the Latin model⁷⁶. This element would

⁶⁹ MALEKANDATHIL, "St. Thomas Christians", p. 181.

⁷⁰ MUNDADAN, *History*, p. 155.

⁷¹ HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 49.

⁷² HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 29.

⁷³ P. J. PODIPARA, "The syrian church of Malabar", in G. MENACHERY (ed.), *The Nazranies*, Pallinada, 1998, p. 363-375.

⁷⁴ HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 33.

⁷⁵ HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 36.

⁷⁶ HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 27.

have been even more evident if, like the Church of Persia from which some Christians came, the church structure was centralized and rigid⁷⁷.

Finally, differences in ritual can be observed between different groups of Christians. Indeed, the southern group, related to the arrival of Thomas Kinayi were more inclined to adopt practices closer to Jewish practices⁷⁸. This can be explained by the fact that Thomas Kinayi and his group were predominantly Judeo-Christian⁷⁹. However, the links between Indian Christians and the Church of Persia, as well as the existence of a historical figure known as the "Archdeacon of all India" are two elements that might challenge our hypothesis. As we shall see, these have to be put into the perspective of the period under consideration.

The relationship between the Church of Persia and the Indian Christians

Links between Indian Christians and the Church in Persia are widely documented. First, we have various historical documents, letters, testimony...⁸⁰ But in addition, as we have seen, several Christian groups came from the Church of Persia. However, researchers do not all agree on the intensity of these links. Some reduce them to a single "canonical" link⁸¹, while others argue that the survival of the Church depended on links with an international church, being wiser and who held authority⁸².

With these historical elements, all dating after the fifth century, we learn a little more about these links. Firstly, the bishops of the Church of Persia came to India sporadically⁸³. The links were probably not continuous. In addition, their role was probably limited to spiritual support for the communities of India. Indeed, their meager knowledge of local languages would have greatly reduced their influence. Furthermore, communities, as we have seen, had rigid structures. The inclusion of a new member with wide powers would have been more than problematic. Moreover, no eastern Episcopal see seems to have been really established in India for the period under consideration⁸⁴.

In the letters of the patriarchs Mar Isoshab III (647/8 - 650/1) and Mar Timothy I (789-823 or 780), we learn that there was a dependence between Indian Christians and the Church of

⁷⁷ R. LE COZ, *Histoire de l'Eglise d'Orient : Chrétiens d'Irak, d'Iran et de Turquie*, Paris, 1995, p. 73.

⁷⁸ G. MENACHERY, "Aspects of the Idea of "Clean and Unclean" among the Brahmins, the Jews, and the St. Thomas Christians of Kerala", *The Harp* 22 (2007), p. 311-330.

⁷⁹ KOLLAPARAMBIL, *The babylonian origin*, p. XXIII - Introduction.

⁸⁰ T. PALLIPURATHUKUNNEL, "The Life and Ministry of the Indian Church Before the Synod of Diamper", *Christian Orient n° 2* (1993), p. 170-180.

⁸¹ HOUTART – LEMERCINIER, *Genesis*, p. 27-28.

⁸² MOFFET, *A history*, p. 269.

⁸³ PODIPARA, *The syrian church of Malabar*, p. 367.

⁸⁴ PALLIPURATHUKUNNEL, "The Life", p. 171-173.

Persia⁸⁵. However, this dependency was probably legal and symbolic only. Moreover, after the ninth century, the Indian Church had to answer only to the Patriarch himself. Indeed, a number of the Church of Persia's rules were not implemented in India. For example, if the remarriage of priests was allowed for Persian Christians⁸⁶, it's difficult to imagine how it could have taken place in India. The testimony of Joseph the Indian even tells us that the Christian priests practiced conjugal chastity. However, it is not understood as a chastity in the strictest sense but more like the prohibition of remarriage after the death of one's wife⁸⁷.

If remarriage seems so unlikely, it is precisely because the Christians were largely acculturated to Indian culture. Podipara even said, about the Indian Christians, that they were "*Hindu in Culture, Christian in Religion and Oriental in Worship*". The process of acculturation was impressive and the examples of rites and customs borrowed from Indian culture are numerous. Before developing any examples, let us note that one author of note saw in these practices a true model of inculturation⁸⁸, while another reduced them to "superstitious practice"⁸⁹. We disagree with both of these stances.

The first, Pallath, worked impressively to inventory the many fields of life changed by the cultures and religions of India. However, we do not completely agree with the vocabulary used. If it seems obvious that the Christians were influenced by Indians, the contrary movement, necessary in a process of inculturation⁹⁰, seems difficult to prove for the period in question. Comparative studies, between regions of India in which Christianity was absent and Kerala, could perhaps highlight such a contrary movement. However, we do not exclude the fact that the absence of a global religious institution could have considerably slowed down genuine Christian influence on Indian culture. It should be noted that this influence becomes clear after the arrival of the Portuguese, bringing a centralized church structure but the number of sources available on this period is more significant too, so the question remains open.

The work of the second, Pallipurathukunnel, is equally impressive. If we willingly follow the author when he shows us that the core of the Eastern rite was present in the religious celebrations of Indian Christians, we believe that elements from the dominant culture were just as important in the religious celebration. For example, let us consider the addition of a thread to the habit of the child at baptism. This thread consists of three

⁸⁵ PALLIPURATHUKUNNEL, "The Life", p. 176.

⁸⁶ LE COZ, *Histoire de l'Eglise*, p. 71.

⁸⁷ PALLIPURATHUKUNNEL, "The Life", p. 177.

⁸⁸ PALLATH, *St. Thomas*, p. 3.

⁸⁹ PALLIPURATHUKUNNEL, "The Life", p. 174-175.

⁹⁰ B. BAYILI, *Culture et inculturation : approche théorique et méthodologique*, Paris, 2008, p. 122.

strands and resembles the Brahmanic sacred thread worn by Indians, except that it is worn around the neck and not on the shoulder. If, in the case of India, the three strands represent the *Trimurti*, in the case of Christians they represent the *Holy Trinity*⁹¹. This use would have been borrowed from the Hindus to be symbolically reinvested by Christians. Similarly, while the Hindus wished to attract divine protection by such use, Christians wished to enlist the help of the saints⁹². In addition to its specifically religious function, clothing, including the thread, would have played an important role in the integration and affirmation of the social status in Indian society. This is just one example among others of the specificity of Christianity in India, however, it seems difficult to reduce these uses to the status of "superstitious practices". The Portuguese were not fooled, even if they did sometimes recognize the celebrations as Christian⁹³, they prohibited many practices at the synod of Diamper. The symbolic importance of the latter was considerable, in any case, sufficient to slow down the assertion of the Latin rite. Before proceeding and to illustrate the freedom of the Christians in India vis-à-vis the Church of Persia, let us stop to consider educational practices, as these were also highly acculturated. Future priests were trained and received by a priest already operating and known for his qualities. In this was the candidate received the liturgical and spiritual heritage of the community. This institution named *malpanate* appears more like the Hindu institution of *gurukula vidyabhyasam* than that of the Church of Persia⁹⁴. Similarly, the children were receiving their education, intellectual and religious, from a *panicar*, that was rarely non-Hindu⁹⁵. They were also responsible for teaching the catechism and the main Christian prayers⁹⁶. We could multiply examples to show that Keralan Christians were much closer to the Indian elite than the Church of Persia. Without doubting the Christianity of the practices in India, which is rarely questioned⁹⁷, we believe that the influence of the Church of Persia on the Christians of Kerala was relatively limited.

Finally, for the record, let us note that a priest from Malabar, sent to Portugal in 1501, would have even confused the Jacobite Patriarch of Antioch with the Catholicos of Seleucia⁹⁸. This allows us to think that there was indeed a lack of knowledge of the hierarchical structure of the Church of Persia. To round off, let us also note that we do not know if this limited influence of the

⁹¹ J. MOOLAN, "St.Thomas Christian Baptismal Adaptations", *Christian Orient* 28 (2007), p. 76-82.

⁹² MOOLAN, "St.Thomas Christian Baptismal Adaptations", p. 78.

⁹³ PALLIPURATHUKUNNEL, "The Life", p. 175.

⁹⁴ PALLATH, *St. Thomas*, p. 26.

⁹⁵ M. MUNDADAN, "Cultural Communication-Encounter of the St. Thomas Christians with the Hindus in Kerala", *Journal of Dharma* 24 (1999), p. 244-254.

⁹⁶ PALLIPURATHUKUNNEL, "The Life", p. 178.

⁹⁷ P. PALLATH, *The eucharistic liturgy of the St Thomas Christians and the synod of Diamper*, Kottayam, 2008, p. 20 et passim.

⁹⁸ PODIPARA, *The syrian church of Malabar*, p. 366.

Church of Persia concerned all Christian groups or only a few of them.

The Archdeacon of All India

As we have seen, the influence of the Church of Persia on Indian Christians was relatively limited. On this basis, we can conclude that this church was insufficient to unify all Indian Christians. However, there are historical traces, all dating after the ninth century, that attest the existence of a historical figure known as "Archdeacon of all India".

For some authors, such as Pallath, this character unified Christianity in India, or was evidence that the Christianity was unified⁹⁹. He would be the "*national unifying head*" and a "*celibate and native priest*" who exercised power through *yogam*¹⁰⁰. Description of the role and powers of the Archdeacon inevitably makes us think of the *jathikkku kaethavian*, who was the head of a *manigranam*. Let us remember that this title has sometimes been translated as "archdeacon". If we do not question the prestige and the role of this historical figure, we do not think though that he had authority over all of the Indian Christians. At best, he represented all Southerners closer to the Church of Persia, where this title was born. More likely, the archdeacon was the head of a single *manigranam* and this institution was specific to a particular group. A different hypothesis is that more than one archdeacon existed at any one time¹⁰¹, for example, one for each *manigranam* in the south. Mundadan also argued that this character began to have a major influence only after the sixteenth century and during the seventeenth century¹⁰².

CONCLUSION

As we have seen, the origin of Indian Christians goes back to the beginnings of Christianity itself. These were quickly integrated into Indian society and several waves of migration strengthened the Christian presence. These groups were largely acculturated by the Indian religions and cultures, as their lifestyle undoubtedly show us. We believe that this influence is also exerted on the organization of Christians themselves, so much so that neither the Church of Persia neither a central figure could have unified all of them. If shared beliefs and economic factors have facilitated contacts between different groups, cultural pressure and ethnic differences made the unification of the Indian Christians under a single church difficult, if not impossible. The arrival of the

⁹⁹ PALLATH, "St. Thomas", p. 11.

¹⁰⁰ PALLATH, "St. Thomas", p. 10.

¹⁰¹ MUNDADAN, *History*, p. 160.

¹⁰² MUNDADAN, *History*, p. 160-161.

Portuguese would contribute to further fragmentation of the Christian groups. Therefore, the only true unified Church in India, incorporating all of the Indian Christians, was the one existing before the arrival of the first group of oriental merchants. Precisely, the only community whose existence we are not absolutely sure of.

BIBLIOGRAPHY

- B. BAYILI, *Culture et inculturation : approche théorique et méthodologique*, Paris, 2008.
- H. COMES, art. "Did St. Thomas really come to India", in *The st. Thomas christian encyclopaedia of India*, vol. 2, Trichur, 1973-2010, p. 23-24.
- R. DELIÈGE, *Les castes en Inde aujourd'hui*, Paris, 2004.
- R.E. FRYKENBERG, *Christianity in India : from beginnings to the present*, Oxford, 2008.
- M. GEERARD, *Clavis Apocryphorum Novi Testamenti*, Turnhout, 1992.
- E.R. HAMBYE, art. "Excavations at S. Tome-Mylapore", in *The st. Thomas christian encyclopaedia of India*, vol. 2, Trichur, 1973-2010, p. 5-7.
- F. HOUTART – G. LEMERCINIER, *Genesis and institutionalization of the indian catholicism*, Louvain-la-Neuve, 1981.
- J. KOLLAPARAMBIL, *The babylonian origin of the southist among the St Thomas christians*, Roma, 1992.
- K.S. KURIAN, "Cultural Identity Crisis of Thomas Christians", *The Harp* 21 (2006), p. 323-336.
- R. LE COZ, *Histoire de l'Eglise d'Orient : Chrétiens d'Irak, d'Iran et de Turquie*, Paris, 1995.
- J. MADEY, "La chrétienté de Saint-Thomas en Inde : Eglise catholiques et orthodoxes", *Irénikon* 65 (1992), p. 24-41.
- P. MALEKANDATHIL, *Maritime India: Trade, Religion and Polity in the Indian Ocean*, New Delhi, 2010.
- P. MALEKANDATHIL, *St. Thomas Christians and the Indian Ocean: 52AD to 1500AD*, *Christian Orient* 5: 2 (2001), p. 175-202.
- A.E. MEDLYCOTT, *India and the Apostle St Thomas : An Inquiry, with a Citrical Analysis of the Acta Thomae*, London, 1905.
- G. MENACHERY, "Aspects of the Idea of "Clean and Unclean" among the Brahmins, the Jews, and the St. Thomas Christians of Kerala", *The Harp* 22 (2007), p. 311-330.

- S.H. MOFFET, *A history of Christianity in Asia*, New-York, 2003-2005.
- J. MOOLAN, "St.Thomas Christian Baptismal Adaptations", *Christian Orient* 28 (2007), p. 76-82.
- M. MUNDADAN, "Cultural Communication-Encounter of the St. Thomas Christians with the Hindus in Kerala", *Journal of Dharma* 24 (1999), p. 244-254.
- M. MUNDADAN, *History of christianity in India*, Bangalore, 1984.
- P. PALLATH, *The eucharistic liturgy of the St Thomas Christians and the synod of Diamper*, Kottayam, 2008.
- P. PALLATH, "St. Thomas Christian Church before Sixteenth Century : A model for Inculturation", *Ephrem's Theological Journal* 6 (2002), p. 3-32.
- T. PALLIPURATHUKUNNEL, "The Life and Ministry of the Indian Church Before the Synod of Diamper", *Christian Orient* 4 (1993), p. 170-180.
- P.J. PODIPARA, art. "The indian apostolate of St. Thomas", in *The st. Thomas christian encyclopaedia of India*, vol. 2, Trichur, 1973-2010, p. 7-12.
- P.J. PODIPARA, *The syrian church of Malabar*, in G. Menachery (ed.), *The Nazranies*, Pallinada, 1998, p. 363-375.
- M. POLO, *Le devisement du monde : le Livre des merveilles*, Paris, 1996.
- A. PORATHOOR, art. "The acts of Thomas", in *The st. Thomas christian encyclopaedia of India*, vol. 2, Trichur, 1973-2010, p. 24-27.
- T. PUTHIAKUNNEL, art. "Jewish colonies of India paved the way for St. Thomas", in *The st. Thomas christian encyclopaedia of India*, vol. 2, Trichur, 1973-2010, p. 26-27.
- G. SCHURHAMMER, art. "The tomb of Mailapur", in *The st. Thomas christian encyclopaedia of India*, vol. 2, Trichur, 1973-2010, p. 5.
- M. Stutley and J. Stutley, *A dictionary of Hinduism*, London, 1977.
- A.K. THOMAS, *The Christians of Kerala : a brief profile of all major churches*, Kottayam, 1993.
- Y. TISSOT, *Les actes de Thomas, exemple de recueil composite*, in F. Bovon, M. van Esbroeck, R. Gouglet, E. Junod, J.-D. Kaestli, F. Morard, G. Poupon, J.-M. Prieur and Y. Tissot (ed.), *Les actes apocryphes des apotres*, Genève, 1981, p. 223-232.
- V. VITHAYATHIL, art. "Mission and life of St. Thomas in India", in *The st. Thomas christian encyclopaedia of India*, vol. 2, Trichur, 1973-2010, p. 2-5.

About Georgian Fairytales

By

Elene Gogiashvili

Ivane Javak'ishvili Tbilisi State University, Tbilisi

Every fairytale can be defined as a journey of the hero. Moreover, every fairytale tells something about its own journey through the centuries.

Information about the Georgian fairytales in the oldest sources.

The term *zghapari*

Some old written sources mention Georgian folk tales, including translations of the Bible from 5th - 7th centuries and the original Georgian hagiographies and secular literature of the Middle Ages. The term *zghapari*, the Georgian word for fairytale, translates “lie” and “fictitious story”¹. “It was but it was nothing” – so reads the traditional beginning of Georgian fairytales. *Zghapari* connoting “a fictitious story” is used in Georgian

¹ E. VIRSALADZE, “Zghapari” (Fairytale), in *Kartuli khalkhuri poeturi shemokmedeba (Georgian folk poetry)*, Tbilisi, 1960, p. 366-369.

hagiographic literature with the negative meaning in contrast to the factual report. This tendency of the negative meaning of *zghapari* continues through the Middle Ages until to the seventeenth century. The Georgian writer and lexicographer Sulkhani-Saba Orbeliani (1658-1725) defines the term *zghapari* as a fictitious lie, handed down in the form of a story. The other Georgian terms for the oral prose genres are *ambavi* and *araki*, meaning “a story”. The negative connotations of *zghapari* through the Middle Ages stems from theological differences between Christianity and paganism.

The first fixed Georgian fairytales

Georgian fairytales were first recorded by the Italian catholic missionary Bernarde from Napoli who travelled Georgia between 1670 and 1680. Among the papers in his archive at Torre del Greco twelve Georgian fairytales were discovered and subsequently published in Georgia in 1964². Between these twelve texts there are, for example, the type ATU 567 - the magic bird heart, and the tale about a man who searched immortality.

Among Sulkhani-Saba Orbeliani's collected fables in *sibrdzne sitsruisa* (“the wisdom of the lie”) are some Georgian folktales such as ATU 56 - the fox and the bird, ATU 61 - the fox as confessor, ATU 667 - the foster-son of the forest ghost, ATU 670 - knowing of animal language etc.³.

Some Georgian fairytales were published in the Russian periodical press of the nineteenth century: *Tiflisskie vedomosti* (“Tbilisi news”) sqq. 1828, and *Kavkaz* (“Caucasus”) sqq. 1846. The Caucasus - one of the politically most restless regions of the Russian Empire, became the object of many ethnographic studies in the 1840s which were driven by imperialist motivations.

The systematic collecting of Georgian folklore started in the 1860s.

The growth of the “Georgian National Liberation Movement”, as in other East European regions under the control of great empires, fostered literary and scientific interest in the presentation of folklore. Nationalists used old documents and folklore research to legitimise the allegedly historic roots of their fatherland. Folklore sources included: folk tales, epic stories and ballads,

² M. TAMARASHVILI, *Istoria katolikobisa kartvelta shoris (History of Catholicism between Georgian)*, Tbilisi, 1902; E. VIRSALADZE, “Masalebi kartuli folkloris istoriisatvis” (Materials for history of Georgian Folklore), *Literaturuli dzebiani* (1948), p. 363-383; M. CHIKOVANI, “XVII saukuneshi chacerili kartuli zgaprebi” (Georgian folktales written in 17th century), *Mravaltani* 1 (1964), p. 61-207.

³ S.S. ORBELIAI, *La vérité du mensonge*, Trad. G. BOUATCHIDZÉ, Paris, 1984; S.S. ORBELIAI, *Die Weisheit der Lüge*, Berlin, 1973.

legends and memorabilia connected with heroes of the national history. These intensified claims of national authenticity, which in turn heightened concerns for their preservation. In 1860-ies, Georgian writers like Ilia Tchavtchavadze (1837-1907) and Akaki Tsereteli (1840-1915) played the most important role in initiatives to protect Georgian cultural Heritage, with the support of the “Society for the Popularization of Reading and Writing in Georgia” and the “Society for History and Ethnography of Georgia”.

Georgian folktales published since 1890

Lado Aghniashvili (1860-1904) published the first edited volume of Georgian folktales in 1890⁴. Further collections between 1890-1930 were published by B. Nizharadze (1893)⁵, S. Merkviladze (1903)⁶, T. Razikashvili (1909)⁷, E. Takaishvili (1919)⁸ and others. The Russian periodicals such as *Sbornik materialov dlja opisania mesnostej i plemen kavkaza* (“Collection of materials for the description of the locations and tribes in Caucasus”) brought additional folklore material into the public domain between 1881-1915. Georgian folktales published in English, German, French, Hungarian, Bulgarian, Czech (Wardrop 1894; Papashvily 1946; Dirr 1922; Fähnrich 1980; Baye 1900; Istvánovits 1958, Minčeva 1957; Jedlička 1949)⁹.

Georgian ethnographers began systematic field research in the 1930s. Georgian folklorist and literary scholar Vakhtang Kotetishvili (1893-1937) established folkloristics as a new discipline at the Tbilisi State University in 1927 and a folkloristic department in the State Museum of Georgia in 1932. He also set up two folklore archives, namely: “Folklore Archive at the Institute of Georgian Literature” and “Archive at the Folklore State Centre of Georgia”. In 1967 Tbilisi State University became the home of the “Folklore Archive”. Beside Georgian cultural heritage, these archives preserve the records of other ethnic minorities like Georgian Jews, Abkhazians, Ossetians and others.

⁴ L. AGHNIASHVILI, *Kartuli zghaprebi (Georgian fairytales)*, Tbilisi, 1890.

⁵ B. NIZHARADZE, *Svanuri zghaprebi (Svan fairytales)*, Kutaisi 1893.

⁶ S. MERKVILADZE, *Khalkhuri zghaprebi (folk tales)*, Kutaisi, 1903.

⁷ T. RAZIKASHVILI, *Khalkhuri zghaprebi kartlshi shekrebili (folk tales collected in Kartli)*, Tbilisi, 1909; *IBID.*, *Khalkhuri zghaprebi kakbetsa da pshanshi shekrebili (folk tales collected in Kakheti and Pshavi)*, Tbilisi, 1909.

⁸ E. TAKAISHVILI (ed.), *Khalkhuri sitkviereba (Folklore)*, Tbilisi, 1919.

⁹ M. WARDROP (ed.), *Georgian Folk Tales*, London, 1894; G. and H. PAPASHVILI, *Yes and No Storys. A Book of Georgian Folk Tales*, New York, 1946; A. DIRR, *Kaukasische Märchen*, Jena, 1922; H. FÄHNRIK (ed.), *Georgische Märchen*, Leipzig, 1980; B.J. BAYE, *La Beauté. Légende Géorgienne*, Paris, 1900; M. ISTVANOVITS, *A király meg a pacsirta*, Budapest, 1958; D. MINČEVA, *Gruzjinski narodni prikazki*, Sofija, 1957; J. JEDLIČKA, *Gruzjinské pohádky*, Praha, 1949.

The connection between the literature and oral folklore

Surviving chronicles and other written sources fortunately give an impression of how folk tales were performed. At the beginning of the eighteenth century, the Georgian scholar Vakhushti Bagrationi (1696-1757) recorded information concerning the proper oral narration of fairytales, fables and poetry (Bagrationi 1886)¹⁰. Bernarde from Napoli criticised in his writing that Georgians preferred to read *Rostomiani*, *Bezhaniani* (Georgian versions of Persian poem *Sab-Nāme* by Firdausi) and other worldly books, rather than religious literature¹¹. The Georgian public liked especially the twelfth century poet Shota Rustaveli. His poem *Vepkhistkaosani* (“The Man in the Panther Skin”) was the most popular book in Georgia during the late Middle Ages. Folklore Versions of *Vepkhistkaosani* can be found in various regions of Georgia and in North Caucasus as well.

The genres of Georgian folklore

The geographical position of Georgia, a region lying between East and West, formed a natural melting pot of cultures.

Georgian oral folklore contains various genres covering animal tales, magic tales, novelistic tales, realistic tales, religious tales, legends, anecdotes, jokes, cumulative tales, myths, etiological tales, ballads, poems, proverbs, riddles and others. There are of some regional variations. Fairytales are very popular in the lowlands but the inhabitants in the high mountain regions of Georgia prefer epic cycles and myths.

The Georgian folktales feature numerous cases where the plot of the fairytale is based upon myth but the myth has not been transformed into a fairytale. The majority of these examples comes from the mountain regions of Georgia, suggesting that mythical thought was more prevalent in these regions than in the plains.

The mythological themes of Georgian fairytales

Georgian fairytales’ themes are a blend of exo- and indigenous well as international and original. International themes include

¹⁰ V. BAGRATIONI, *Kilila da Damana (Kilila and Dimna)*, Tbilisi, 1886.

¹¹ E. VIRSALADZE, “Zghapari” (Fairytale), in *Kartuli khalkhuri poeturi shemokmedeba (Georgian folk poetry)*, Tbilisi, 1960, p. 366-369.

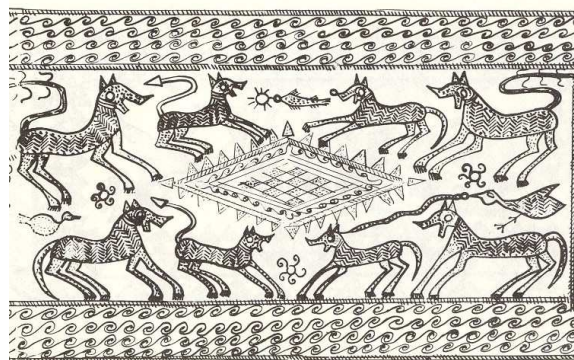
ATU 300-399 - supernatural adversaries, ATU 400-459 - supernatural or enchanted wife (husband) or other relative, ATU 460-499 - supernatural tasks ATU 460-499, ATU 500-559 - supernatural helpers and helpful animals, ATU 560-649 magic objects, ATU 650-699 - supernatural power or knowledge.

Stability and continuity of the tradition enable folklorists and ethnologists to connect folk tales written down in the 19th and 20th centuries with such historical periods that have no written sources at all. We do not know how folk tales were told in ancient times. It is difficult to answer this question. Instead, there are many motifs and mythologems which constitute the building material for the folk tales.

Plots, depicted in archaic art found within the territorial boundaries of Georgia, are discussed by investigators in view of ritual and mythological aspects. Archaeological materials also are used by folklorists, for the reconstruction of the Georgian mythology. They have helped to identify stylistic emphases in folk tales. For example, Georgian folklorist Mikheil Chikovani attempted to reconstruct the Georgian folk epic *Amirani* with the help of archaeological materials¹².

Georgian ethnologist Irakli Surguladze showed a similar interest in the topic of correlation of the archaeological materials and folk tales¹³.

Georgian historian Manana Khidasheli drew parallels between the plot depicted on a bronze belt found in Georgia (ca. seventh century BC). The belts displayed various motifs on the girdle, including the fight between a bird and a snake. The bird and the snake on the bronze girdle are shown opposite each other. M. Khidasheli referred to this image as the “Scene of the fight between a snake and a bird” and linked it with motifs from Georgian folk tales and a Sumerian epos¹⁴.



1. Detail of the bronze belt, found in Georgia, ca. 7th century BC

¹² M. CHIKOVANI, *Mijatchvuli Amirani (Enchained Amirani)*, Tbilisi, 1947, p. 57-88.

¹³ I. SURGULADZE, *Kartuli khalkhuri ornamentis simbolika (The symbolism of Georgian folk ornament)*, Tbilisi 1986, p. 107-108.

¹⁴ M. KHIDASHELI, *Tsentraluri amierkavkasiis grapikuli khelovneba adreul rkinis kbanashi (The graphic art of the Central Caucasus in the earliest iron period)*, Tbilisi, 1982, p. 65.

The supernatural helpers and antagonists in Georgian fairytales

Zoomorphic figures

The most common 'helpful animals' in Georgian fairytales are the horse, the deer, the bullock, the ram (sheep), the fox and the fish (further helpful animals can also be the wolf, the bear, the eagle, the dog and the cat). Many Georgian fairytales feature a supernatural being with an ambivalent character: the *gveleshapi* ("snake-whale") which represented dragon. In general, the word *dragon* in the folklore of the peoples of Europe (as well as its variants such as German *Drache*, English *dragon*) are derived from the Latin word *draco*, which means 'snake'.

The *gveleshapi* can either be an enemy of the hero or a friend. The snake exhibits two primary functions in Georgian folk tales. In the fairytale of the ATU 301 type the dragon is an adversary of the hero, and in the tale of ATU 425 type, it is a supernatural spouse. The type of the tale in which the snake and the bird are both present together is ATU 301¹⁵.

In many Georgian fairytales the hero goes down into the underworld, rescues the king's daughter from the captivity of the snake and returns to earth. The bird *paskunji* is his helper.

A *paskunji* (Lat. *Neophron percnopterus*, Eng. *Egyptian vulture*, common also in Georgia) is a very important character in Georgian folk tales. In Georgian fairytales *paskunji* belongs to the range of fantastic creatures.

The *paskunji* and the *gveleshapi* represent the couple that will necessarily be present in tales of the hero's adventures in the underworld.

In Georgian folk tales the meeting point of the opposing *gveleshapi* and *paskunji* is the tree where the *paskunji* has a nest. This motif preserves the oldest myths of the cosmic tree (the *World Tree*, *Iggdrasil*). According to the Georgian mythological tradition, the centre of the Universe is occupied by a poplar tree emitting myrrh, and in ancient Georgian ornaments the motif of the World Tree is abundant.

¹⁵ E. GOGIASHVILI, "The Christian and Pre-Christian Symbolism of Dragon (gveleshapi) in Georgian Folktales (dragon-antagonist and dragon-spouse)", In *Knowledge and Symbol, Popular Belief and Custom. Collection of Essays. The Second International Conference in the framework of the promotion of the UNESCO Convention for the Safeguarding of Intangible Cultural Heritage*, Yerevan, 2007, p. 58-69.



2. The *gveleshapi* on the marginalia of the twelfth century Georgian Manuscript

Both the snake and the bird possessed ambivalent qualities - the bird dwells in the lower world, and the snake can move on the ground and fly. This topos can be found in various folk tales around the world. In Georgian material, like the tales of the tree brothers, winged snakes in the underworld are rare. In Georgian folk tales the *gveleshapi*, defeated by the hero, has no wings.

Anthropomorphic figures

One of the important supernatural beings in Georgian fairytales is the giant called *devi*, a representative of the principle of evil, but with certain limitations, neither incorporeal nor immortal, but half demon half man, *i.e.* an unclean spirit in the form of a giant. He is subject to death even a man can kill, cheat and terrify him; he can marry a woman. His nature is also ambivalent like the snake: sometimes he is an enemy but sometimes a friend of the hero.

There are various kinds of witches in Georgian folk tales. One of them is *devis deda* “the mother of the *devi*”. She is dangerous but if the hero speaks politely and respectfully to her, she will help him. Further witches are *ali* – the beautiful women with golden hairs living in water, in forest or in huge rock caves, *rokapi* – the ugly woman with demonical character, and *dedaberi* – the old wise

woman. All of them have an ambivalent nature. Whether they show their positive or negative power depends on the hero's behaviour.

Love and Transformation

The marriage of the hero with the supernatural being is one of the most popular fairytale motifs in the world. In Georgian folk tales the motif of enchanted wife or husband reoccurs. The Georgian fairytale "The Frog's skin" is one of the examples of the fairytale type 'enchanted wife'. The journeys which happen in this fairytale are significant because of their extraordinary character. First, the hero goes to the magic lake where he finds his frog-wife and then, from time to time, visits his parents-in-law to ask for their help. Secondly, the hero makes a long journey through the underworld in the kingdom of deaths and returns successfully. His transport is a magic ram which can move in all terrains, including hell. On the way the hero meets some strange characters like a man and woman on a bullock's skin, which is too small for the both; a man and woman sitting on an axe-handle, not afraid of falling; a priest feeding cattle, whose beard spread over the ground; and the cattle, instead of eating grass, fed on the priest's beard. When the hero asks these people what is the meaning of this, they just reply "I have seen many pass by like thee, but none has returned. When thou comest back I shall answer thy question".

This fairytale grabs attention with the ancient motifs which are both pagan and Christian. The magic ram with twisted horns issuing a flame of fire, seems like very pre-Christian symbol. The hell through which he passes, invokes images from the Christian religion.

Conclusion

The interaction between mythical and religious aspects of the fairytales is very interesting. On top of their mythical foundations, many characteristics common to Christian thought structures appear in magic fairytales. Georgian fairytales include elements of the nature-based religions of ancient times while Christian religion is also reflected in them.

Christianity (as state religion since 337) has had a prolonged influence on Georgian culture. Therefore, Christianity is reflected in Georgian folktales.¹⁶

The Christian and pre-Christian aspects of Georgian fairytales cannot be separated from one another, nor are they mutually exclusive. In the same fairytale it is common to find mythic traditions, as well as a later religious worldview. It is also possible to determine the modes of thought of a society through its fairytales. There are various examples of this in Georgian folk literature: 1. when the fairytale is only mythological; 2. when the Christian features in the fairytale are present along with the mythological, but the entire fairytale is not yet fully Christianized; 3. when the mythological motifs have a Christian content. However, there are no cases in which a fairytale exists only in the Christian tradition, without any traces of the mythological. The fairytale below is one of the examples of this.

Appendix

The Frog's Skin¹⁷

There were once three brothers who wished to marry. They said: 'Let us each shoot an arrow, and each shall take his wife from the place where the arrow falls.' They shot their arrows; those of the two elder brothers fell on noblemen's houses, while the youngest brother's arrow fell in a lake. The two elder brothers led home their noble wives, and the youngest went to the shore of the lake. He saw a frog creep out of the lake and sit down upon a stone. He took it up and carried it back to the house. All the brothers came home with what fate had given them; the elder brothers with the noble maidens, and the youngest with a frog.

The brothers went out to work, the wives prepared the dinner, and attended to all their household duties; the frog sat by the fire croaking, and its eyes glittered. Thus they lived together a long time in love and harmony.

At last the sisters-in-law wearied of the sight of the frog; when they swept the house, they threw out the frog with the dust. If the youngest brother found it, he took it up in his hand; if not, the frog would leap back to its place by the fire and begin to croak. The noble sisters did not like this, and said to their husbands: 'Drive this frog out, and get a real wife for your brother.' Every

¹⁶ E. GOGIASHVILI, "The Christian Symbolism of Animal Figures in Georgian Folktales according to the Manuscript of 12th century", *Fabula. Journal of Folktales Studies* 47 (2006), p. 65-78.

¹⁷ From the collection: *Georgian Folk Tales*, transl. by M. WARDROP, London, 1894.

day the brothers bothered the youngest. He replied, saying: 'This frog is certainly my fate, I am worthy of no better, I must be faithful to it.' His sisters-in-law persisted in telling their husbands that the brother and his frog must be sent away, and at last they agreed.

The young brother was now left quite desolate: there was no one to make his food, no one to stand watching at the door. For a short time a neighbouring woman came to wait upon him, but she had no time, so he was left alone. The man became very melancholy.

Once when he was thinking sadly of his loneliness, he went to work. When he had finished his day's labour, he went home. He looked into his house and was struck with amazement. The sideboard was well replenished; in one place was spread a cloth, and on the cloth were many different kinds of tempting viands. He looked and saw the frog in its place croaking. He said to himself that his sisters-in-law must have done this for him, and went to his work again. He was out all day working, and when he came home he always found everything prepared for him.

Once he said to himself: 'I will see for once who is this unseen benefactor, who comes to do good to me and look after me.' That day he stayed at home; he seated himself on the roof of the house and watched. In a short time the frog leaped out of the fireplace, jumped over to the doors, and all round the room; seeing no one there, it went back and took off the frog's skin, put it near the fire, and came forth a beautiful maiden, fair as the sun; so lovely was she that man could not imagine anything prettier. In the twinkling of an eye she had tidied everything, prepared the food and cooked it. When everything was ready, she went to the fire, put on the skin again, and began to croak. When the man saw this he was very much astonished; he rejoiced exceedingly that God had granted him such happiness. He descended from the roof, went in, caressed his frog tenderly, and then sat down to his tasty supper.

The next day the man hid himself in the place where he had been the day before. The frog, having satisfied itself that nobody was there, stripped off its skin and began its good work. This time the man stole silently into the house, seized the frog's skin in his hand and threw it into the fire. When the maiden saw this she entreated him, she wept--she said: 'Do not burn it, or thou shalt surely be destroyed' -but the man had burnt it in a moment. 'Now, if thy happiness be turned to misery, it is not my fault,' said the sorrow-stricken woman.

In a very short time the whole country-side knew that the man who had a frog now possessed in its place a lovely woman, who had come to him from heaven.

The lord of the country heard of this, and wished to take her from him. He called the beautiful woman's husband to him and said: 'Sow a barnful of wheat in a day, or give me thy wife.' When

he had spoken thus, the man was obliged to consent, and he went home melancholy.

When he went in he told his wife what had taken place. She reproached him, saying: 'I told thee what would happen if thou didst burn the skin, and thou didst not heed me; but I will not blame thee. Be not sad; go in the morning to the edge of the lake from which I came, and call out: "Mother and Father! I pray you, lend me your swift bullocks"--lead them away with thee, and the bullocks will in one day plough the fields and sow the grain.' The husband did this.

He went to the edge of the lake and called out: 'Mother and Father! I entreat you, lend me your swift bullocks today.' There came forth from the lake such a team of oxen as was never seen on sea or land.

The youth drove the bullocks away, came to his lord's fields, and ploughed and sowed them in one day.

His lord was very much surprised. He did not know if there was anything impossible to this man, whose wife he wanted. He called him a second time, and said: 'Go and gather up the wheat thou hast sown, that not a grain may be wanting, and that the barn may be full. If thou dost not this, thy wife is mine.'

'This is impossible,' said the man to himself. He went home to his wife, who again reproached him, and then said: 'Go to the lake's edge and ask for the jackdaws.'

The husband went to the edge of the lake and called out: 'Mother and Father! I beg you to lend me your jackdaws to-day.' From the lake came forth flocks of jackdaws; they flew to the ploughed ground, each gathered up a seed and put it into the barn.

The lord came and cried out: 'There is one seed short; I know each one, and one is missing.' At that moment a jackdaw's caw was heard; it came with the missing seed, but owing to a lame foot it was a little late.

The lord was very angry that even the impossible was possible to this man, and could not think what to give him to do.

He puzzled his brain until he thought of the following plan. He called the man and said to him: 'My mother, who died in this village, took with her a ring. If thou goest to the other world and bringest that ring hither to me, it is well; if not, I shall take away thy wife.'

The man said to himself: 'This is quite impossible.' He went home and complained to his wife. She reproached him, and then said: 'Go to the lake and ask for the ram.' The husband went to the lake and called out: 'Mother and Father! give me your ram (Schafbock – E. G.) to-day, I pray you.' From the lake there came forth a ram with twisted horns; from its mouth issued a flame of fire. It said to the man: 'Mount on my back!'

The man sat down, and, quick as lightning, the ram descended towards the lower regions. It went on and shot like an arrow through the earth.

They travelled on, and saw in one place a man and woman sitting on a bullock's skin, which was not big enough for them, and they were like to fall off. The man called out to them: 'What can be the meaning of this, that this bullock skin is not big enough for two people?' They said: 'We have seen many pass by like thee, but none has returned. When thou comest back we shall answer thy question.'

They went on their way and saw a man and woman sitting on an axe-handle, and they were not afraid of falling. The man called out to them: 'Are you not afraid of falling from the handle of an axe?' They said to him: 'We have seen many pass by like thee, but none has returned. When thou comest back we shall answer thy question.'

They went on their way again, until they came to a place where they saw a priest feeding cattle. This priest had such a long beard that it spread over the ground, and the cattle, instead of eating grass, fed on the priest's beard, and he could not prevent it. The man called out: 'Priest, what is the meaning of this? why is thy beard pasture for these cattle?' The priest replied: 'I have seen many pass by like thee, but none has returned. When thou comest back I shall answer thy question.'

They journeyed on again until they came to a place where they saw nothing but boiling pitch, and a flame came forth from it--and this was hell. The ram said: 'Sit firmly on my back, for we must pass through this fire.' The man held fast, the ram gave a leap, and they escaped through the fire unhurt.

There they saw a melancholy woman seated on a golden throne. She said: 'What is it, my child? what troubles thee? what has brought thee here?' He told her everything that had happened to him. She said: 'I must punish this very wicked child of mine, and thou must take him a casket from me.' She gave him a casket, and said: 'Whatever thou dost, do not open this casket thyself, take it with thee, give it to thy lord, and run quickly away from him.'

The man took the casket and went away. He came to the place where the priest was feeding the cattle. The priest said: 'I promised thee an answer; hearken unto my words. In life I loved nothing but myself, I cared for nought else. My flocks I fed on other pastures than my own, and the neighbouring cattle died of starvation; now I am paying the penalty.'

Then he went on to the place where the man and woman were sitting on the handle of the axe. They said: 'We promised thee an answer; hearken unto our words. We loved each other too well on earth, and it is the same with us here.'

Then he came to the two seated on the bullock skin, which was not big enough for them. They said: 'We promised thee an answer; hearken unto our words. We despised each other in life, and we equally despise each other here.'

At last the man came up on earth, descended from the ram, and went to his lord. He gave him the casket and quickly ran away. The lord opened the casket, and there came forth fire, which swallowed him up. Our brother was thus victorious over his enemy, and no one took his wife from him. They lived lovingly together, and blessed God as their deliverer.